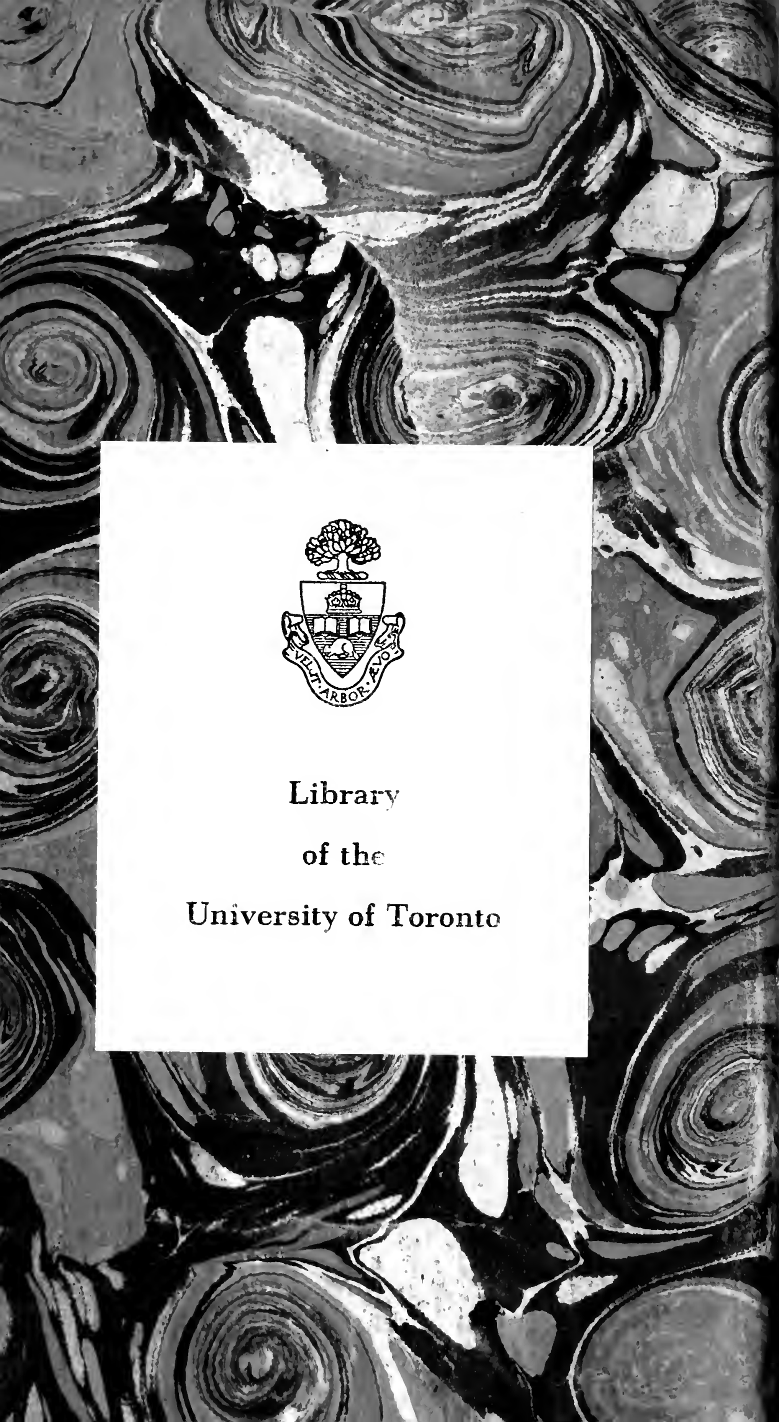



VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto




379

HISTOIRE
DE
TOM JONES.



DE TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M.r de la Place.

Enrichie d'Estampes dessinées

Par M. GRAVELOT.

3e Edition Revuë & Corrigée.

Tome IIII



A LONDRES.

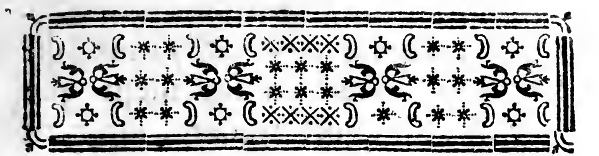
se trouve A PARIS

Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.

Charpentier Sc.





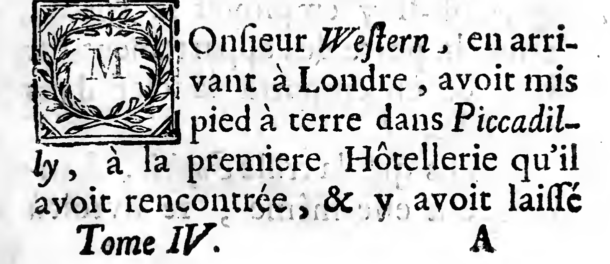
L'ENFANT TROUVÉ, *OU* HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE SEIZIEME.

Contenant l'eſpace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

Viſite peu amuſante, pour M. VESTERN. *Afflictions de* SOPHIE.



MOnſieur *Weſtern*, en arrivant à Londre, avoit mis pied à terre dans *Piccadilly*, à la premiere Hôtellerie qu'il avoit rencontrée, & y avoit laiſſé

ſes chevaux, pour aller s'établir lui-même dans un logement que ſon hôte lui avoit procuré, attenant *Hide-Park*.

C'eſt-là que *Sophie*, en deſcendant du fiacre qui l'avoit amenéé de chez *Lady Bellaſton*, demanda à ſe retirer dans la chambre qui lui étoit deſtinée; propoſition qui fut ſi fort du goût du pere, qu'il ſe hâta de lui conduire lui même.

Leur converſation ne fut pas longue, ce jour-là. Il lui apprit ſeulement, que M. *Blifil* devant arriver au premier jour pour l'épouſer, il la prioit de ſe diſpoſer à obéïr enfin de bonne grace à la volonté de ſon pere; à quoi *Sophie* ayant répondu, par un refus un peu plus formel que jamais, le pétulant *Weſtern*, après mille malédictions, & autant de ſermens de l'y contraindre, dût-il y employer la force, ferma la porte de l'appartement ſur elle, & en emporta la clef dans ſa poche.

Tandis que la triſte *Sophie*, abandonnée à elle-même, ſe livroit à

l'amertume de ſes réflexions, ſon pere vuidoit tranquillement ſa bouteille avec le Miniſtre *Supple*, & l'hôte chez lequel il avoit laiſſé ſon équipage. Ce dernier lui avoit plû, & le mettoit au fait du train actuel de Londre : il n'étoit pas poſſible, ſuivant M. *Weſtern*, qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands Seigneurs de la Nation, n'en ſçût pas beaucoup plus qu'un autre

Dans cette agréable ſociété, M. *Weſtern*, très-content de lui-même, paſſa la ſoirée & une bonne partie du lendemain, ſans qu'il arrivât rien digne d'être inſeré dans cette Hiſtoire. Pendant tout ce tems-là, notre *Sophie* demeura ſeule : ſon pere, qui avoit juré qu'elle ne ſortiroit de ſa priſon que pour épouſer *Bliſil*, ne conſentoit d'en ouvrir la porte, que pour lui donner à manger, & ne le permettoit qu'en ſa préſence.

Le ſurlendemain de ſon arrivée, tandis qu'il déjeunoit avec ſon Miniſtre, un domeſtique vint annoncer un Gentilhomme, qui demandoit à lui parler.

Un Gentilhomme ! s'écria *Western*, eh qui diantre eſt-ce donc ? Va docteur, va voir qui c'eſt : M. *Blifil* ne peut encore être arrivé.... Deſcend, va vîte, & viens me dire ce qu'il veut.

Le Docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme de bonne mine, portant une cocarde, & reſſemblant fort à un Officier, diſoit avoir des affaires particulieres, qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. *Weſtern* ſeul.

Un Officier ! s'écria d'un ton plus haut le pere de *Sophie*; qu'eſt-ce qu'un homme de cette robbe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'eſt un billet de route, ou de logement, je ne ſuis pas ici *juge de paix*; mon pouvoir eſt limité dans l'étenduë de mon reſſort.... Qu'il monte cependant, puiſqu'il veut abſolument me parler.

Un Cavalier très-richement vêtû, fut alors introduit, qui après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. *Weſtern*, ui parla en ces termes.

C'eſt de la part de *Mylord Fellamar*, Monſieur, que j'ai l'honneur de vous ſaluër : mais, mon meſſage, après ce qui ſe paſſa l'autre ſoir entre vous, ne vous étonne pas, ſans doute.

Mylord, qui ? s'écria *Weſtern*, je ne connois pas ce nom-la.

Mylord Fellamar, lui dit l'Officier, eſt diſpoſé à tout imputer à l'effet du vin ; & le moindre aveu de votre part, ſuffira pour le ſatiſfaire. Les tendres ſentimens qu'il a voués à votre aimable fille, ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; & M. *Weſtern* eſt l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à venger. C'eſt un bonheur en vérité pour tous les deux, que le courage de *Mylord* ſoit aſſez bien connû pour lui permettre de laiſſer dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige, ſeulement, eſt un ſimple aveu de votre faute, en ma préſence.... Le moindre mot finira tout. Vous le verrez même, dès

tantôt, vous rendre ſes devoirs ; & il n'aſpire qu'après le moment fortuné de pouvoir ſe préſenter, de votre aveu, à Madame votre fille, en qualité d'amant ſoumis.

Je n'entens pas trop bien tout ce que vous me dîtes, répondit *Weſtern*.... J'imagine pourtant, puiſqu'il s'agit de ma fille, qu'il eſt queſtion d'un *Lord*, dont *Lady Bellaſton*, ma couſine, m'a parlé. Si c'eſt cela.... Préſentez mes devoirs à *Mylord* ; & dites lui, que ma fille eſt promiſe à un autre. Peut-être, répliqua le Gentilhomme, que Monſieur n'eſt pas ſuffiſament inſtruit de la grandeur de l'ailiance que j'ai l'honneur de lui propoſer. Je ne crois pas, du moins, qu'un Seigneur auſſi puiſſant & auſſi illuſtre.....

Ecoutez Monſieur, interrompit *Weſtern*, il faut vous parler net ; ma fille eſt en effet promiſe : mais dût-elle ne l'être pas, rien ne pourroit m'engager à prendre un *Lord* pour gendre : je les déteſte tous, & ne veux aucun commerce avec eux.

Monſieur, lui dit l'Officier, ſi telle eſt votre derniere réſolution, j'ai ordre de vous dire, que *Mylord* attend le plaiſir de vous voir ce matin, dans *Hide-Park*.

Vous pouvez lui dire de ma part, répondit *Weſtern*, que j'ai rrop d'affaires pour m'aller promener; & que je ne ſors pas d'aujourd'hui.

Monſieur, lui dit l'autre, vous êtes ſûrement trop galant homme pour me charger ſérieuſement d'une telle réponſe. On ne dira jamais de vous, qu'après avoir inſulté un Pair du Royaume, vous lui ayez refuſé ſatisfaction. La tendreſſe de *Mylord* pour votre fille, lui faiſoit déſirer ardemment que cette avanture ſe terminât à l'amiable: mais, dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere, ſon honneur ne lui permet pas de paſſer ſous ſilence l'indigne traitement que vous oſâtes lui offrir.

Moi! s'écria *Weſtern*.... C'eſt un menſonge attroce: De ma vie, je ne lui offris rien.

L'Officier ne fit, à ceci, qu'une réponse laconique, mais accompagnée de quelques remontrances manuelles, dont M. *Western* ne sentit pas plutôt le poids, que ce digne Seigneur de Paroisse commença à parcourir très lestement tous les coins de sa chambre, en beuglant aussi haut que s'il eût désiré d'avoir toute sa maison pour témoin de son agilité.

Le Ministre, qui achevoit de déjeuner, accourut aux clameurs de son maitre.... Juste Ciel! Juste Ciel! Monsieur, de quoi donc s'agit-il? De quoi il s'agit? répondit *Western*, d'un assassin sans doute, qui en veut à la fois à ma vie & à mon argent.... Regarde ce bâton, qu'il tient encore à la main!.... Il m'assommoit avec.... Tandis que je lui parlois poliment....

Comment M., lui dit froidement le Capitaine, ne m'avez-vous pas donné un démenti?

Non, sur mon honneur!.... Je ne le crois pas, dis-je, j'ai seulement nié d'avoir insulté *Mylord*....

Mais je n'ai jamais prétendu dire, que *vous euſſiez menti*.... & vous n'euſſiez pas dû fraper un homme déſarmé. Si j'euſſe eu un bâton pareil au tien, je t'euſſe frotté les oreilles de la bonne maniere..... Viens, deſcens dans la cour, laiſſe-m'en prendre un, ſi tu l'oſes, & nous verrons beau jeu.

Je vois, Monſieur, lui dit l'Officier, que vous n'étiez pas digne de la peine que j'ai priſe; & je vais rendre compte de vos ſentimens à *Mylord*.... Je ſuis fâché de m'être ici ſali les mains.

Il ſortit, en achevant ces mots, tandis que M. *Weſtern*, à qui la colére, peut-être la politique ſembloit avoir interdit la parole, ſe faiſoit tenir par ſon Miniſtre.

Cependant, la pauvre *Sophie*, qui du fond de ſa priſon avoit entendu les heurlemens de ſon pere, ſe tuoit de fraper des pieds & des mains, & de crier pour que l'on vint à elle. On l'entendit enfin; & *Weſtern*, effrayé des accens douloureux de notre Héroïne, oubliant

tout à coup ſon injure, vola à l'appartement de ſa fille.

Elle étoit à demi morte, lorſqu'il entra. Cependant, à la vuë de ſon pere, elle ramaſſa toutes ſes forces, ſe traîna juſqu'à lui, lui ſerra les mains, & lui cria d'une voix entrecoupée, ô mon pere! ô mon cher & très-aimé pere...! ayez pitié de mes terreurs.... n'êtes-vous point bleſſé?

Non, non, s'écria *Weſtern*, le mal n'eſt pas grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage: mais les loix ſont là; il s'en repentira, je t'en répons!.... Eh de grace, dit-elle, apprenezamoi donc ce que c'eſt? Quel eſt le malheureux qui a oſé vous inſulter?

J'ignore ſon nom, répondit *Weſtern*; c'eſt un de ces aigrefins, que nous payons, je crois, pour nous battre: mais il me le rendra bien, ſi tant eſt qu'il ait quelque choſe à perdre!...

Mais, encore un coup, lui dit *Sophie*, daignez du moins m'apprendre le ſujet de la querelle?

Belle demande ! c'eſt toi-même. Ai-je jamais eu d'affaires, de querelles, de chagrins, que pour toi ?.. Ah *Sophie !* c'eſt à toi ſeule que je dois toutes mes infortunes.... Tu feras enfin mourir ton pauvre Pere !..,. Un *Lord*, que le Ciel confonde, & dont le diable ſçait le nom mieux que moi, s'aviſe de t'aimer ; & parceque je ne veux pas de lui pour gendre, le bourreau m'envoye un cartel !.... Allons, *Sophie*, ſois bonne fille, & mets fin aux peines de ton pere ; allons, conſens à mon bonheur, en épouſant celui que mon cœur t'a deſtiné : il ſera ici dans deux jours ; promets-moi ſeulement de l'épouſer dès qu'il ſera venu, tu me rendras le plus heureux des hommes : chevaux bijoux, caroſſe, tu n'as qu'à dire, tu n'as qu'à ſouhaiter, la moitié de monbien eſt à toi dès aujourd'hui........ Que dis-je ? tout eſt à toi, ſi tu le veux !

Mon pere me permettra-t-il, dit en ſoupirant *Sophie*, de lui parler un inſtant ?

En doutes-tu, ma fille ? répondit *Western* ; ne ſçais-tu pas, que mon plus grand plaiſir eſt de t'entendre ? .... Parle mon cher enfant ! j'eſpere t'entendre toute ma vie, avec plaiſir. O ma *Sophie !* tu ne ſçais pas, tu ne ſoupçonnes pas combien je t'aime ; non, tu ne le ſçais pas : aurois-tu quitté ton pauvre pere, qui n'a d'autre joie, d'autre conſolation dans la vie, que celle de voir, d'entendre, & d'aimer ſa petite *Sophie* ?

A ces mots, les yeux du bonhomme étoient couverts de larmes ; & *Sophie*, en eſſuyant les ſiennes, répondit ainſi :

Je connois toute la tendreſſe que mon pere a pour moi ; le Ciel m'eſt témoin de celle que je reſſens pour lui ! & la ſeule crainte de me voir forcée de paſſer dans les bras de *Bliſil*, a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime aſſez paſſionnément pour ſacrifier ma vie à ſa félicité. Que dis-je ? j'ai plus fait encore ! j'ai voulu forcer mon cœur, j'ai voulu le contraindre à

ſe plier à vos déſirs ; j'étois preſque déterminée à affronter le ſort le plus affreux que je connoiſſe, pour marquer mon obéiſſance au plus tendre des peres. Mais, c'eſt à quoi tous mes efforts n'ont pû ni ne pourront jamais atteindre.... Ici, M. *Weſtern* commença à froncer le ſourcil, ſes yeux s'enflammerent, & ſa bouche alloit tonner contre ſa fille, lorſque *Sophie* qui s'en apperçut, le ſupplia de daigner l'entendre encore un inſtant.

Si la vie de mon pere, dit-elle, ſi ſa ſanté, ſi ſa félicité réelle eſt attachée à quelque prix, & que mon ſang puiſſe ſeul le payer, parlez, Monſieur, me voilà prête, je m'expoſe à tout, j'affronte tout pour garantir une tête ſi chere !..... Oui, malgré l'horreur que m'inſpire le plus déteſté des Amans..... Oui, pour ſauver mon pere, je conſentirois même d'épouſer *Blifil*.... Mais....

Je t'ai déja dit, interrompit *Weſtern*, que mon bonheur & ma

vie ſont attachés à ton obéiſſance.... Voi donc, ſi tu veux conſerver ton pere.... Je ſuis déſeſpéré, je meurs enfin, ſi tu n'as pas pitié de moi.

Se peut-il, lui dit-elle, en le regardant tendrement, que les vœux d'un ſi bon pere n'ayent d'autre but que de me rendre miſérable?... Moi! s'écria *Weſtern*, non, tous mes vœux ſont pour te rendre heureuſe. Eſt-il rien que je ne donnaſſe, pour te voir au comble du bonheur? ...

Souffrez donc, interrompit *Sophie*, ſouffrez donc que je ſâche, ſouffrez donc que je ſente en quoi conſiſte ce bonheur que vous me ſouhaitez. S'il eſt vrai, que l'opinion ſeule faſſe notre félicité, quel ſera donc mon ſort, lorſque je me croirai la plus infortunée des femmes?

Il vaut bien mieux te croire telle, lui dit le pere, que de l'être en effet, en épouſant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à

moi, lui dit *Sophie*, je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne jamais épouſer ni lui ni d'autres, ſans votre conſentement. Laiſſez-moi conſacrer ma vie uniquement à vous ſervir & à vous plaire ; ſouffrez, que je ſois encore votre chere *Sophie*, & que ma ſeule affaire, & que mes ſeuls plaiſirs, ſoient de faire les vôtres.

Non, *Sophie*, répondit *Weſtern*, on ne me trompe pas ainſi : ta tante auroit droit alors de penſer ce qu'elle ne penſe déja que trop de moi. Non *Sophie*, encore un coup, préſume un peu mieux de ton pere ; crois qu'il connoît aſſez le monde, pour ne jamais compter ſur la parole d'une femme, en toute affaire où il ſera queſtion d'un homme.

Eh, par-où s'écria *Miſſ Weſtern*, où donc ai-je mérité de la part de mon pere, une pareille défiance ? Lui manquai-je jamais dans mes promeſſes ? & depuis le berceau, ne m'a-t'il pas toujours vû ſincere ?

Tout cela peut être, cria *Western* en se levant : mais je veux, & je prétens être obéi ; & tu l'épouseras, dusses-tu périr le lendemain. Ces mots accompagnés d'un déluge de sermens, d'injures, & d'imprécations, épouvanterent tellement *Sophie*, qu'elle tomba presque sans sentiment, dans un fauteuil.

Western, craignant d'être attendri par ce spectacle, se hâta de sortir de sa chambre, dont il emporta la clef ; & revint trouver son Ministre.

CHAPITRE I.

Petite consolation pour SOPHIE.

LA Maîtresse de la maison, où logeoit M. *Western* avoit déja conçu d'étranges idées de ses hôtes. Cependant, comme on l'avoit assurée que ce Gentilhomme étoit puissamment riche, & qu'elle tiroit

un prix exhorbitant de ſes chambres, elle crut devoir fermer les yeux ſur tout ce qui la choquoit; & qui plus eſt, ſe taire. La priſon de *Sophie* ne laiſſoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que ſa ſervante lui avoit appris du caractére de cette Demoiſelle, intéreſſoit tous les cœurs pour elle; mais les vrais intérêts de l'Hôteſſe, ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique *Sophie* ne mangeât preſque rien, on la ſervoit pourtant réguliérement. Malgré tout le courroux de ſon pere, quelque choſe qu'elle eût déſirée, quelque prix qu'il en dût coûter, elle eût été dès l'inſtant ſatisfaite. *Weſtern*, quoiqu'entêté, quoique bizarre, aimoit, ou plutôt adoroit ſa fille; & l'eſpoir de lui procurer le plus leger plaiſir, en étoit toujours un vraiment ſenſible pour cet homme ſingulier.

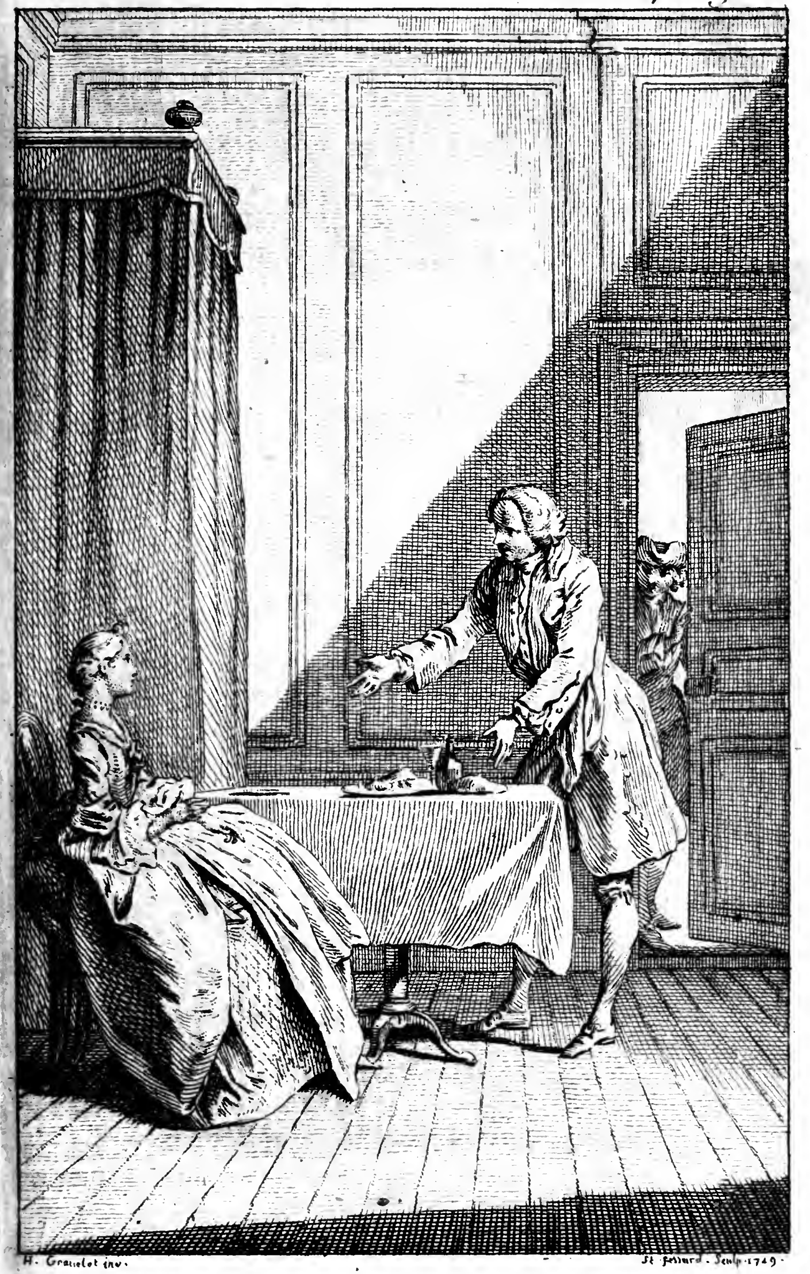
L'heure du dîner arrivée, *Weſtern*, qui avoit juré de ne confier à perſonne la clef de l'appartement de *Sophie*, accompagna *George* (le

Garde-chaſſe) qui lui portoit un poulet rôti, & l'attendit à la porte.

George, en mettant le plat ſur la table, ſaiſit l'occaſion de préſenter ſes reſpects à ſa jeune maîtreſſe, qu'il n'avoit pas vûë depuis long-tems, la pria inſtamment de ne pas, à ſon ordinaire, renvoyer la volaille entiere à la cuiſine. J'ai ſçu, dit-il, Madame, que vous n'avez rien mangé depuis deux jours; goutez les œufs, dont ce poulet eſt farci; je ſçai que vous les aimez, j'eſpére que vous en ſerez contente.

Quoique la douleur ne produiſe pas toujours les mêmes effets ſur tout le monde, (comme ſur une Veuve, par exemple, à qui elle aiguiſe l'apetit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de *Banſted* ou de *Salisbury*) il eſt pourtant vrai, quoiqu'en penſe le vulgaire, qu'une douleur réellement extrême, après s'être bien exhalée, n'eſt pas tout-à-fait inſenſible à la faim.

Sophie en fournit une preuve:



H. Gravelot inv. St. Fessard . Sculp. 1749



personne n'eût peut-être jamais lieu (si l'on pése bien sa situation) d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant, sans y penser, si l'on veut, à dépecer la volaile ; & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une Lettre, contenant ce qui suit.

MADAME,

Si j'étois moins pénetré de vos malheurs, je tâcherois, non pas de vous peindre les miens, mais de vous exprimer l'état horrible de mon ame, en apprenant, par Honora, *tout ce que vous avez souffert. Mais, si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que peut ressentir un cœur tendre, mon aimable* Sophie *n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice, lorsque je vous sçais malheureuse? Oui, ma* Sophie, *c'est de sçavoir que je n'en puis accuser que moi ; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée ! Peut-être osai-je ici*

trop présumer de moi-même ; mais, qui peut m'envier un déplorable avantage, qui me coûte si cher ! pardonnez donc, belle Sophie, à un sentiment si graciable ; pardonnez donc au tendre intérêt qui m'enhardit à vous demander si mes conseils, mon secours, ma présence, mon absence, ma mort même, peuvent être utiles à ma Sophie, & soulager ses maux ? Pourrois-je, hélas, jamais payer tout ce que je lui coûte ! Les vœux les plus ardens, la tendresse la plus pure, la soumission la plus respectueuse, tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentimens dignes d'un objet adorable, peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah S'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter, fuyez, fuyez, cher objet que j'adore, accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger : seule, ou suivie de l'opulence même, ma Sophie m'est également chere ; je posséde avec elle tous les trésors de l'Univers !

Si votre prudence ordinaire juge que mon ardeur m'emporte trop loin ;

ſi ce ſacrifice vous paroît trop grand ; s'il n'eſt aucun moyen de vous rendre la paix , & de calmer le couroux d'un pere , que de renoncer à moi pour jamais : chaſſez de votre cœur l'ombre même de la pitié ; oubliez, effacez de votre ſouvenir un malheureux , qui n'eſt déja que trop coupable ; croyez , que votre bonheur m'eſt mille fois plus précieux que le mien même ; que c'eſt mon cœur qui vous le dit , que c'eſt mon cœur qui vous le jure ! mon premier deſir (eh pourquoi la fortune ne le rempliroit-elle pas ?) Mon premier déſir , dis-je, fut de vous voir toujours , & de vous voir toujours heureuſe : Celui qui m'occcupe aujourd'hui , c'eſt d'apprendre bientôt que vous le ſoyez en effet. Mais , rien ne peut égaler mon ſupplice , lorſque je me reproche que vous avez pu ſouffrir un inſtant pour celui qui ſera toute ſa vie &c.

TOM JONES.

Nous nous diſpenſons, ſans ſcrupule, de rendre compte au Lecteur

des ſentimens de *Sophie* à la lecture de cette lettre, nous ne lui dirons pas même combien de fois elle la relut : nous augurons aſſez bien de lui, pour laiſſer ce détail à ſon imagination. Sa réponſe paroîtra peut-être un de ces jours : pour aujourd'hui, cela n'eſt pas poſſible ; & cela par une ſeule raiſon : c'eſt que la pauvre fille n'avoit ni plume, ni encre, ni papier.

Le ſoir, tandis qu'elle réfléchiſſoit à loiſir ſur cette Lettre, un bruit aſſez aigu vint tout à coup frapper ſon oreille & interrompre ſes méditations. L'une des voix, qui compoſoient ce *duo* diſcordant, étoit fort connuë de *Sophie*. Il falut écouter long-tems l'autre, pour reconnoître l'organe de la tante *Weſtern*, qui ayant appris par un Domeſtique le logement de ſon cher frere, venoit de deſcendre chez lui.

Nous allons, par conſéquent, prendre maintenant congé de *Sophie* ; & ſuivant notre politeſſe or-

dinaire, tenir quelques momens compagnie à Madame *Western*.

CHAPITRE III.

Sophie hors de prison.

MOnsieur *Western* & le Ministre *Supple*, (l'Hôte étant occupé ailleurs) fumoient tranquilement leur pipe, lorsque l'on annonça l'arrivée de Madame *Western*. Le pere de *Sophie*, grand observateur du cérémonial, & surtout envers sa sœur, qu'il respectoit malgré lui-même, se hâta de courir au devant d'elle.

En vérité, dit-elle, en se jettant dans un large fauteuil, il n'est plus possible de voyager dans ce Royaume ! les sots Actes du Parlement, ont achevé de rendre les chemins impraticables...... mais, mon frere, par quel hazard vous êtes-vous niché dans cet odieux logement ? jamais homme de con-

dition ne mit certainement le pied ici !....

Ma foi, je n'en ſçai rien, répondit *Weſtern*; c'eſt l'Hôte de mes chevaux qui me l'a enſeigné : je l'ai crû aſſez faufilé avec les Seigneurs, pour ſçavoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit la ſœur. Et ma niéce, que m'en apprendrez-vous ? auriez-vous déja rendu vos devoirs à *Mylady Belaſton* ?

Oh, qu'oui ! répondit le vieux Gentilhomme ; & votre niéce eſt en ſûreté. Elle eſt là haut dans ſa chambre.

Comment mon frere ! ma niéce eſt dans la maiſon, dites-vous ? elle ignore donc mon arrivée ?

Qui diantre le lui auroit dit ? répliqua *Weſtern*; j'ai la clef de ſon appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre couſine, dès le premier ſoir de mon entrée à Londre ; & depuis ce tems, je puis répondre d'elle, comme d'un vieux renard dans un ſac.

Juſte Ciel, qu'entens-je ! s'écria la ſœur : je me doutois bien que

que vous eussiez fait quelque sottise ; & j'aurois bien dû m'y attendre ..... quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voyes de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas votre brutalité qui a déjà forcé ma pauvre niéce de quitter le Pays ? vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?....

Brrr ! s'écria *Western*, en jettant sa pipe dans le feu, ne nous y voilà-t-il pas encore ? quand je m'attend à des louanges, j'éprouve encore votre censure.

Comment, mon frere ? lui dit aigrement la Dame, avez-vous jamais pû penser que j'approuvasse l'emprisonnement de ma niéce ? ne vous ai-je pas répété cent fois, que dans un Pays libre, les femmes ne sont point assujéties au pouvoir arbitraire d'un pere, ou d'un mari ?.... nous sommes libres comme vous, Monsieur ; & plût au Ciel, que vous fussiez aussi digne de l'être. Si vous prétendez que je reste encor quelques momens dans

ce respectable Hôtel, que je vous reconnoisse encore dans le monde pour mon parent, ou que je me mêle encore des affaires de votre famille, rendez tout-à l'heure la liberté à ma niéce.

Madame *Western*, le dos au feu, une main derierre elle, & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, avoit un air si redoutable, en prononçant cette sentence, que jamais *Thalestris*, à la tête des Amazones, n'inspira peut-être plus de terreur. Aussi Monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc, en fut-il si ébranlé, que jettant tout à coup la clef sur la table.... Tenez, dit-il, Madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira : je voulois seulement garder *Sophie* jusqu'à l'arrivée de *Blifil*, qui ne peut tarder longtems. S'il arrive quelque chose qui vous déplaise, je m'en lave les mains.

Je réponds de tout, sur ma tête, s'écria Madame *Western*. Je ne m'engage pourtant ici, qu'à une condi-

tion expresse : ne vous mêlez de rien ; confiez aveuglément cette affaire a mes soins ; sans quoi, je pars. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere, je tenterai de préserver l'honneur de sa famille ; au cas contraire, je persiste dans l'exacte neutralité.

Souffrez, Monsieur, dit le Ministre *Supple*, en s'inclinant profondément, que je vous supplie de croire Madame ! la douceur produit souvent plus d'effets que la menace .. Quoi ! s'écria le vieux Gentilhomme, tu t'en mêles aussi ?..... ose encore dire un mot, & je te chasse pour jamais.

Eh si mon frere, lui dit la sœur ; est-ce ainsi que vous respectez le clergé ? M. *Supple* est un homme sensé, dont vous devriez suivre les conseils ; & surtout, dans cette occasion, la terre entiere sera de son avis. Mais, j'attends une réponse finale & catégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite ; ou chargez-vous-en pour jamais ; & que je

n'entende plus parler, ni de vous, ni de votre famille.

Eh de grace, Monsieur! s'écria *Supple*, daignez agréer ma médiation.....

Qui diantre en a besoin? cria *Western* à tuë tête; la clef n'est-elle pas sur la table? qui l'empêche de la prendre, & de faire à sa mode?

Non, mon frere, répondit la Dame, j'insiste sur la formalité: je vœux qu'elle me soit remise, avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien, je vous la donne..... prenez-la..... la voilà s'écria *Western*. Ai-je jamais craint de vous confier ma fille? n'a-t-elle pas déjà vêcu des années entieres avec vous!

Plût au Ciel! répondit la tante, qu'elle ne m'eût jamais quittée: tout ceci ne seroit certainement pas arrivé.

Oh, sans doute! s'écria *Western*. Je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui, vous l'êtes, lui dit-elle, je vous l'ai toujours dit, &

je vous le dirai toujours. J'eſpere pourtant, que vous deviendrez plus docile ; & que l'expérience du paſſé, vous apprendra à ne point détruire, par vos bévuës, tout ce que la ſageſſe de mes précautions a pû concerter d'avantageux pour vous. En vérité, mon frere, vous n'êtes pas fait pour ces ſortes de négociations : votre ſyſtême de politique eſt défectueux en tous points. J'inſiſte donc, encore un coup, ſur la promeſſe que j'exige ......allons parlez ; & ſurtout ſongez, bien au paſſé !....

Que prétendez-vous, s'écria *Weſtern* en jurant, que je vous diſe encore ? je crois, Dieu me pardonne que vous feriez de nouveau dâmner le diable....

Courage, mon frere ! lui dit la Dame, vous voila retombé dans vos louables habitudes...... il n'eſt plus poſſible de converſer avec vous. J'en appelle à M. *Supple*, homme auſſi prudent qu'équitable : Qu'il diſe, ſi mes propos ont de quoi vous fâcher.....mais vôtre tête eſt devenuë ſi dure !....

Eh, Madame, dit le Ministre, de grace n'irritez point Monsieur !

Qu'appellez-vous, irriter ? reprit vivement Madame *Western*...... j'apperçois, mon ami, que vous êtes un sot, ainsi que lui. Mais, allons mon frere, puisque l'on s'en fie à moi, je veux bien encore entreprendre de ramener ma niéce à son devoir. Ah, que les affaires sont bien confiées, dans les mains des hommes ! la tête d'une femme en vaut plus de mille des vôtres.

A ces mots, Madame *Western* ayant sonné un domestique, se fit conduire à l'appartement de *Sophie*.

Dès qu'elle fut sortie, & que son frere eut soigneusement fermé la porte, il soulagea son cœur, en la maudissant à son aise, sans s'oublier lui-même, pour s'être mis en tête de songer à hériter d'elle.... il faut pourtant patienter encore, dit-il, en se radoucissant : ce seroit pitié de tout perdre, après avoir si longtems souffert ; la bégueule ne peut vivre toujours, &

je sçais que son testamment est en ma faveur.

Le Ministre approuva, & loua fort cette résolution ; & M. *Western*, qui dans la joye ou dans la douleur, avoit pour coûtume de boire une bouteille de plus, ne tarda pas à s'en trouver si bien, que son cœur étoit déjà purgé de tout serment de colére ou de haine, lorsque Madame *Western* rentra dans sa chambre avec *Sophie*. Notre jeune amante, avoit sa *cape* & son petit chapeau.... je l'emméne à mon Hôtel, dit la tante ; car, en vérité, mon frere, ces appartemens ne sont pas dignes d'êtres habités par des Etres pensans.

Tout comme il vous plaira, Madame, répondit *Western* : elle ne peut être en meilleur mains ; & le Ministre, s'il me rend justice, vous certifiera, que pendant votre absence, je vous ai reconnue cinquante fois, pour la meilleure femme du monde.

Oh, oui ! Madame, s'écria M.

Supple, c'eſt ce que je ſuis prête d'affirmer.

Vous conviendrez, mon frere, répondit Madame *Weſtern*, que je vous ai toujours rendu juſtice. Mais, avouez auſſi, que vous êtes ſouvent un peu trop emporté ? Il eſt vrai, cependant, qu'après quelques inſtans de réfléxion, je connois peu d'hommes plus raiſonnables.

Eh bien, ma ſœur, puiſque vous penſez ainſi, répondit le bon Gentilhomme, je bois à vous de tout mon cœur. Je ſuis quelque fois un peu vif, j'en conviens : mais je n'ai pas de fiel. *Sophie*, ſois bonne fille ; & ſi tu veux que je t'aime, obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la tante : ma niéce a déjà devant les yeux l'exemple de ſa couſine *Henriette*, qui s'eſt irrévocablement perduë, pour avoir négligé mes conſeils... A propos, mon frere ! Devineriez-vous bien, qui eſt arrivé chez vous, le jour de votre départ pour Londre ! Cet impu-

dent, cet odieux faquin, avec son nom Irlandois .... Ce *Fitz-Patrick!* qui a si indignement trompé *Henriette*. Il est entré, sans se faire annoncer, sans quoi je l'eusse fait éconduire: il m'a même, pour ainsi dire, forcée d'entendre, sur le compte de sa femme, une longue & mauvaise histoire, où je n'ai pu comprendre un mot. Mais, ma réponse fut courte: Je lui remis la lettre qu'elle m'a écrite, & le chargeai d'y répondre. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici: mais je vous prie de le congédier, car je ne prétens pas le voir.

Ni moi non plus, répondit *Western*, n'en craignez rien. Je n'autorisai jamais la désobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là, de ne m'avoir pas rencontré à la maison: je l'aurois, morbleu, fait jetter par les fenêtres.... Tu vois, *Sophie*, ce qu'entraîne la désobeissance!....

Eh, mon frere, interrompit la tante, pourquoi insulter mal-à-propos *Sophie*? L'exemple est dans

votre famille : pourquoi ces répétitions odieuses ! Laissez-moi, encore un coup, le soin de tout ceci. Allons, allons, point de rancune.... j'y consens, répondit *Western*....

La tante, heureusement pour *Sophie*, termina cette nouvelle contestation, en demandant des chaises à porteurs. Je dis, heureusement, car le frere & la sœur alloient sans doute recommencer sur nouveaux frais. Le séxe seul, & l'éducation, avoient mis entr'eux quelque différence ; du reste, tous deux étoient entiers & entêtés, tous deux aimoient passionnément *Sophie*, & tous deux en particulier se méprisoient souverainement.



CHAPITRE IV.

JONES reçoit des nouvelles de SOPHIE. Il va à la Comédie avec Madame MILLER, & PARTRIDGE.

L'Arrivé de George, le Garde-Chaſſe, à Londre, & les ſervices qu'il avoit promis de rendre à ſon ancien protecteur, conſoloient fort *Tome Jones*. Ce fut, en effet, par ſon moyen qu'il reçut la lettre ſuivante, que *Sophie*, remiſe en liberté, lui avoit écrite dès le ſoir même de ſa délivrance.

MONSIEUR.

Comme votre ſincérité ne peut m'être ſuſpecte, je crois vous obliger en vous apprenant, que l'arrivée de ma tante a mis fin à une partie de mes ſouffrances je ſuis, du moins, avec

elle, & je jouis de la liberté. Il est vrai, qu'elle m'a fait promettre de n'avoir aucun commerce avec qui que ce soit, sans son consentement; & que j'ai juré de garder inviolablement cette promesse. On ne m'a pourtant pas expressément défendu d'écrire; mais je ne sens pas moins que c'est un oubli, dont je ne puis me prévaloir. Ainsi, Monsieur, si je manque aujourdhui à la foi promise; c'est pour vous avertir que je ne puis désormais continuer de recevoir vos lettres, moins encore y répondre, sans en faire part à ma Tante. Toutes promesses sont sacrées pour moi, & comprennent tout ce que je sens qu'elles doivent raisonnablement sous-entendre: cette déclaration, si vous la pesez bien, pourra peut-être adoucir dans votre esprit ce que ma résolution paroît avoir de trop austére. Mais, pourquoi cherchai-je à vous consoler ainsi? Quoique très-résoluë à ne pas me conformer, sur certains points: aux désirs de mon pere, il n'est pourtant pas moins vrai que je ne m'engagerai jamais ailleurs, sans son consente-

ment. La fermeté de ma résolution, & la certitude que je vous en donne, doit donc vous faire abandonner un espoir, dont la fortune (peut-être) a rendu le succès impossible. Songez, Monsieur, que votre propre interêt l'exige ; que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec M. Alworthy; *& que s'il le faut même, j'ose vous en prier. Le hazard m'a renduë votre obligée, & vos intentions probablement encore plus. La fortune nous sera peut-être un jour moins contraire qu'aujourd'hui. Croyez, pourtant, que je penserai toujours sur votre compte, conformément à votre mérite, & que je suis véritablement,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obligée Servante,
SOPHIE WESTERN.

P. S. *Encore un coup, ne m'ecrivez plus, je vous en prie.... du moins, quant à présent, & recevez ceci, dont je n'ai pas besoin, & que je sçais*

*vous devoir être maintenant utile. Mais ne sçachez gré (je vous en conjure !) de cette bagatelle * , qu'à la fortune qui l'avoit déjà fait tomber dans vos mains.*

Un enfant eût mis moins de tems à épeller cette lettre , que notre Héros à la lire. Les sentimens qu'elle fit naître en lui, étoient mêlés de joie & de douleur : il ressentoit , en un mot , tout ce que sent un honnête homme, qui en lisant le Testament de son intime ami , s'y trouve gratifié d'un legs considérable. Il crut pourtant, toutes réfléxions faites , avoir plûtôt droit de se réjouir que de s'affliger. Le Lecteur est peut-être même étonné , qu'il eût ici trouvé matiere à s'affliger : mais le Lecteur n'est peut-être pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre *Jones* ; & l'amour est une maladie , dont les symptômes , ainsi que ceux de la *con-*

* Ceci s'entend sans doute , du billet de ue de 100 livres sterlin.

ſomption, flattent très-rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie, c'eſt que ſa maîtreſſe, après avoir recouvré ſa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de M. *Weſtern*. Un motif de conſolation encore plus ſenſible pour lui, naiſſoit de la promeſſe que lui faiſoit *Sophie*, de ne jamais conſentir à recevoir la main d'un autre. Car, quelque déſintéreſſée qu'il crût ſa paſſion, & quelque généreuſes que fuſſent ſes offres dans la lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins, de bonne foi, que l'ami *Jones* eût été très fâché d'apprendre qu'un autre eût épouſé *Sophie*, quelque avantageuſe que cette alliance dût être. Un dégré ſi raffiné d'amour *Platonique*, & ſi fort détaché des ſens, eſt un don que le Ciel n'accorde guéres qu'aux femmes. J'en connois, du moins, qui ſe vantent de le poſſéder.

Tom, après avoir employé trois

grandes heures à lire & à baiser sa lettre, se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit plus d'une fois faite à Madame *Miller* : c'étoit de l'accompagner à la Comédie, avec la plus jeune de ses filles, & M. *Partridge*, qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

M. *Jones*, qui étoit de bonne humeur, s'apprêtoit à jouir de la surprise & des critiques de *Partridge*, dont il n'attendoit que ce pur & simple sentiment de la nature, que l'art rectifie quelquefois, mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. *Jones*, Madame *Miller*, la jeune *Betzi* & *Partridge*, ne furent pas plutôt placés, au premier rang de la premiere gallerie, que ce dernier débuta par crier tout haut, qu'il n'avoit jamais vu de plus belle maison.

Au moment que la symphonie commença, je ne conçois pas, dit-il, que tant de Musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre !

A ſa vuë du moucheur de chandelle, voyez ! voyez, Madame ! s'écria-t-il, en parlant à Madame *Miller*, n'eſt-ce pas là le vrai portrait de celui qui eſt dans nos Livre de prieres, avant l'office de *la Conjuration des poudres ?* .... Eh pourquoi donc tant de chandelles ? Hélas ! ajouta-t-il, en ſoupirant, une pauvre famille en auroit largement pour tout un hyver.

Auſſitôt que l'Acteur parut ; (c'étoit *Hamlet* * *Prince de Danemarc*,) *Partridge* fut tout yeux & tout oreilles. Ce ne fut qu'à l'arrivée du Spectre qu'il retrouva ſa langue, pour demander à *Jones*, qui étoit cet homme ſi étrangement habillé ! J'ai vu, ajouta-t-il, quelque perſonnage en tapiſſerie, ou ailleurs, qui reſſemble à cela. Eſt-ce bien une armure qu'il a ſur le corps? Cela doit être bien lourd ! .... C'eſt un revenant, lui dit aſſez crûment *Jones*. Bon ! dit *Partridge*, en af-

* Tragédie de *Shakeſpeare*. Théâtre Anglois, tom. 2.

fectant un ſourire, tâchez, tâchez de me perſuader celui-là? Ce n'eſt pas que j'en ai jamais vû; mais ce lui-ci, à mon gré, n'en a pas du tout l'air. Non, non, Monſieur, les *Eſprits* ne reviennent pas dans cet équipage la.

On le laiſſa dans ſon erreur, qui rejouît fort tout leur voiſinage, juſqu'à la ſcene entre *Hamlet* & le Spectre. *Partridge*, alors, frappé des attitudes naturelles de M. *Garrik*, * ſe laiſſa tout à coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'inſtant auparavant, & commença à trembler de façon, que ſes genoux ſe frappoient fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc? lui dit *Tom*; ce guerrier, que tu vois ſur le Théâtre, te fait il peur?

O là! Monſieur, lui dit *Partridge*, je vois maintenant que vous aviez raiſon... Je ne crains

* Excellent Acteur Anglois, ſurtout dans le rôle d'*Hamlet*.

pourtant rien : je sçais que ce n'est qu'une Comédie.... Et d'ailleurs, si c'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit il faire de si loin, & parmi tant de monde ?.... Au reste, si j'ai ressenti quelque crainte, je ne suis du moins pas le seul.

Qui ? qui, s'écria *Jones*, ose-tu regarder ici comme aussi poltron que toi ?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit *Partridge* : mais si ce petit homme, sur le Théâtre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte.... Oui, oui, *suis-moi*, dit il ? Oh ! Je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie !... Miséricorde ! le petit homme le suit ? Ah, quelle témérité !... qu'il t'en arrive ce qu'on voudra, c'est toi qui l'as voulu... Je te suivrois ? moi !... Je suivrois plutot le diable. Mais, c'est peut-être lui-même : car il prend, dit-on, la figure qu'il veut.... Ah ; les voila revenus ... *Arrête ici* ! dit-il encore ? Il n'a, parbleu, été déjà que trop loin.... & plus loin que je n'irois, pour tout le Domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler .... Chut ! chut ! s'écria *Partridge* : mon cher Monsieur, laissez-moi, je vous prie, l'entendre.....

Pendant toute la tirade du Spectre, *Partridge* fût à peindre : les yeux fixés alternativement sur l'ombre & sur *Hamlet*, le corps tremblant, & la bouche béante, il exprimoit successivement toutes les passions dont le Prince de *Dannemarc* étoit agité.

L'acte fini .... Ma foi *Partridge*, *lui dit Tom*, tu surpasses mon espérance. Tu jouïs du spectacle mieux que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, Monsieur, répondit *Partridge* : si le diable même ne vous fait pas peur, je n'en puis mais: quant à moi, je ne rougis pas de le craindre. Je sens pourtant, que tout ceci n'est pas naturel; ce n'est pas non plus le fantôme qui m'épouvante, j'ai bien vû, à la fin, que c'étoit un grand homme déguisé comme cela. Mais, quand j'ai vû trembler le petit homme, j'avoue que la vérité de sa terreur m'a saisi,

& que j'ai un peu tremblé à mon tour.

Et penses-tu, s'écria *Tom*, que ce petit homme étoit véritablement effrayé ?

Comment, Monsieur ! lui dit *Partridge*, n'avez-vous pas remarqué vous-même, quand le *revenant* lui a dit qu'il étoit son pere, & comment il avoit été assassiné dans le jardin, n'avez-vous pas remarqué, dis-je, comme sa frayeur s'est dissipée par degrez, & comme sa crainte s'est changée en douleur ? .... Hélas ! il m'en seroit arrivé de même en pareil cas ... Mais, silence ! Ciel ! quel bruit est-ce là ?... le voilà revenu .... Oh bien, quoique je sçache que tout ceci n'est pas vrai, je ne voudrois pourtant pas être aussi près d'eux que tous ceux que j'y vois ..... Oui, oui, s'écria-t-il, (en voyant *Hamlet* tirer son épée du foureau) tu peux faire le brave... A quoi sert une épée contre les gens de l'autre monde ?

Pendant le second acte, *Partridge* fut assez tranquille, & admira-

beaucoup la richesse des habillemens. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du Roi *Claudius*, de s'écrier, que les phisionomies sont trompeuses! qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin? *Nulla fronti fides.*

Il demanda ensuite à *Tom*, si le Spectre reviendroit encore? mais celui-ci, qui vouloit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être le verroit-on bientôt paroître & disparoître, en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partridge, quoique intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le phantôme... Le voilà! le voilà Monsieur, s'ecria-t-i tout haut. Eh bien lui dit *Jones*, le petit homme te paroîtroit-il épouvanté? Peut-être autant que vous me le croyez, répondit *Partridge*. Mais, est-on maître de cela. Pour moi, je ne voudrois pa être où est maintenant, comment l'appellez-

vous ? M. *Homlet*, pour tous les biens du monde.... Mais, ô Ciel ! qu'est devenu l'*Esprit* ? Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir vû fondre ou s'abîmer sous terre... Ma foi tu as bien vû, lui dit *Jones*. Eh bien, à la bonne heure, répondit *Partridge* : je suis bien sûr que ce n'est qu'un jeu ; & d'ailleurs si cela n'étoit pas, Madame *Miller* ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous, Monsieur, l'enfer même en personne ne vous feroit pas trembler.... Tant pis, tant mieux ; mais, voyons, voyons ceci..... Oh ! cela ne m'étonne pas, il est poussé à bout. Mets-la, mets-la en piéces, mon ami ....* Si l'infâme eût été ma mere, c'est ainsi que je l'eusse traitée : on ne doit rien à de pareilles marâtres..... Oui, va-t'en, va t'en chienne ; Je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage, jusqu'à la petite Tragédie qu'*Hamlet* fait jouer devant le Roi.

* Il faut avoir lû la piéce, pour bien goûter tout ceci.

Ceci dérouta *Partridge* : mais son maître ne l'eut pas plûtôt mis au fait des projets du jeune Prince, que le Pédagogue commença à s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis, se retournant vers Madame *Miller*, ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que le Roi a l'air touché ? c'est pourtant un bon Acteur, ajouta-t-il ; & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois pas, pour le Thrône sur lequel il est assis, avoir une conscience aussi bourelée que la sienne .... Il se sauve ; cela ne m'étonne pas .... Va, tu seras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scene des Fossoyeurs, attira vivement les attentions de *Partridge*, qui fut très surpris du grand nombre de crânes répandus sur le Théâtre.

Ne vois-tu pas, lui dit *Jones*, que cet endroit étoit ci devant un des plus fameux cimetiéres de la Ville ? Je ne m'étonne donc plus, s'écria

s'écria *Partridge*, d'y voir des revenants. Mais, je ne vis jamais de Fossoyeur plus maladroit. Quand j'étois Clerc de ma Paroisse, j'avois un *Sacristain*, qui tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se sert de la bêche, comme si de sa vie il n'avoit remué la terre.... Oui, oui, chante : tu aimes sans doute mieux cela que le travail.

Monsieur ! à quel propos, le petit homme va-t-il prendre cette tête ? Il est, en vérité, des gens bien hardis !... Il paroissoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le *Spectre*. *Nemo omnibus horis sapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel M. *Jones* demanda au Pédagogue lequel des Acteurs lui avoit plû davantage ? Belle question ! répondit *Partridge* : Le Roi, apparemment.

En vérité, M. *Partridge*, dit Madame *Miller*, vous n'êtes pas du goût de la Ville entiere, dont tous les suffrages sont pour *Ham-*

let, & qu'on regarde comme le meilleur Comédien qui fût jamais. Lui ? S'écria *Partridge*, avec un coup d'œil méprisant, je jouerois, je vous assure, tout aussi bien que lui. Si je voyois un Fantôme, je ferois tout ce qu'il a fait, & peut-être encore mieux. Vous m'allez peut-être parler de cette conversation avec sa mere, qu'on a tant applaudie ? Eh, quel honnête homme, en pareil cas, vis-à-vis une si méchante mere, n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choses ? Je vois bien, que vous vous mocquez de moi : mais en vérité, Madame, quoique je n'aye jamais été à la Comédie à Londre, j'en ai pourtant vû dans la Province. J'aime le Roi, moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres, il prononce distinctement.... Tout le monde peut voir, que c'est un véritable Acteur.

Tandis que Madame *Miller* & *Partridge* étoient occupés de cette conversation, une Dame monta & vint parler à *Jones* : c'étoit Ma-

dame *Pitz-Patrick*. Je vous ai vû, dit-elle, de la loge où j'étois; & comme j'ai à vous parler d'une affaire qui vous touche essentiellement, venez demain matin.... Non, non, (reprit-elle) venez plutôt l'après midi chez moi, & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sçachiez.

Tom promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua; & la Dame partit.

C'est ainsi que se terminerent les avantures de la Comédie, où *Partridge* brilla, & plut beaucoup, non seulement à *Jones* & à Madame *Miller*, mais encore à toutes les personnes qui avoient été à portée de l'entendre, & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux Acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le Spectre, l'empêcha de se coucher cette nuit-là; & il sua, pendant plusieurs autres, des deux ou trois heures avant que de s'endormir, tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

CHAPITRE V.

Où l'Hſtoire eſt forcée de rétrograder.

LEs meilleurs peres ſont rarement exempts de prédilection pour quelques-uns de leurs enfans : le mérite ſupérieur n'eſt même pas communément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut les condamner, lorſque cette ſupériorité décide & juſtifie leur choix.

En partant de ce principe, le Lecteur qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les perſonnages agiſſans dans cette Hiſtoire, ne doit pas non plus condamner l'inclination particuliere que je me ſens pour *Sophie*; & j'aime à me perſuader, que la beauté du caractére de mon enfant chéri, pourra rendre cette foibleſſe excuſable aux yeux de la Critique même.

C'eſt ce ſentiment de tendreſſe

particuliere, qui ne me permet jamais, ſans regret, de la perdre long-tems de vue. Je me hâterois, par conſéquent, de ſçavoir ce qui eſt arrivé à cette aimable créature depuis ſon départ de chez ſon pere, ſi je ne me croyois pas abſolument obligé de rendre une légere viſite à M. *Bliſil.*

M. *Weſtern*, dans la confuſion d'idées que les premieres nouvelles qu'il avoit reçues de ſa fille avoient excitées dans ſa tête, ayant pris ſur le champ le parti de courir après elle, n'avoit pas du tout ſongé à faire la moindre part de ſa découverte à M. *Bliſil.* Ce ne fut qu'à la premiere Hôtellerie qu'il rencontra ſur la route, que le bon homme s'en ſouvint, & qu'il dépêcha un Courier, pour apprendre à *Bliſil*, que *Sophie* étoit enfin retrouvée; & qu'il étoit toujours determiné à la lui donner pour épouſe, immédiatement à ſon arrivée à Londre, pour peu que *Bliſil* fut d'avis de l'y ſuivre au reçu de la Lettre qu'il lui écrivoit.

Comme l'amour de ce dernier étoit de nature à ne pouvoir être rallenti que par un grand événement (tel par exemple que la ruine entiere de *Sophie*) ce fidéle Amant, quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa Maîtresse, n'en étoit pas plus réfroidi pour elle, & ne balança pas un instant à accepter les offres de M. *Western*.

Il est vrai, laissant à part son avarice, qu'il se promettoit, en épousant cette fille, de satisfaire une passion qui lui étoit bien chére, c'est-à-dire, sa haine. Le mariage, suivant lui, étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance; & certains exemples nous prouvent, que cette opinion est du moins du nombre des probables. A dire le vrai, si nous pouvions partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés les uns envers les autres, nous pourrions peut-être assez vraisemblablement conclure que la plûpart d'entr'eux, en s'associant ensemble, (cœur à part,) ont

pû penser comme le sage *Blifil*.

Il trouva pourtant un obstacle en son chemin : ce fut de la part de M. *Alworthy*.

Cet homme respectable, à qui l'on n'avoit pû cacher la fuite de Mlle *Western*, non plus que l'aversion qu'elle avoit pour son neveu, n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-tems pour sentir qu'on lui en avoit imposé, & pour se répentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé, qu'en fait de mariage, il fût inutile de consulter l'inclination des enfans ; il croyoit, au contraire, que le plus sûr moyen de rendre les Parties heureuses, étoit de les laisser présenter à l'Autel par la main de l'amour.

Blifil s'attacha d'abord à dissiper les soupçons que son oncle pouvoit avoir conçûs de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire : & ses protestations, ses sermens d'avoir été le premier trompé, déja fortifiés par les déclarations précédentes de M. *Western*, tranquili-

ferent enfin M. *Alworthy*. Mais, ce n'étoit point encore assez. Il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommençât de nouveau ses poursuites; & l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet, eût suffi pour désespérer tout autre génie moins entreprenant. Mais, sûr de ses talens, ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la malignité, qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour *Sophie*, de l'espoir que sa persévérance pourroit peut-être la toucher un jour, fit la matiére de son début. Il demanda, avec instances, que dans une affaire d'où dépendoit la félicité où le malheur de sa vie, il lui fût du moins permis de tenter toutes les voyes permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le ciel! s'écrioit-il, du ton le plus Tragique, de penser seulement à réussir par d'autres moyens! D'ailleurs, Monsieur, ajoutoit-il (en laissant tomber quelques larmes de com-

mande) si l'événement trompoit mon espérance, ne sera-t-il pas toujours tems? Ne serez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement? Voyez la Lettre de M. *Western*, voyez avec quelle ardeur il désire cette alliance; les sentimens d'un pere peuvent-ils vous être suspects? Quoi! voulez-vous que *Tom*, prétendez-vous qu'un scélérat m'enléve une si digne épouse? Et la jeunesse de *Sophie*, est-elle un objet indigne de la charité de M. *Alworthy*.

Tous ces argumens ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par *Tuakum*, qui insista même un peu plus que *Blifil* sur l'obéissance que les enfans doivent en toutes circonstances à leurs peres. Les mesures que *Blifil* vouloit prendre, ne partoient, selon lui, que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme (ajoutoit-il avec emphase) n'a parlé qu'en dernier lieu de la *charité*, & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident!

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un tout autre ton ; & sa Morale, sur *la convenance des choses*, auroit eu très-beau jeu : mais le dérangement de sa santé, l'avoit conduit depuis peu de jours aux Eaux de *Bath*.

M. *Alworthy*, quoiqu'avec répugnance, fut enfin forcé de céder aux désirs de son neveu. Je vous accompagnerai à Londre, lui dit-il, où vous serez le maître d'employer tous les moyens décens & convenables pour mériter l'affection de *Sophie*. Je vous déclare, cependant, que je ne consentirai jamais à l'ombre même de la violence ; & qu'elle ne sera votre épouse, que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. *Alworthy*, pour son neveu, mit en cette occasion sa prudence en défaut ; & c'est ainsi, que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs!

Blifil ayant réussi au-delà de ses espérances, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien

d'important n'arrêtoit ſon oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain ; & ils arriverent à Londre, le ſoir même que M. *Jones* ſe réjouiſſoit ſi bien à la Comédie, aux dépens du bon *Partridge*.

Le lendemain de ſon arrivée, M. *Bliſil* ne manqua pas d'aller, dès le matin, rendre ſes devoirs à M. *Weſtern*, de qui il fut très-bien reçu ; & qui l'aſſura (un peu plus qu'il ne pouvoit peut-être,) que *Sophie* ſeroit à lui dans peu de jours. Il ne vouloit pas même, que le jeune amant retournât chez ſon oncle, juſqu'à ce qu'il l'eût préſenté lui-même à Madame *Weſtern*, ſa ſœur.



CHAPITRE VI.

Visites.

LA ſage Madame *Weſtern*, étoit occupée à lire à ſa niéce un Traité de la Prudence,& de la Politique matrimoniale, lorſque ſon frere, & M. *Bliſil*, ſans s'être fait annoncer,entrerent bruſquement chez elle, *Sophie*, à la vue de *Bliſil*, frémit, pâlit, & penſa s'évanouir; ſa tante, plus aguerrie, ſe contenta de rougir; & jettant un œil indigné ſur ſon frere.

En vérite, Monſieur, je ne vous conçois pas! quoi, la régle des procédés vous ſera donc éternellement étrangere? L'appartement d'autrui ne ſera donc jamais pour vous plus ſacré que le vôtre? & vous croirez, juſqu'à la mort, y pouvoir entrer auſſi librement que chez vos manans de Fermiers?... En quel ſiécle, en quel païs les hommes entrerent-ils

jamais familierement ; surtout à certaines heures, dans l'appartement d'une femme de condition, sans la moindre décence, & qui pis est, sans se faire annoncer ?...... Quelle peste de chicane, s'écria *Western*, allez-vous là me chercher ? ne semble-t'il pas que..... Point de vos brutalités, M. s'il vous plaît, interrompit brusquement Madame *Western*.... Vous avez effrayé ma pauvre niéce, au point qu'elle ne se soutient qu'à peine.... Allez, rentrez dans votre cabinet, ma chére, & tâchez de vous remettre : j'apperçois que vous en avez besoin.

A ces mots, *Sophie*, qui de ses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable, se hâta de disparoître.

Parbleu ! ma sœur, lui dit *Western*, je crois que vous extravaguez ? J'améne ici mon futur gendre, pour faire sa cour à ma fille ; & vous la renvoyez ?

Mais, mon frere, répondit-elle ; il faut être un peu plus qu'extravagant, surtout sçachant la situation

des choses, pour... J'en demande pardon à M. *Blifil*, mais il sçait, certainement à qui impute une réception aussi disgracieuse. Quant à moi, il ne sçauroit douter du plaisir que j'aurai toujours à le voir : mais le bon sens que je lui connois, ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavaliérement chez des personnes à qui l'on doit quelques égards, à moins d'y être ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil, étourdi de l'apostrophe, alloit faire succéder une sotte réponse à de très-sottes révérences, mais M. *Western* lui en épargna l'embarras. Oh, j'ai tort ! s'écria-t'il, j'ai tort sans doute : cela ne peut être douteux, dès que Madame a prononcé !.... Mais enfin, nous sommes ici : ou faites revenir ma fille, ou souffrez que M. *Blifil* aille la voir ; c'est pour cela qu'il vient à Londre, & nous n'avons plus de tems à perdre.

Doucement, mon frere ! s'écria Madame *Western*, M. *Blifil* sçait

j'en suis sûre trop son monde, après ce qui vient d'arriver, pour prétendre revoir ma niéce ce matin. Les femmes bien nées sont délicates, on les choque aisément; & les sens une fois agités se calment rarement si vîte. Si M. *Blifil*, maître d'agir par lui-même, eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma niéce, en lui demandant la permission de la saluër cette après-midi, peut-être eussai-je obtenu d'elle un consentement de le voir. Mais, c'est de quoi je désespére maintenant.

Je suis bien fâché, Madame, lui dit *Blifil*, de ce que l'extrême tendresse dont M. *Western* m'honore, & dont je ne croirai jamais être assez digne, ait été cause.... de ce que.... Eh, Monsieur, interrompit la Dame, vous n'avez pas besoin d'excuses: ne connoissons-nous pas mon frere?

Je m'embarasse peu qu'on me connoisse, répondit *Western*, moitié fâché, moitié interdit; mais quand prétendez-vous qu'il la voye? Car

enfin, je vous répéte encore, que c'est pour cela seul qu'il vient à Londre, ainsi que M. *Alworthy*.

Eh bien, mon frere, que M. envoye demander l'heure de ma niéce: j'augure que son message, si l'on en croit mes conseils, pourroit être écouté: je suis même convaincuë, que la visite de Monsieur, dans un tems mieux choisi, pourroit n'être pas refusé.... Et moi, je vous dis qu'elle pourroit bien l'être, répondit en jurant, *Western*; je connois mieux le terrain que vous.... Mais il y a des gens qui sçavent toujours mieux que d'autres.... Si l'on m'eût laissé faire, *Sophie* seroit encore chez moi.... je ne serois pas fort étonné de la voir encore décamper dès ce soir, car je sçais combien elle déteste.... N'importe, interrompit fort à propos la tante, je prétends que l'on rende à ma niéce tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus que vous à soutenir les droits de ma famille: *Sophie* y fait & y sera tou-

jours honneur, c'eſt moi qui vous le dis. Sa conduite ne nous fera point rougir : j'y mettrois ma fortune entiere...... Paſſez chez moi dans l'après-diné, mon frere, vous me ferez plaiſir ; j'aurai à vous parler de choſes véritablement importantes.... mais il eſt tard, il faut que je m'habille : M. *Bliſil*, ainſi que vous, m'excuſera ſans doute...... Point de difficulté, répondit *Weſtern* : mais fixez le moment où vous trouverez bon que..... Mais, dit-elle, nonchalamment, c'eſt ce que je ne ſçaurois trop vous dire..... Vous viendrez cette après-midi..... Nous verrons.

Que diantre faire avec une pareille femme ? s'écria *Weſtern*, en ſe retournant vers *Bliſil*. Je ſuis plus embaraſſé avec elle, qu'un *Baſſet* avec un vieux liévre. Attendons ; peut-être ſera-t'elle tantôt plus traitable..... Je ſens toute mon infortune, Monſieur, lui dit le conſterné *Bliſil* : mais je ſens également tout ce que je vous dois !

Il fit alors une profonde révé-

rence à Madame *Western*, qui ne demeura pas en reste ; & nos deux mécontens partirent : *Western* jurant entre ses dents que *Blifil*, quoiqu'il pût arriver, verroit *Sophie* avant le soir.

Si M. *Western* crut avoir à se plaindre de cette visite, M. *Blifil* en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur, & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances ; mais *Blifil* voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots échappés à la Dame, avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se tramoit quelque chose contre ses intérêts. On verra bientôt s'il avoit tort.



CHAPITRE VII.

Conjuration de Lady Bellaston, *Contre* Jones.

L'Amour avoit jetté de trop profondes racines dans le cœur du *Lord Fellamar*, pour que la rusticité de M. *Western* les en eût totalement arrachées. Il est vrai, que dans la premiere chaleur de son ressentiment, ce jeune *Lord* avoit chargé le Capitaine *Eglane* d'une commission, dont ce Militaire avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre, si après avoir revû *Lady Bellaston* (l'après-diné du lendemain qu'il avoit été insulté par *Western*) il avoit pû retrouver le Capitaine. Mais ce dernier, avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs, qu'après avoir déterré le logement du pere de *Sophie*, la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la

nuit dans un Cabaret, vis àvis les fenêtres du pauvre *Western*. *Eglane* n'avoit, par conséquent, pû recevoir la Lettre par laquelle *Mylord* le prioit de suspendre jusqu'à nouvel ordre la commission dont il étoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre *Sophie*, *Lord Fellamar*, comme nous l'avons dit, ayant vû l'après-midi *Lady Bellaston*, avoit été si bien instruit par elle du caractére de M. *Western*, que ce Seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon Gentilhomme; & surtout, attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore, de rechercher sa fille par les voyes les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à *Mylady*; qui, bien loin de l'en détourner, fortifia son espoir, en l'assurant que la famille entiere, & le pere de *Sophie* même, lorsqu'il seroit dans un état un peu plus sobre, se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le

ſeul obſtacle que je craigne, ajouta-t-elle, ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déja parlé, qui quoique miſérable & vagabond, eſt parvenu (je ne ſçais trop comment) à ſe faire très-bien vêtir, & à paſſer pour quelque choſe.... mais, un tel adverſaire n'eſt pas digne de vous; & j'imagine, que ſans vous compromettre, il ne ſeroit pas difficile de le faire enlever & embarquer ſur la flotte qui doit partir au premier jour pour l'*Amérique*. J'en ferois d'autant moins de ſcrupule, que votre amour & l'honneur d'une famille reſpectable, y ſont également intéreſſés; & que ce malheureux, eſt réellement un libertin, que vous préſerverez ſans doute d'une fin beaucoup plus funeſte.

Lord Fellamar remercia ſincérement *Mylady* de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire, d'où dépendoit le bonheur de ſa vie.

Elle lui dit alors, que les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour ſa

cousine, l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de *Tom Jones*; & que le hazard lui avoit enfin procuré son adresse, qu'elle donna à *Mylord*.

Je ne vois rien, Madame, lui dit-il, après l'avoir remercié de nouveau, qui doive s'opposer au projet que vous me proposez; & je vous promets même, de songer à son exécution. Daignez pourtant, je vous en supplie, vous charger de mes propositions envers la famille de *Sophie*; je remets tout, & ma fortune même, entre vos mains: trop heureux, si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à ce prix.

Allez, *Mylord*, soyez tranquille, lui dit la Dame, répondez-moi seulement de *Jones*, je vous réponds du reste. Songez, surtout, combien le tems est cher; & que vous ne sçauriez trop tôt prévenir les entreprises de cet odieux rival.

Ainsi se termina cette fatale conférence, dont nous verrons bien-

tôt les ſuites. Mais, revenons auparavant à Madame *Weſtern*.

Auſſitôt de ſon arrivée à Londres, elle avoit envoyé faire ſes très-reſpectueux complimens à *Mylady*; qui charmée d'un événement auſſi heureux dans la circonſtance préſente, avoit volé chez Madame *Weſtern*, avec toute la vivacité d'une Amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit, à ſon gré, beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme ſenſeé & au fait du monde, qu'avec un groſſier Campagnard, qu'elle honoroit du titre d'*Iroquois*.

Les deux Dames furent, en effet, bientôt d'accord. Le ſeul nom du *Lord Fellamar* ſuffiſoit pour flatter l'ambition de la *Weſtern* : la vivacité de ſa tendreſſe pour *Sophie*, & la généroſité des propoſitions de ce Seigneur, achevérent d'enchanter la tante, & de la décider en faveur du *Lord*.

Tom, à ſon tour, fut mis ſur le tapis. Les deux Dames déplorérent également la paſſion ridicule de

leur parente, pour un objet si peu digne d'elle ; & Madame *Western* ne manqua pas d'en rejetter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espére pourtant, ajouta-t-elle, que ma niéce, qui réellement a de l'esprit, sacrifiera en faveur d'un Amant tel que *Mylord Fellamar*, une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de *Blifil*. Car enfin, il faut rendre justice à *Sophie*, elle a du goût ; & ce M. *Blifil*, entre-nous, est un sot animal, un vrai paysan, ma chere cousine, qui de même que tous nos Gentilshommes Casanniers, n'a rien d'humain, ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise, dit *Lady Bellaston*, de l'attachement de *Sophie* pour M. *Jones*. Il est réellement aimable, & a, dit on, des qualités que les hommes prétendent nous être chéres. Croiriez-vous bien ?..... ceci vous fera rire : j'en ris encore moi-même !..... croiriez-vous, dis-je, que

que ce petit Monſieur s'eſt aviſé de m'en conter ? rien n'eſt en vérité ſi plaiſant !.... vous en doutez, n'eſt-il pas vrai ? tenez, voici de ſa proſe, & de quoi vous convaincre combien M. *Tom* a les inclinations élevées !

A ces mots *Lady Bellaſton* remit à Madame *Weſtern* la Lettre par laquelle notre Héros lui faiſoit des propoſitions de mariage ; & que le Lecteur, s'il en a envie, peut relire dans le quinziéme Livre de cette Hiſtoire.

Je ſuis en vérité confonduë ! s'écria la *Weſtern*, après avoir lû la Lettre. Voilà, je vous l'avouë, un vrai chef-d'œuvre d'impudence ! ...... mais, on pourroit faire quelque uſage de cette piéce. Voudriez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers, s'écria *Lady Bellaſton* : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne ſerois pourtant pas bien-aiſe que vous la montraſſiez à d'autre qu'à *Sophie* ; & encore faudroit-il que cela vint à propos.

Oh, cela eſt très-bon ! s'écria

Madame *Weſtern*...., mais, revenons à notre amoureux : comment reçûtes-vous ſa propoſition : comment le traitâtes-vous ?...., Comme vous euſſiez fait, ma chere, répondit en ricanant, *Mylady*. J'ai tâté une fois du mariage, je m'en ſouviens ; & c'eſt aſſez, je penſe, pour toute femme raiſonnable.

Lady Bellaſton, qui ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette Lettre, ſortit très-contente d'avoir encore aſſuré, de ce côté, ſa vengeance contre le pauvre *Jones*.

Quelques Lecteurs s'étonneront peut-être, que haïſſant également *Sophie*, cette Dame fut ſi empreſſée à faire réuſſir un mariage très-avantageux pour cette jeune perſonne. Mais, nous les ſupplions de vouloir bien feuilleter le grand Livre de la Nature ; ils trouveront, vers la derniere page, en caractéres aſſez brouillés, que les femmes, malgré la conduite contraire des meres, tantes, &c, en fait de mariage, penſent réellement que le plus grand des malheurs eſt

de voir leur inclination traverſée; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre elles, qu'en renverſant de ce côté tout leur eſpoir. Ils trouveront encore, à peu près au même endroit du Livre, qu'une femme à qui un Amant a été cher juſqu'à un certain point, fera les trois quarts du chemin pour aller au Diable, plûtôt que de ſouffrir que ſa rivale ſoit heureuſe dans les bras de ſon infidéle.

Si ces raiſons ſemblent encore inſuffiſantes, nous avouons ingénument que nous n'en connoiſſons point d'autres qui ayent pû motiver les démarches de cette Dame, à moins que de la ſuppoſer venduë ſecretement à *Mylord Fellamar*, ce que nous ne voyons cependant pas avoir trop lieu de ſoupçonner.

C'étoit juſtement de cette grande affaire que Madame *Weſtern* étoit occupée; c'étoit dans l'inſtant même, qu'après une lecture préparatoire, elle ſe diſpoſoit à en par-

ler à ſa niéce, que Mrs *Weſtern* & *Bliſil* étoient entrés ſi imprudemment chez elle. De là ſa froideur pour *Bliſil*, de là ſon indignation contre ſon frere, de là enfin l'eſpéce d'ordre qu'elle lui avoit donné de paſſer chez elle dans l'après-midi.

CHAPITRE VIII.

Viſite de M. Jones *à Madame* Fitz-Patrick.

NOus avons dit, dans le Chapitre de la Comédie, que Madame *Fitz-Patrick* avoit prié M. *Jones* de paſſer chez elle : il étoit trop poli pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette viſite, il paroît convenable, ſuivant notre méthode, de retourner quelques pas en arriére, pour rendre raiſon du changement de Madame *Fitz-Patrick*, qui après avoir déménagé expreſſément pour

ſe ſouſtraire aux importunités de M. *Jones*, s'aviſe maintenant de lui demander une entrevuë.

Cette Dame, ayant appris, par *Lady Bellaſton*, que M. *Weſtern* étoit arrivé à Londres, s'étoit hâtée de l'aller voir dans ſon logement de *Picadilly*, & en avoit été aſſez mal reçue pour n'avoir plus envie d'y retourner. De là, un vieux Domeſtique de Madame *Weſtern* avoit conduit Madame *Fitz-Patrick* chez ſa Maîtreſſe, où elle n'avoit pas été mieux accueillie. Bref, elle étoit revenuë chez elle aſſez bien convaincuë que ſon projet de réconciliation avec ſa famille étoit abſolument avorté, & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'eſpoir de ſe réunir avec de tels parens. Cette femme, dès-lors, ne penſa plus qu'à la vengeance; & la rencontre de *Jones*, à la Comédie, lui avoit fait naître une idée digne des ſentimeus dont ſon ame étoit remplie.

Le Lecteur ſe rappellera, peut-être aiſément, que M. *Fitz-Patrick*,

ayant que d'épouſer ſa femme, à *Bath*, en avoit conté à Madame *Weſtern* ; & que la haine de la tante contre la niéce étoit née de cette rivalité : Madame *Weſtern* n'avoit pû pardonner à la jeune *Henriette* de lui avoir enlevé un Amant, dont elle eſperoit bientôt faire un époux.

Fondée ſur ce principe, & ſur une très-ample connoiſſance du caractére de ſa tante, Madame *Fitz-Patrick* avoit imaginé que la bonne Dame pourroit ne pas être inſenſible à la tendreſſe de notre Héros.

Dès qu'il fut arrivé chez elle, après avoir excuſé ſa conduite paſſée envers lui, ſur différens prétextes aſſez inutiles à rapporter, Madame *Fitz-Patrik* fit part de ſon projet à M. *Jones* ; & en lui en démontrant la réuſſite immanquable, lui prouva en même tems, qu'il devoit renoncer à jamais revoir *Sophie*, s'il étoit aſſez ſcrupuleux pour refuſer de ſe ſervir d'un innocent ſtratagême qui avoit

déja si bien réussi à M. *Fitz Patrick.*

Jones qui le trouvoit moins innocent, remercia pourtant la Dame de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagême, lui dit-il, Madame, a pû réussir à M. *Fitz-Patrick*, mais Madame *Western* ignoroit qu'il vous aimât ; il n'en est pas ici de même : mon amour pour *Sophie*, n'est malheureusement que trop connû ! D'ailleurss, j'ose presque vous assurer que *Sophie* elle-même ne consentiroit pas à une trahison de cette espéce : je connois trop son ame ; l'ombre de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure ; la Dame en fut un instant démontée. Il est vrai que *Tom* avoit tort. Mais tels sont les amans ! ils ne connoissent point de bornes, quand il s'agit de louer leurs maîtresses. *Jones* ne pensoit pas, en louant ainsi l'une des cousines, à quel point il insultoit l'autre.

En vérité, Monsieur, lui dit la

Dame, avec quelque dépit, je ne vois rien de ſi aiſé à tromper qu'une femme un peu âgée, quand elle eſt amoureuſe; & je puis vous jurer, que je connois très bien ma tante. Eſt-il bien difficile de feindre, que le déſeſpoir de voir *Sophie* irrévocablement promiſe à *Bliſil* a enfin fixé toutes vos idées ſur Madame *Weſtern*? Croyez-vous *Sophie* aſſez ſimple, pour concevoir quelque ſcrupule d'une ſupercherie, que l'amour rend toujours excuſable? N'eſt-ce pas fort bien fait, au contraire, que de punir cette vieille folle de tous les maux que ſes pareilles cauſent journellement dans les familles par leurs paſſions tragicomiques? & n'eſt il pas déplorable, que la loi ait négligé de pourvoir à leur châtiment? Je ne fus pas ſi ſcrupuleuſe, je l'avouë, & ſi *l'ombre même de la fauſſeté eſt un crime* aux yeux de *Sophie*, j'oſe encore eſpérer, ſi tant eſt qu'elle vous aime, qu'en cette occaſion elle ſe croira peu coupable. Quoiqu'il en ſoit,

Monſieur, je vous ai dit ce que je penſe : à vous permis de le trouver mauvais ; comme à moi, de ſçavoir à quoi m'en tenir ſur ce que je dois penſer de vous.

Tom vit alors trés-clairement l'impoliteſſe qu'il avoit commiſe, & ne chercha plus qu'à la réparer : mais il ne fit que bégayer d'aſſez mauvaiſes excuſes, & que s'embaraſſer de plus en plus. A dire le vrai, je crois qu'il eſt toujours plus ſûr de laiſſer tomber une balourdiſe, que d'entreprendre de l'excuſer, encore moins de la juſtifier : c'eſt un mauvais, pas où l'on s'enfonce d'autant plus qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; & peu de gens, en pareil cas, ſont auſſi généreux que Madame *Fitz-Patrick*, qui jettant enfin un coup d'œil gracieux ſur notre Héros...... Ne vous excuſez point, dit elle, je pardonne aiſément les fautes que l'amour fait commettre.

Elle revint enſuite à ſes propoſitions, qu'elle fortifia de tout ce que ſon imagination put lui ſug-

gérer pour engager *Tom* à tenter l'entrepriſe. Elle en parla même ſi chaudement, que notre Héros pénétrant enfin les motifs de la Dame, n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ſes inſinuations. J'aime *Sophie*, Madame, ou plutôt je l'adore, dit-il avec vivacité : Mais independamment du ſuccès de votre projet, que je crois impoſſible, l'amour que je reſſens, eſt d'un genre trop peu connu pour ne pas vous ſurprendre. Vous ne le croirez point peut-être, mais l'inégalité de nos conditions me frape au point, que j'oſe à peine ſouhaiter que *Sophie* puiſſe un jour me croire digne d'elle !.....

Tom s'étendit beaucoup ſur cet article ; un cœur véritablement généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais, quelques beaux que fuſſent ſes ſentimens, nous avons autre choſe à dire. Revenons à Madame *Fitz-Patrick*.

Il eſt de jolies femmes (car je n'oſe ici m'exprimer qu'en termes

généraux) il eſt de jolies femmes, dis-je, chez qui l'amour-propre eſt ſi grand qu'il tient, pour ainſi dire, à tous les objets. La vanité, ſeul principe de leurs penſées, ſeule ame de leurs actions, les accoutume inſenſiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce bien ſoit celui d'autrui, leur adreſſe ingénieuſe ne ſçait pas moins l'approprier à leur uſage. Vis-à-vis cette eſpéce de femmes, il eſt preſque impoſſible de rien dire, à l'avantage d'une autre, ſans qu'elles trouvent le ſecret de ſe l'appliquer à elles-mêmes.... Si la beauté (dit une de ces femmes) ſi l'eſprit, ſi les talens, ſi la gaieté de Madame une telle, font tant d'impreſſion ſur cet homme, que ne dois-je pas eſpérer, moi qui poſſéde toutes ces qualités dans un dégré infiniment ſupérieur ?..... Un homme devient même ſouvent plus aimable aux yeux de ces ſortes de femmes, en exagérant l'éloge

de ſa Maîtreſſe. Tandis, que d'un côté, il exprime l'ardeur & la généroſité de ſes ſentimens, on réfléchit de l'autre, on penſe au plaiſir qu'il y auroit d'être aimé d'un homme capable de reſſentir des mouvemens ſi vifs pour un mérite inférieur à celui dont on eſt convaincuë d'être douée.

Quelque étrange que ceci paroiſſe à certains yeux, nous avons pourtant des exemples (indépendamment de celui de Madame *Fitz-Patrick*) de la vérité d'une obſervation, qui paroîtra peut-être un peu trop méthaphiſique. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que celle-ci commença dès-lors à reſſentir pour M. *Jones* certain je ne ſçai quoi, dont les ſymptômes ſe débrouillerent plus aiſément dans l'eſprit de la Dame, qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de *Sophie*.

Il eſt vrai que la *beauté*, dans l'un comme dans l'autre ſéxe, eſt d'une puiſſance à laquelle on peut plus difficilement réſiſter que bien

des gens ne le penſent. On a beau nous prêcher, nous avons beau répéter nous-mêmes (ainſi que l'écolier répéte une leçon, qui n'a frappé que ſa mémoire) que les dehors ſont ce que l'on doit le moins conſidérer dans les perſonnes, & que les charmes du dedans ſont les ſeuls qui ſoient véritablement eſtimables : j'ai toujours obſervé, à l'approche d'une grande beauté, que ces charmes intérieurs dont la ſolidité ſe prône tant, ne brillent pas plus à nos yeux que les aſtres de la nuit après le lever du ſoleil.

Lorſque notre Héros eut mis fin à des exclamations dignes de ceux de *Clelie* même, Madame *Fitz-Patrick*, exhalant un tendre ſoupir, & fixant ſur la terre des yeux qui juſqu'alors l'avoient été ſur l'amoureux *Tom*, en vérité (s'écria-t'elle) vous me percez le cœur ! mais c'eſt le ſort des ſentimens tels que les vôtres, d'être payés d'ingratitude par des ames peu faites pour en bien ſentir tout le prix. Je connois

ma cousine, M. *Jones !* & sans doute, bien mieux que vous ; une femme capable de résister à tant d'amour étoit peu digne de le faire naître.

Madame ! s'écria *Tom*, étonné du propos, vous ne le prétendez pas sans doute..... Je sçais ce que je prétends, s'écria aussi haut Madame *Fitz-Patrick*, je sçais ce que j'entends par là. Oui, je soutiens fermement, qu'il est dans le véritable amour, certain pouvoir aussi triomphant qu'enchanteur ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un Amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres, d'assez intelligentes pour sçavoir discerner, connoître & apprécier toute l'étenduë de leur propre félicité. Je n'entendis jamais d'Amans penser & s'exprimer si généreusement que vous : Vous dissipez tous les soupçons, vous forcez le cœur à vous croire ; & celui qui balance encore, est à mes yeux bien méprisable !

L'air dont ceci fut dit, la viva-

cité des geſtes , l'accord du langage & des yeux , tout inſpira bientôt à *Tom* certains ſoupçons, dont nous nous diſpenſons de faire part à nos Lecteurs. Au lieu de répliquer. .. . . je crains, dit-il , Madame , en ſe levant , d'avoir déja trop abuſé de vos bontés , par la longueur de ma viſite : ſouffrez que je vous diſe adieu.

Point du tout ! Monſieur répondit Madame *Fitz-Patrick*...... Ah, bon Dieu ! vous voyez en moi la plus ſincére & la plus compâtiſſante de vos amies.... Mais , ſi vous êtes ſi preſſé, réfléchiſſez du moins ſur le projet dont je vous ai fait part : c'eſt le zéle, c'eſt la pitié qui l'a dicté, & je ſuis convaincuë que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez m'en dire des nouvelles , & le plutôt que vous pourrez....Demain matin , ſi vos affaires vous le permettent , ou en tout cas , dans la journée.... Je vous verrai avec plaiſir.

Un regard, qui aſſaiſonna cet

adieu, mit la derniere main aux ſoupçons de M. *Jones*, & confirma la réſolution qu'il avoit déja priſe, de ne plus revoir cette Dame : car, tout vicieux que nous l'avons quelque fois vû dans le cours de cette hiſtoire, ſon cœur, & ſes penſées étoient tellement à *Sophie*, que nulle femme ſur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pû maintenant parvenir à le rendre infidéle.

Cependant, la fortune qui n'étoit point de ſes amies, ſe préparoit à l'attaquer par un autre côté, en lui ſuſcitant l'avanture vraîment tragique, dont nous allons vous faire part.



CHAPITRE IX.
Suites de la visite précédente

MOnsieur *Fitz-Patrick*, ayant été informé par Madame *Western*, de l'azile qu'avoit choisi son épouse, étoit parti de *Bath*, pout la venir chercher à Londre.

On se souvient, apparemmment, du caractére jaloux & emporté de ce Gentilhomme; & l'on n'a peut-être pas non plus oublié les soupçons qu'il avoit conçûs à *Upton* contre *Jones*, lorsqu'il l'avoit surpris en même chambre dans cette Hôtellerie, avec Madame *Waters*.

La Letrre que sa femme avoit écrite à Madame *Western*, & qui lui avoit été remise par cette derniere, avoit achevé de lui rendre M. *Jones* d'autant puls odieux, que Madame *Fitz-Patrick* en avoit fait à sa tante un très-beau portrait. La seule circonstance, que son épouse s'étoit trouvée en même-

tems que *Tom* dans l'Hôtellerie d'*Upton*, étoit plus ſuffiſante pour enflâmer une auſſi mauvaiſe tête : qu'on juge de l'effet que le concours des autres étoit capable d'y produire !

Ce furieux, cherchant ſa femme de porte en porte, rôdoit depuis le matin dans les ruës de Londre, & venoit d'apprendre ſa demeure ; il mettoit le pied ſur la porte de la maiſon, au moment malheureux où *Tom* ſe préſentoit pour en ſortir.

Fitz-Patrick ne le reconnut pas d'abord : mais un jeune homme bien mis, & qui ſortoit de chez ſa femme, n'étoit que trop digne de l'attention d'un époux de ce caractére. Que veniez-vous chercher dans cette maiſon ? dit-il brutalement à *Jones*. Je viens d'y rendre viſite à une Dame, répondit modérément l'autre. Quelles affaires avez-vous avec elle ? répliqua l'Irlandois...... Ah ! s'écria *Tom*, en reconnoiſſant M. *Fitz-Patrick*, je ſuis charmé de vous revoir ! j'eſpére que le petit

mal-entendu qui nous avoit pensé brouiller, n'a pas laissé de rancune entre nous ?

Sur mon ame ! Monsieur, lui dit *Fitz-Patrick*, je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vû nulle part.... J'ignore même votre nom. Je ne sçais pas mieux le vôtre, lui dit *Jones*; mais nous nous sommes sûrement rencontrés à *Upton*, où nous eûmes une querelle assez plaisante, que nous allons, si vous voulez, terminer dans le moment en buvant un coup ensemble.

A *Upton* ? s'écria *Fitz-Patrick*.... ah, sur mon ame ! c'est lui. Ne vous appellez-vous pas *Jones* ? Vous l'avez dit, répondit l'autre.... O, parbleu, vous êtes mon homme !.... Oui, je veux boire un coup avec toi ; mais, en attendant, reçois celui-ci de ma part. Tien, coquin, (dit-il, en exécutant sa promesse) si tu n'es pas content de cette politesse, ceci pourra te satisfaire.

A ces mots, tirant son épée, M. *Fitz-Patrick* se mit en garde : seule position des armes qu'il eût jamais connuë.

Tom, violemment ébranlé d'une attaque aussi brusque, mit pourtant aussi l'épée à la main; &, quoique absolument novice au métier des armes, tomba si vigoureusement sur l'Irlandois, qu'après avoir brisé sa garde en piéces, il passa son épée au travers du corps de ce Gentilhomme, qui après avoir chancelé quelques pas, s'écria en tombant, j'en ai assez..... Je suis un homme mort!

J'espére que non, s'écria *Jones*, en courant à lui; mais, quoiqu'il en arrive, vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Dans l'instant même, un tas d'hommes armés, tombant tous à la fois sur lui, l'envelopérent, & lui ôterent son épée. Je ne prétens point résister, dit-il, je vais vous suivre: mais, que du moins quelqu'un de vous reste, & prenne soin du blessé.

Oui, oui, lui répondit l'un d'eux, on aura soin de lui; il ne vivra peut être pas deux heures. Quant à vous, cher Monsieur, vous avez un mois de répi, en attendant la

Session, * & le reste. Peste de lui, dit un autre, il a prévenu son voyage : ce n'étoit pas tout-à-fait pour *Tyburn* qu'il étoit destiné.

Le pauvre *Tom*, essuya mille autres railleries de cette canaille, qui n'étoit autre que la troupe employée par *Mylord Fellamar*, pour l'enlever, & le faire conduire à la Flotte. Ces misérables, qui s'étoient embusqués au coin de la rue, l'avoient suivi de l'œil chez Madame *Fitz-Patrick*, & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup, lorsque ce malheureux accident étoit arrivé.

L'Officier de cette digne troupe, conçut très-sagement qu'il n'avoit autre chose à faire que de remettre son prisonnier dans les mains du Magistrat de la Police : C'est ce qui fut executé.

Le *Connétable*, voyant *Tom* richement vêtu, & apprenant qu'il s'agissoit d'un duel, le traita poliment ; & envoya même à la réqui-

* Où l'on juge les Criminels.

ſtion du priſonnier, ſçavoir des nouvelles du bleſſé, qui pour lors étoit dans une taverne, entre les mains d'un Chirurgien. Le rapport fut, que la bleſſure étoit mortelle, & qu'on ne voyoit nul eſpoir de ſauver l'Irlandois. Sur quoi, le *Connétable* ayant ſignifié à *Jones*, qu'il falloit aller chez un Commiſſaire : j'irai par tout où vous voudrez, répondit-il ; mon ſort m'eſt fort indifférent : car, quoique bien certain de n'être pas coupable aux yeux des Loix, le poids du ſang que j'ai verſé n'en eſt pas moins un fardeau cruel pour mon cœur !

Aprés toutes ces formalités, qui demanderent du tems, *Tom* fut conduit ſi tard à *Newgate* * qu'il remit au lendemain à envoyer chercher *Patrigde* ; & attendu quil étoit ſept heures du matin, avant que *Jones* eût pû fermer l'œil, il en étoit bien douze, lorſque le pauvre Pédagogue, mortellement effrayé du mal-

* Fameuſe Priſon de Londre.

heur de ſon Maître, arriva à la priſon. Il pleuroit à chaudes larmes, en abordant ſon cher *Tom*; & ſa terreur étoit d'autant plus grande, qu'ayant ouï dire que M. *Fizt-Patrick* étoit mort de ſa bleſſure, le timide *Partridge* appréhendoit à chaque inſtant de le voir à ſes trouſſes. Il ſe reſſouvint enfin, qu'il avoit une Lettre, parvenuë, dès la veille juſqu'en ſes mains par le miniſtére du Garde-Chaſſe, & qu'il falloit remettre au priſonnier. *Tom* ſe hâta d'en rompre le cachet, & y lut ces mots:

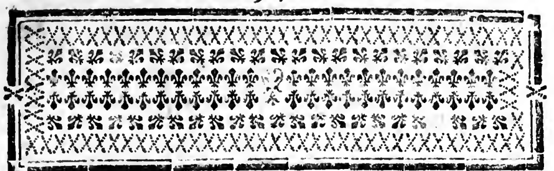
Vous ne devez cette Lettre qu'à un événement, qui je l'avouë, m'a fort ſurpriſe. Ma tante vient de me montrer une des vôtres à Lady Bellaſton, *où vous lui propoſez de l'épouſer; & & je ſuis bien convaincuë qu'elle eſt de votre main. Ce qui m'étonne davantage c'eſt qu'elle ſoit dattée du jour même où vous prétendiez être ſi inquiet & ſi touché de mes malheurs.... Je laiſſe cette matiére à vos réflexions.*

Tout ce que je désire maintenant, c'est que votre nom ne vienne jamais jusqu'aux oreilles de S. W.

Dans la situation actuelle de *Jones*, tant pour l'esprit que pour le corps, nous osons présumer que *Tuakum*, après l'avoir vû lire cette Letre, auroit peut-être eü pitié de son sort. Mais, tout à plaindre qu'il est, nous sommes pourtant forcés de quitter ce pauvre garçon, pour mettre fin au seiziéme Livre de cette Histoire.

Fin du Seiziéme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE DIXSEPTIEME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

QUand un Auteur Comique a rendu ſes principaux perſonnages auſſi heureux qu'ils peuvent l'être ; & que l'Auteur Tragique a conduit les ſiens au dernier période du malheur, tous deux ſont ſatisfaits, tous deux croyent leur tâche remplie.

Si nous étions de complexion un peu tragique, le lecteur avoueroit, ſans doute, que nous ne ſommes pas

loin du but, puiſqu'il ne ſeroit pas aiſé au noir Héros de *Milton* même, ou à quelqu'un de Meſſieurs ſes Suffragans ſur Terre, de concerter une ſituation plus cruelle & plus déſeſpérante que celle où nous avons laiſſé le pauvre *Tom*, dans le dernier Chapitre de cette Hiſtoire. Quant à *Sophie*, la meilleure femme du monde ne ſouhaiteroit ſûrement pas plus de maux à ſa plus odieuſe rivale, que ceux dont nous pouvons la ſuppoſer accablée. Que nous reſte-t-il donc à faire, pour achever la Tragédie? deux ou trois meurtres tout au plus, quelques vieux vers ronflans, & r'habillés à la moderne... Parterre, applaudiſſez.

Mais, de tirer nos Acteurs chéris de l'abîme d'infortunes où les voilà plongés, de les amener vraiſemblablement au port de la félicité, c'eſt bien, autre beſogne!... Eh, oui ſans doute; & ſi difficile, que nous balançons même à l'entreprendre.

S'il n'étoit queſtion que de *So-*

phie, il eſt aſſez probable que nous pourrions, en fin de cauſe, lui trouver un époux : *Bliſil* par exemple, *Millord Fellamar*, ou quelqu'autre. Mais quant à *Jones*, ſes calamités, graces à ſon imprudence, ſont devenuës ſi terribles, il a ſi peu d'amis, ſes ennemis ſont devenus ſi redoutables, que nous déſeſpérons abſolument de l'amener à bien.

Ce que nous promettons donc au lecteur, c'eſt que malgré toute l'amitié qu'on peut nous croire pour ce pauvre garçon, dont malheureuſement nous avons fait notre Héros, nous ne lui prêterons aucun de ces ſecours ſurnaturels dont nos adroits confreres ſçavent toujours faire un ſi bon uſage, dans le moindre petit embarras, pour le ſoulagement de leurs principaux acteurs. Si M. *Jones* ne trouve pas le ſecret de ſe tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons en ſa faveur, aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'Hiſtoire. Nous aimerions mille fois mieux (cela paroîtra pourtant un

peu Anglois!) avoir à raconter ſa fin lamentable à *Tyburn*, que de manquer à nos devoirs d'Hiſtoriens, en trompant la foi des Lecteurs.

Les Anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aiſe: leur Mytholcgie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujouts des moyens certains pour tirer d'oppreſſion leurs Héros favoris. Toutes les Divinités du Paganiſme étoient Eſclaves des Auteurs, & toujours prêtes à leurs moindres ordres. Plus leur intervention étoit ſurprenante, plus le ſpectateur, ou le lecteur crédule en paroiſſoit frappé.

Heureux Anciens que vous aviez beau jeu! Vous euſſiez plutôt tranſporté votre ami d'un Hémiſphére à l'autre, & vous l'en euſſiez ramené ſain & ſauf, avec plus de facilité que n'en trouve un malheureux Moderne pour délivrer vraiſemblablement ſon Héros des fers du plus mince Geolier!

Les *Arabes*, les *Perſans*, tous les Aſiatiques ont le même avantage,

en écrivant ces Contes merveilleux, que j'ai vû lire avec tant de plaisir : leurs Fées, leurs Génies en font tous les frais ; la puissance de ces Etres chimeriques est pour eux un Article de foi, l'*Alcoran* même les consacre. Mais ces ressources nous sont interdites : les moyens naturels, sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami *Jones* ; quoique, pour ne vous point mentir, quelque chose nous soufle à l'oreille, qu'il n'est pas tout à fait encore au comble de son infortune ; & que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçuë, soit peut-être sur le point de lui être annoncée.



CHAPITRE II.

Conduite généreuse de Madame Miller.

Monsieur *Alworthy* & Madame *Miller* étoient à déjeuner ensemble, lorsque M. *Blifil*, qui étoit sorti dès le matin, s'écria tout à coup, en rentrant ... O mon cher oncle ! quelles tristes nouvelles, je suis forcé de vous apprendre ! & que je crains d'augmenter vos regrets ! ... Ciel, se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés ? ...

De quoi s'agit-il, mon enfant, lui dit l'oncle : je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité n'adopte point les vices de son objet. Ah, Monsieur c'est sans doute par une direction secrette de la Providence, que le mot d'adoption vient de

ſortir de votte bouche... Votre fils adoptif, hélas ! ce *Tom Jones*, ce malheureux que vous avez nourri dans votre ſein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infâme de tous les hommes... Par tout ce que la probité révére, (interrompit à haute voix Madame *Miller*) ce que vous dites n'eſt pas vrai. M. *Jones* n'eſt ni ne fut jamais un ſcélérat : ſes vertus me ſont bien connuës; & ſi tout autre, en ma préſence, avoit oſé parler ainſi de lui, cette eau bouillante lui auroit déja lavé la face.

M. *Alworthy* fut fort ſurpris de cette vivacité : mais, Madame *Miller*, ſans lui donner le tems d'ouvrir la bouche, Ah ! de grace Monſieur, s'écria-t-elle, ne ſoyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas riſquer de vous déplaire : mais, je n'ai pû ſouffrir que l'on parlât ainſi de M. *Jones*.

J'avouë, Madame, répondit gravement M. *Alworthy*, que je ſuis étonné de vous voir défendre

avec tant de chaleur un homme que probablement vous ne connoiſſez pas.

Je le connois, Monſieur, dit-elle, en vérité je le connois : je ſerois la plus ingrate des femmes, ſi je ne m'en trouvois pas honorée. C'eſt lui qui a ſauvé ma famillle, c'eſt à lui que j'en dois une reconnoiſſance éternelle !...... Ciel ! daigne l'en récompenſer ; daigne confondre ſes ennemis ! Je ſçais, je vois enfin qu'il en a de bien dangereux, & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me ſurprenez de plus en plus, Madame, lui dit M. *Alworthy*, mais vous vous trompez, ſans doute ; & c'eſt d'un autre apparemment que vous croyez parler ? Vous ne ſçauriez avoir des obligations de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi, Monſieur, répondit-elle, je lui en ai d'eſſentielles : c'eſt le ſauveur de ma famille !... Daignez m'en croire, mon cher Monſieur, on l'a perdu, on vous a trompé, on vous trompe

encore, cela ne peut être autrement. Non, il n'eſt pas poſſible qu'un cœur tel que celui de M. *Jones* ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez crû digne de vos bontés, vous m'en avez mille fois fait l'éloge, vous l'aimiez; donc il en étoit digne : ſans la malice de ſes ennemis, vous l'aimeriez ſans doute encore ; vous ne ſouffririez pas, du moins, qu'on oſât à vos yeux le traiter d'infâme. Non, encore un coup, mon cher Monſieur, mon digne & reſpectable ami, ces noms affreux ne ſont pas faits pour lui, il a mieux mérité de vous. Ah ! que n'avez-vous pû l'entendre ? que n'avez-vous pû être témoin inviſible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! que vous ſeriez mieux convaincu des ſentimens reſpectueux, de la vive & ſincere tendreſſe que cet infortuné reſſent toujours pour ſon cher bienfaicteur ! Votre nom même, ne ſortit jamais devant moi de ſa bouche, qu'avec vénération ! Je

l'ai vû, Monſieur, je l'ai vû dans cette chambre même, à genoux, proſterné ſur la terre, implorer pour vous tout ce que le Ciel peut répandre de faveurs ſur la tête d'un juſte. J'aime ma fille, vous le ſçavez : mais ce pauvre garçon vous aime encore davantage !

J'apperçois maintenant, dit *Blifil* (avec ce ricannement grimacier, dont l'enfer a doué ſes mignons) je vois clairement, que Madame connoît ſon homme. Mon oncle trouvera, ſans doute, encore plus d'une de ſes connoiſſances à Londre, chez qui M. *Jones* aura été raconter ſes douleurs. Quant à moi, je vois par les propos détournés de Madame, qu'il m'a peu ménagé : mais, en vérité, je le lui pardonne.

Puiſſe le Ciel en dire autant de vous ! Monſieur, s'écria Madame *Miller* : Nous avons ſouvent plus beſoin de la clémence que nous le penſons.

Madame, dit M. *Alworthy* avec quelque émotion, la façon dont

vous traitez mon neveu me paroît un peu dure, & ne ſçauroit en vérité me plaire. Si celui qui vous a ſi méchamment prévenu contre lui, croit adoucir par là mon reſſentiment, il ſe trompe ainſi que vous. Sçachez même, Madame, que le jeune homme ici préſent, a peut-être été l'Avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujourd'hui la défenſe. Ceci, certifié par moi, doit, je crois, vous faire ſentir tout le mauuais cœur & la lâcheté de votre client.

On vous trompe, dis-je, Monſieur répondit, Madame *Miller*; duſſais-je être au lit de la mort, je vous dirois encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétens pourtant pas, que le pauvre opprimé ſoit abſolument exempt de fautes; mais elles n'ont d'autre principe que la jeuneſſe & la legereté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs ſont dès à préſent balancées par un cœur ſi genéreux, ſi droit & ſi ſincére, que le Ciel, après le vôtre, n'en forma peut-

être jamais de pareil.

En vérité, Madame, s'écria M. *Alworthy*, si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'eusse pas crû ! ... Et moi, Monsieur, s'écria aussi la bonne femme, je vous garantis que vous me croirez, lorsque vous m'aurez entenduë; lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire : loin d'en être offensé (je connois trop combien vous êtes juste) vous conviendrez, j'en suis bien sûre, qu'il faudroit que je fusse indigne de vivre, si je ne rendois pas justice à M. *Jones*.

Eh bien Madame, il faut vous satisfaire, dit M. *Alworthy* : je verrai même avec plaisir, par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avouë, inexcusable. Après cette promesse, permettez maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, & dont son début me fait préjuger l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. *Jones*,

ſuffira - t'il pour vous ouvrir les yeux.

L'hôteſſe, ayant enfin promis de ſe taire, M. *Bliſil* commença ainſi.

Si mon oncle n'eſt pas offenſé des emportemens de Madame *Miller*, il peut être bien convaincu, que pour ce qui me touche, je n'en conſerve aucun reſſentiment. Je n'imaginois pourtant pas que vos bontés pour elle meritaſſent un ſemblable retour ..... Fort bien, mon enfant, interrompit M. *Alworthy* : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ? Qu'a-t'il fait encore de nouveau ? Parlez je vous en prie... Qu'a-t'il fait ? Ah, Monſieur, s'écria *Bliſil*, quoiqu'en diſe Madame, vous ne l'euſſiez jamais appris par moi s'il eût été poſſible de vous cacher ce que tout le monde ſçait maintenant. Hélas, il a tué un homme ! ... je ne dis pas aſſaſſiné.... La Loi ne l'enviſagera peut-être pas ainſi.... Et je l'aime encore aſſez pour conſerver cet eſpoir.

M. *Alworthy*, ſurpris, & conſterné

de la nouvelle, leva les yeux au Ciel garda quelque tems le silence, puis se retournant vers Madame *Miller*, eh bien Madame, s'écria-t'il, que me direz vous maintenant?

Que je ne fus jamais plus saisie ni plus affligée, répondit-elle, en soupirant... Mais, si le fait est vrai, je parierois encore ma tête, que le mort, quel qu'il soit, avoit tort. Tout fourmille ici de bandits, dont l'occupation favorite est d'insulter les jeunes gens. Il a sans doute été poussé à bout; car, de tous ceux qui logerent jamais chez moi, M. *Tom* est le plus doux, le plus affable, & le moins querelleur. Tout le monde l'aimoit, & quiconque l'a connu n'en a jamais dit que du bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carierre aux effusions de son cœur, quelqu'un qui frappoit à la porte, mit fin à la conversation. La bonne Hôtesse, jugeant que c'étoit une visite pour M. *Alworthy*, se hâta de se retirer, en prenant par la main sa petite fille, dont les

yeux étoient baignés de larmes ; à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de M. *Jones*, qui l'appelloit sa petite femme, lui donnoit beaucoup de joujous, & joüoit souvent avec elle.

Quelques lécteurs ne seront peut-être pas fachés de ces petits détails, que nous nous plaisons quelquefois à rapporter, à l'exemple de *Plutarque*, l'un de nos meilleurs confréres en fait de narrations historiques ; d'autres nous le pardonneront peut-être en faveur du reste ; en tout cas, ils ne peuvent que s'en venger : un Auteur courageux s'attend à tout.

CHAPITRE III.

Visite de M. Western à M. Alworthy.

MAdame *Miller* ne faisoit que de sortir, lorsque M. *Western* entra, en criant comme un forcené, quoi ! ces coquins de porteurs

ne feront pas contens quand un honnête Gentilhomme leur donne encore douze sols par-dessus le marché convenu ! Tout est Arabe, tout est fripon dans cette Ville, tout conspire pour piller impunément la Noblesse de la campagne : que la peste les créve tous ! Je n'y remets jamais le pied......

Lorsque ce petit mouvement de colére, fut un peu appaisé, il se rapella qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien, dit-il, voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change; nous comptions chasser un renard, c'est maintenant à un bléreau que nous avons à faire.

Eh de grace, mon cher voisin, lui dit M. *Alworthy*, laissez la Métaphore, & parlez un peu plus clairement.

Volontiers, dit *Western*; sçachez donc, que le bâtard de quelqu'un, je ne sçais pas trop de qui, nous a bien tracassés ..... & qu'un autre, bâtard sans doute, car c'est un *Lord*, prétend avoir ma fille. Mais,

au diantre, si j'y consens! Ces beaux Messieurs ont assez ruiné la Nation : mes terres ne passeront jamais la mer, pour aller à *Hanovre*.

Vous m'étonnez mon cher ami, lui dit M.[r] *Alworthy*. Eh parbleu, j'en suis étonné moi-même, répondit *Western*. Je fus hier au soir chez ma sœur, qui m'en avoit prié. Qu'y pensez vous que j'y trouvai ? une chambre toute pleine de femmes!.... Mylady cousine *Bellaston*, Mylady *Betty*, Mylady *Catherine*, & Mylady je n'en sçais rien : au diable, si l'on me ratrappe jamais dans un pareil chenil ! j'aimerois mieux, comme certain *Acton*, être changé en Liévre, chassé, & mangé par mes chiens. Jamais homme ne fut poursuivi, harcelé, tiraillé, comme je le fus hier, par cette maudite meute ! si je m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre ; si je retournois sur mes pas, une autre me happoit. O ! c'est le plus grand parti de l'Angleterre, disoit l'une des cousines, (*ici*, *M*. *Western*

essayoit de les contrefaire) c'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre, qui se disoit cousine aussi, (car il faut que vous sçachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois, à peine deux.) Certainement, disoit la grosse *Mylady Bellaston*, il faudroit être plus que fou, pour refuser une alliance aussi honorable ?

Je commence à vous entendre, lui dit Monsieur *Alworthy* ; C'est apparemment un parti proposé pour *Miss Western*, qui se trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre ?

Du mien ! s'écria le Pere, il s'en faut parbleu bien : c'est un *Lord*, vous dis-je ; & vous sçavez que je déteste ces gens là, comme la gale... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez ! Ils n'ont qu'à s'y attendre...... D'ailleurs, ne suis-je pas engagé avec vous ? n'avez-vous pas ma parole ? Ai-je jamais rompu un marché fait ?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit M. *Alworthy*., je

vous affranchis de tout engagement. Un Contrat ne devroit jamais lier celui qui ne peut le remplir dans son tems, ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh, qui vous dit cela, Monsieur ? répondit *Western* ; je vais dans l'instant même vous prouver que je l'ai ce pouvoir. Venez tout-à-l'heure avec moi chercher les dispenses nécessaires ; nous irons de là chez ma sœur, d'où je prétens bon gré malgré, retirer ma fille ; & de là, nous verrons qui sera le maître ! ... oui, Monsieur, elle épousera *Blifil*, ou je vous l'enferme au pain & à l'eau, pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit M. *Alworthy* ? Apparemment, répondit l'autre ; parlez, je vous écoute.

Soyez certain, Monsieur, dit le premier, que sans chercher à flatter ni vous, ni la jeune Demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux maisons :

ſons: notre voiſinage, notre ancienne amitié, auroient ſuffi pour me la rendre chere. Quant à *Miſſ Weſtern*, non ſeulement le concours des ſentimens unanimes de quiconque la connoît, mais mes propres obſervations la peignoient à mes yeux comme un tréſor ineſtimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ſes qualités peſonnelles, rien ne peut les apprécier; la bonté de ſon caractére, ſa douceur, ſa modeſtie, ſont au deſſus de mes éloges. Il en eſt une cependant chez cette aimable fille, qui en la rapprochant des Anges mêmes, la met au deſſus de ſon ſéxe bien plus éminemment encore: qualité peu brillante, à la vérité, pour les yeux du vulgaire, mais précieuſe aux yeux du Sage, & ſi peu remarquée dans le monde, que manquant de terme pour vous l'exprimer, je ſuis forcé d'uſer ici de négatives. Je ne la vis jamais, quelque favorable qu'en fut l'occaſion, chercher à faire parade de la beau-

té de ſon eſprit, ſoit par la vivacité de ſes réponſes, ſoit par ce qu'on appelle de brillantes ſaillies; nulle prétentions en elle, à cet égard; encore moins à ce genre de réputation, qui ne s'acquiert que par le grand ſçavoir ſecondé de l'experience: affectation inſupportable, ſurtout dans une jeune perſonne de ſon ſexe, & preſque auſſi ridicule que les grimaces de ſon Sapajou. Point de ſentimens déciſifs, point d'opinions excluſives, point de critiques alambiquées. Soumiſe aux lumieres des hommes, je ne l'ai vuë avec eux que modeſte, attentive à leurs déciſions, toujours diſciple dans ſon maintien, n'affectant jamais l'air de maître. *Tuackum* & *Square* diſputoient un jour ènſemble, ſur une matiere à portée de tout le monde: Pardonnez-le-moi, mon ami, je voulus éprouver *Sophie*; je la priai de prononcer entre eux, ou du moins de ne nous point cacher ſon ſentiment. Daignez m'en diſpenſer, dit-elle, avec un ſourire auſſi

ſpirituel qu'aimable, je n'inſulterai ni l'un ni l'autre juſqu'au point de me ranger de ſon côté. Je n'ajoute qu'un mot à ceci; c'eſt que votre fille, n'ayant jamais (du moins à mes yeux) connu l'affectation, eſt en effét tout ce qu'elle paroît être.

Ici, *Bliſil* ne put retenir un ſoupir: ſur quoi M. *Weſtern*, pleurant de joye d'entendre ſi bien louer ſa fille, lui dit en bégayant, conſole-toi mon fils, va tu l'auras; elle eſt à toi, te dis-je, fût elle Cent fois plus parfaite encore!

Croyez donc, cher ami, reprit M. *Alworthy*, que le mérite de *Sophie*, indépendamment de ſa fortune (que je ſçais être très-conſidérable) eſt ce qui m'a fait embraſſer votre propoſition avec le plus d'ardeur. J'aſpirois après l'inſtant de voir entrer dans ma famille un tréſor auſſi précieux. Mais, s'il eſt permis de ſouhaiter un bien ſuprême, la probité défend de ſe le procurer par des voyes injuſtes ou violentes. Si les Loix ne s'oppoſent point aux conſentemens forcés que les

peres arrachent à leurs enfans ; notamment dans le cas du mariage, c'eſt un défaut dans les loix du pays, dont, quiconque hait l'injuſtice & l'oppreſſion, ne croit jamais devoir abuſer : l'exacte probité, doit toujours ſupléer à la négligence ou à l'oubli du Légiſlateur. Nous ſommes malheureuſement dans le cas, mon ami ! Pouvons-nous, ſans être barbares, que dis-je, pouvons-nous ſans impiété, forcer une femme à embraſſer un état, à s'impoſer des devoirs, dont elle devient auſſi comptable envers les hommes, qu'envers le Ciel même ? Pouvons nous l'accabler, contre ſon gré, d'un joug trop difficile à ſupporter ; & la priver, en même tems, des ſecours qui lui rendroient le fardeau moins pénible ? Briſerons-nous ſon cœur, dans l'inſtant où les devoirs que nous en exigeons, peuvent à peine être remplis par les ſecours de ce cœur même ? Parlons avec franchiſe ; pour moi, je penſe fermement que des pa-

rens capables d'un tel excès de cruauté, se rendent responsables de tous les maux qu'elle produit.

Ce que je vous ai dit, de mon estime pour *Sophie*, doit vous prouver, mon cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevû son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi, ne trouvez pas mauvais, si en conservant toute la reconnoissance que je dois à vos bontes, je perds maintenant toute idée d'une alliance aussi chere qu'honorable pour M. *Blifil* & pou r moi.

Monsieur, répondit *Western* (avec un air que ces derniers mots avoient glacé) je vous ai entendu patiemment, j'espere qu'on m'entendra de même ; & si je ne répons point à tout, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci . . . . est - elle ma fille ou non ? Est - elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé, lorsqu'il connoit ses enfans: Mais mon

titre n'eſt pas douteux, elle eſt ma fille; j'en mettrois le doigt au feu. Or, ſi je ſuis ſon pere, ne dois-je pas gouverner mon enfant? Pouvez-vous me conteſter cela? Si je dois gouverner mon enfant, n'eſt-ce pas ſurtout dans les choſes les plus importantes?... Qu'ai-je exigé d'elle, au ſurplus? Que lui ai-je demandé, pour moi? Rien, que je ſçache, dont on puiſſe ſe plaindre!... Je la prie, au contraire, de prendre dès à préſent la moitié de mon bien, & le reſte après ma mort. Et pourquoi cela? Uniquement pour la rendre heureuſe. Qu'a-t-on donc à me dire? Si je prétendois me marier moi-même, paſſe, on pourroit ſe plaindre, on pourroit crier: mais, au contraire, encore un coup, j'offre de me lier, & de façon à ne pas trouver une ſervante pour épouſe; que Diable pretend-t-on de plus? Je ſuis, dit on, un barbare, un Tyran, je n'aime point ma fille!... Brrr! Moi, qui verrois périr l'Univers, moi qui ſacrifierois tous mes chevaux, mes chiens

même les plus chéris ; pour sauver une égratignure à *Sophie*.... Ma foi, mon cher *Alworthy*, excusez-moi si vous voulez, mais vos propos m'étonnent ! libre à vous, de vous en fâcher; mais, sans mentir, je vous croyois ma foi, plus sage.

M. *Alworthy* ne répondit à cette apostrophe, que par un de ces sourires, dont le mépris, moins encore la malice, n'altérerent jamais la pureté. Si les Anges rient quelquefois des absurdités humaines, c'est ainsi qu'en rioit M. *Alworthy*.

Blifil, prenant la parole à son tour, je serois, dit-il, au désespoir d'employer en cette occasion la moindre violence. Ma conscience, qui me la reprocheroit envers toute autre, me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime : Quelle que soit sa cruauté pour moi, ma passion n'en sera pas moins pure, & j'attendrai tout de ma persévérance. Les femmes, à ce que j'ai vû dans plus d'un livre, y deviennent enfin sensibles; & tout espoir ne m'est peut-être pas encore interdit.

Quant au *Lord*, dont M. *Western* vous parle, il n'eſt point de ſon goût ; & joſe même me flatter qu'il n'eſt point de celui de ſa fille : que dis-je ? Hélas ! j'en ſuis trop aſſuré. Je ſuis trop convaincu, que cet indigne & trop coupable *Jones* occupe encore tout ſon cœur ... Tu as raiſon ! tu as raiſon, mon fils, interrompit M. *Weſtern.*

Du moins reprit *Bliſil*, quand elle apprendra ſon crime, dût la Loi ne point l'envoyer au ſuplice, ſans doute qu'un aſſaſſin... Quoi ? quoi, s'ecria *Weſtern*, il a commis un meurtre ?... Ah le Chien ! nous le verrons donc bientôt danſer à *Tiburn* ? J'en ſuis parbleu charmé !...

Mon enfant, dit M. *Alworthy* à *Bliſil*, cette paſſion funeſte, que vous nouriſſez encore, me chagrine au-delà de toute expreſſion. Il n'eſt rien que je n'exécutaſſe, pour vous procurer un bonheur pûr & ſans remords.

Je ne veux rien de plus ! s'écria *Bliſil* : Mon cher oncle me connoît trop, pour craindre que

tout autre bonheur ait droit de me flatter.

Ecrivez-lui donc, j'y consens, dit M. *Alworthy*; voyez la même, si tant est qu'elle le permette.... Mais, nul ombre de violence, j'insiste sur ce point : plus de prison, plus de menaces, rien enfin qui puisse ou l'effrayer, ou la contraindre.

Blifil & *Western* promirent à M. *Alworthy* tout ce qu'il voulut. Le Pere de *Sophie* s'informa, & se réjouit fort du malheur de *Jones*, dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin, après avoir engagé M. *Alworthy* à venir dîner avec lui à son auberge, où il comptoit être seul, attendu qu'il avoit envoyé le Ministre *Supple* exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. *Alworthy*, après le départ de *Western*, résuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit, & l'exhorta avec une tendresse vraîment paternelle à bien sonder son cœur sur une passion dont il ne

prévoyoit pour lui que des ſuites peu gracieuſes. Le lecteur peut aiſément imaginer les réponſes de M. *Blifil*. L'importance des matiéres qui nous appellent, & ſurtout l'ennui d'avoir ſi longtems perdu de vuë notre Héroïne, ne nous permet pas d'écouter davantage un Amant, que nous ne plaignons guéres.

CHAPITRE IV.

Scène ſinguliere entre SOPHIE *&* *Madame* WESTERN.

LE dîner étoit à peine fini, entre la tante & la niéce, que la premiére, qui avoit déja notifié ſes intentions à l'autre, lui apprit que Mylord *Fellamar* devoit la venir voir dans le cours de l'après-dînée. *Sophie*, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié ſa tante de lui ſauver cette viſite, ſe borna enfin à la ſupplier, de ne

pas la laisser seule avec lui. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de Madame *Western*, & fournit à *Sophie* l'occasion d'apprendre à sa tante, ce qu'elle avoit déja essuyé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un Amant si redoutable.

Ciel! s'écria Madame *Western*, ce que j'entens est-il possible ?... Oui, Madame, répondit *Sophie* interdite, & levant à peine les yeux : mon pere, heureusement, parut alors. Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confonduë ! dit, en soupirant, la *Western*. Jamais femme de notre nom, n'essuya de pareils outrages. J'eusse arraché les yeux d'un Prince assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés !... Non, cela ne se peut : vous vous trompez, *Sophie* ; & ce Roman n'est sans doute inventé que pour m'indigner contre lui.... Otez-moi votre estime, Madame, répondit la niéce, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit

la vérité ; je vous l'atteſte encore. . .

Eh bien, je l'euſſe poignardé, s'il m'en eût fait autant, s'écria Madame *Weſtern* . . . . Mais ſes intentions ne pouvoient être criminelles .... Non, cela ne ſe peut, encore un coup ; il ne l'eût point ôſé . . . . . D'ailleurs, ſes propoſitions me le prouvent ; elles ſont à la fois honorables, & généreuſes. Dans quel ſiécle ſerions nous donc ? J'ai eu des amans, comme une autre, & je ne parle pas de ſi loin ; malgré ma répugnance pour le mariage, j'en ai même eu plus d'un : mais jamais le plus téméraire n'oſa tenter de telles entrepriſes ; jamais mortel ne baiſa que ma jouë toute femme, qui ſe reſpecte accorde à peine davantage à ſon mari ; & je ſens même ce qu'il m'en eût coûté pour m'y réſoudre ! . . . .

En ce cas, dit *Sophie*, ma chere tante me permettra peut-être une réfléxion, que je crois naturelle. Vous convenez, d'avoir eu plusieurs Amans ; vous me le cacheriez en-

vain, c'eſt un fait qui ſe préſume de lui même. Vous les avez tous refuſés, & cela n'eſt pas plus douteux : mais, avoués auſſi, que dans le nombre, il en étoit tout au moins un, dont le rang auroit eu droit de flatter la vanité de toute autre femme ? Cela eſt vrai, chere *Sophie*, répondit la tante, je me ſuis vuë plus d'une fois maîtreſſe d'accepter un titre éminent. Eh pourquoi donc reprit, *Sophie*, ne voulez-vous pas que j'en refuſe autant aujourd'hui ? Il eſt vrai, mon enfant, dit Madame *Weſtern*, que j'ai refuſé un grand Seigneur, mais il n'égaloit pas celui qui ſe préſente maintenant pour vous.... Non, quoique le mien fut très-illuſtre, je crois que le vôtre....Oui, oui le vôtre doit l'emporter....

Mais, Madame, interrompit la niéce, vous avez eu, je le ſçais, d'autres partis en main : vous en avez rejetté un, deux, trois, & peu-être plus, dont la fortune étoit conſidérable ?.... J'en conviens, répondit la tante. Eh bien, Mada-

me, continua *Sophie*, pourquoi ne pourrois-je pas, après avoir refusé celui-ci, en esperer encore un autre, & peut être meilleur ? Vous êtes jeune encore, ma tante, & ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu : Je suis très-jeune moi, pourquoi voudriez-vous que je désesperasse de ma fortune ?.... Eh bien, ma chere, lui dit en se radoucissant Madame *Western*, qu'induisez-vous de tout ceci ? Je vous supplie, uniquement, répondit *Sophie*, de ne pas me laisser tantôt seule avec le Lord *Fellamar* : accordez-moi cette grace, & je recevrai sa visite, si tant est que vous croyiez que je le doive, après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire, lui dit la tante. Vous sçavez, *Sophie*, combien je vous aime, & que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la fléxibilité, ou plutôt la foiblesse de mon caractére. Je ne fus pourtant pas toujours la même : on m'accusa, d'un peu de cruauté ; la fiere *Par-*

theniſſe étoit mon nom ; & j'ai caſſé nille carreaux de vîtres remplis de vers farcis de cette fameuſe épithéte. Je ne fus jamais belle comme vous, *Sophie* ; j'en conviens volontiers : je ſçais pourtant, que je vous reſſemblois. Je ſuis un peu changée : Les Etats, les Empires même, comme le dit fort bien *Tulle Ciceron*, dans ſes *Apophthegmes*, ont leurs décroiſſemens... La bonne tante ſe laiſſa ainſi aller ſur ſon propre chapitre, ſur ſes conquêtes, & ſur ſa cruauté, pendant trois bon quarts-d'heures : c'eſt-à-dire, juſqu'à l'arrivée de *Mylord*, qui après une viſite très-ennuyeuſe, & durant laquelle Madame *Weſtern* ne quitta point la chambre, prit le parti de s'en aller, auſſi peu ſatisfait de la tante, que de l'aimable niéce. Car, Madame *Weſtern* étoit de ſi bonne humeur, que toutes les idées de *Sophie* étoient maintenant trouvées juſtes ; & qu'il étoit même de très-bonne politique, ſuivant la diſpoſition préſente de cette Dame, de tenir l'

bride un peu haute à un Amant du caractére de Mylord *Fellamar*.

Ainsi, notre Héroïne, au moyen d'un peu de flatterie, sinon tout-à-fait innocente, du moins peu criminelle, obtint enfin quelque tranquilité. Laissons-là dans cette situation, pour retourner à M. *Jones*, dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.

CHAPITRE V.

Madame MILLER, *& M.* NIGHTINGALE, *visitent* JONES *dans la prison.*

DEs que M. *Alworthy* & son neveu, furent partis pour aller dîner chez M. *Western*, Madame *Miller* courut chez son gendre, pour lui apprendre l'accident arrivé à son ami *Jones*. Mais il en étoit déja informé par *Partridge*, (car *Tom*, on s'en souvient sans doute, en sortant de chez Madame *Miller*,

avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. *Nightingale.*)

La bonne femme trouva sa fille très affligée du malheur de *Jones* ; & se hâta, après l'avoir consolée de son mieux, de se rendre à *Newgate*, où M. *Nightingale* étoit arrivé avant elle.

Les sentimens d'un véritable ami, sont si consolans pour les infortunés, que le malheur même dont nous gémissons, semble perdre son amertume vis à vis le plaisir de retrouver ceux sur qui nous comptions fidéles. Quoiqu'en disent certains Philosophes, le manque de Pitié parmi les hommes, n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions, celle qui rétrécit, qui endurcit le plus notre ame, c'est l'Envie. Nos yeux, & j'en suis bien fâché, s'élévent rarement sur quelqu'un plus grand, meilleur, plus éclairé, ou plus heureux que nous, sans quelque petit sentiment de malignité ; tandis, que tombant sans peine sur nos inférieu-

rieurs, leur infortune ou leur insuffisance excite assez communément notre compassion. Bref, j'ai toujours remarqué, que la plûpart des ruptures arrivées entre les anciens & les meilleurs amis, n'ont eu d'autre principe que *l'Envie* : vice honteux, foiblesse méprisable, & dont peu d'hommes oseroient cependant se vanter d'être exempts ! Mais, brisons sur une matiére trop humiliante pour l'amour propre, & ne nous faisons point haïr.

Soit que la fortune apprehendât que *Jones* succombât sous le poids de son adversité, ou qu'elle crût devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard, il se sentit moins malheureux, à la vûë de deux vrais amis, & qui plus est, d'un serviteur fidéle. Car, *Partridge*, malgré tous ses défauts, aimoit véritablement *Tom*; & quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer sa vie pour lui, nous croyons pourtant fermement que l'or du Monde entier n'eût pû

tenter le Pédagogue au point d'abandonner, ou de trahir son maître.

Tandis que *Jones* exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir, *Partridge* accourut lui apprendre que M. *Fitz-Patrick*, malgré le premier sentiment du Chirurgien, vivoit encore. Surquoi *Tom* ayant laissé échaper un profond soupir .... Pourquoi donc, ami, lui dit *Nightingale*, vous laisser accabler pour un accident dont les suites, quelles qu'elles puissent être, ne seront jamais dangereuses pour vous ? Je vous connois assez, pour être sûr que vous n'avez nuls reproches à vous faire. Si votre ennemi meurt, eh bien, vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours ? Les informations ne peuvent que vous justifier : vous sortirez, en donnant caution ; & le reste n'est rien qu'une pure formalité, dont le moindre des chicanneurs se chargeroit lui-même, pour moins d'une *Guinée*.

Allons, allons, cher *Tom*, s'écria Madame *Miller*, rappellez tout votre courage. Je ſuis ſûre que vous n'étiez pas l'aggreſſeur, je l'ai dit de même à M. *Alworthy* ; & je ſuis convaincue, qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que ſoit ma deſtinée, répondit triſtement *Jones*, je regarderai toujours le malheur d'avoir verſé du ſang humain, comme la plus grande infortune dont mon cœur pût jamais gémir .... Mais, je reſſens une autre peine qui ne le déchire pas moins .... O, Madame *Miller* ! j'ai perdu pour jamais tout ce que j'avois ici bas de plus cher ! ....

Ceci ne peut regarder qu'une maîtreſſe, répondit-elle ; mais, allons, allons courage encore un coup, j'en ſçais là-deſſus plus qu'on ne penſe, (elle avoit raiſon, *Partridge* avoit tout dégoiſé) & les choſes ne vont peut-être pas ſi mal qu'on le croit. Quoiqu'il en ſoit, je ne donnerois pas un *Shelling* des eſpérances de *Bliſil*.

En vérité, ma chere Dame, lui dit *Jones*, vous ignorez la véritable cause de mes larmes. Si vous sçaviez bien mon histoire, vous perdriez tout espoir de me consoler. *Blifil* ne m'inquiete guéres : C'est moi seul qui me suis perdu!....

Ne désespérèz de rien encore, répliqua l'Hôtesse : vous ignorez ce que peut une femme ; & si je puis vous être utile comptez sur moi, me voilà prête à tout tenter. Mon fils, mon cher *Nightingale*, qui vient d'être assez genereux pour me dire qu'il se croit autant votre obligé que moi, sçait que c'est mon devoir. Faut-il aller, de ce pas chez votre Amante? Faut-il aller ailleurs? Parlez, dictez-moi mon message ; je dirai tout, je ferai tout ce que vous desirez.

O la meilleure, & la plus respectable des femmes! s'écria *Jones*, en lui serrant la main, ne me parlez jamais de votre reconnoissance.... mais, il est une grace que vous pouvez peut être m'accorder. Quoique j'ignore, par quel hazard

vous avez connu mon Amante, j'avoue que je l'adore ! S'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier, je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous !

Donnez, Monsieur, donnez, dit Madame *Miller*....si je dors avant qu'il soit remis à son adresse, que ce soit mon dernier sommeil. Consolez-vous, mon cher & jeune ami; soyez assez prudent, pour profiter de vos erreurs passées ; & j'ose vous promettre, que l'avenir peut encore être heureux. Oui, j'espére encore vous voir uni à la plus charmante des femmes : je sçais qu'elle est telle ; il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire, Madame, lui dit l'affligé *Tom*, ce n'est pas en prisonnier, ce n'est pas en coupable timide, que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation : j'avois déjà gémi de mes foiblesses ; & malgré ce qui s'est passé chez vous, dont je vous demande cent

fois pardon, ne me regardez point, de grace, comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice, je déteste le vicieux ; & jamais, à l'avenir, je ne mériterai ce titre.

Madame *Miller*, très-satisfaite d'une déclaration, dont elle eût rougi de douter un instant, ne songea plus qu'à seconder son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; & ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai, que la promesse, de remettre la lettre à *Sophie*, y contribua d'autant plus que *Tom* ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre : *George*, le Garde-Chasse, avoit été menacé par *Sophie*, au cas qu'il lui en apportât d'autres, de les voir remettre toutes cachetées à M. *Western* ; & il l'avoit dit à *Partridge*. Un autre motif de consolation pour notre Amant, étoit de trouver en Madame *Miller* une Avocate aussi zélée auprès de M. *Alworthy*, dans les bontés duquel il conservoit encore quelqu'ombre d'espoir.

Après une visite assez longue ; la belle mere & le gendre le quitterent ; l'une, en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de *Sophie* ; l'autre, de s'informer soigneusement de l'état de M. *Fitz-Patrick*, & de chercher quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses ; & suivons l'Hôtesse chez la belle *Sophie*.

CHAPITRE VI.

Visite de Madame MILLER *à* SOPHIE.

L'Accès auprès de *Miss Western* n'étoit plus difficile ; sa derniere conversation avec sa tante, avoit rétabli la confiance & l'amitié entre elles ; & *Sophie* étoit libre.

Elle étoit à sa toilette, lorsqu'on

lui annonça une Dame, qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connuë de vous, Madame, lui dit en entrant la bonne Hôteſſe, & je vous prie de me pardonner cette petite importunité ; mais, lorſque vous ſçaurez ce qui m'engage à cette démarche, j'oſe me flatter.... Parlez, Madame, lui dit gracieuſement *Sophie* (quoiqu'un peu émuë) fachons, je vous prie, ce que vous exigez de moi ?.... Nous ne ſommes pas ſeules, Madame, repliqua Madame *Miller*, à voix baſſe.... Sortez, *Betty*, dit *Sophie*, en parlant à ſa femme de chambre.

Dès que *Betty* fut ſortie ; je ſuis chargée, Madame, reprit l'Hôteſſe, de vous remettre ce billet, de la part du plus infortuné des hommes.

Miſſ Weſtern, à la vuë de l'adreſſe, dont elle reconnut bientôt l'écriture, changeant tout à coup de couleur, héſita quelques inſtans....

je n'aurois jamais crû, dit-elle, qu'une physionomie comme la vôtre, annonçât un pareil message.... quoiqu'il en soit, & de quelque part que vienne ce billet, je ne l'ouvrirai pas.... je serois au désespoir de soupçonner personne ; mais, je ne vous connois, ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant, répondit Madame *Miller*, je vous apprendrai qui je suis, & par quel hazard je me trouve chargée de ce billet. Je ne suis point curieuse, Madame, lui dit *Sophie*, en élevant un peu plus la voix ; & vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots, Madame *Miller*, tombant aux pieds de *Miss Western*, implora sa pitié dans les termes les plus touchans.... Vous m'étonnez de plus en plus, s'écria *Sophie* !... quel puissant intérêt peut donc ainsi vous animer en faveur de cet homme ? Je serois fâchée de croire.... Non, Madame, ne croyez

rien, s'écria l'autre, ne croyez que la vérité: mais daignez l'entendre! daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux, le plus aimable, & le plus estimable des hommes!....

Elle raconta alors l'histoire de M. *Anderson*....après quoi, elle s'écria, tel est, Madame, tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse?... Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers M. *Jones*. Il a sauvé ma fille.... Il a sauvé mon enfant, il m'a sauvé moi même!... La bonne Madame *Miller*, fondant en larmes, raconta encore (à quelques circonstances près, peu favorables à *Nancy*) toute l'histoire de son mariage avec M. *Nightingale*; & conclut, en disant, jugez maintenant, Madame, si je fais rien de trop pour le meilleur, pour le plus chaud, pour le plus généreux des amis!

Sophie, qui jusques là avoit été pâle, devint alors du plus beau rouge. Je ne sçais que vous dire, Madame, s'écria-t-elle en soupi-

tant, votre reconnoiſſance eſt juſte.... mais qu'importe pour votre ami, que je liſe cette lettre? Puiſque je ſuis fermement réſoluë de ne jamais....

Madame *Miller* l'interrompit ici, pour renouveller ſes inſtances; & pour aſſurer *Sophie* qu'elle ne pouvoit abſolument ſe réſoudre à reporter la lettre à M. *Jones.*

Eh bien, Madame, lui dit *Sophie* en tremblant, je ne puis réſiſter à la force.... Je ſens bien que vous êtes maîtreſſe de la laiſſer ici malgré moi....

Nous ne pouvons interpréter au juſte ce que penſoit alors *Miſſ Weſtern*: Mais, Madame *Miller*, moins embarraſſée qu'elle, profita de ce moment. Elle laiſſa la Lettre ſur un coin de la toilette, & ſe hâta de quitter *Sophie*, après avoir demandé une permiſſion de revenir dans la maiſon, qui ne fut ni accordée, ni refuſée.

Le billet, ne reſta ſur la table que juſqu'à ce qu'on eût perdu de vuë Madame *Miller*; *Sophie* alors & l'ouvrit, & le lut.

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre Héros dans l'esprit de son Amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir, l'affligé *Jones* faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, & ne se justifioit pas sur la lettre de *Mylady Bellaston.* Il juroit seulement, à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir *Sophie*, qu'il lui expliqueroit tout ce mystére de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin, en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser *Mylady Bellaston.*

Plus *Sophie* relisoit cette Lettre, plus cette Enigme s'embrouilloit à ses yeux, & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre *Tom.* Elle le crut, par conséquent, toujours coupable. Il est vrai, que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & *Mylady Bellaston*, que *Sophie* ignoroit alors lequel des deux étoit plus digne de sa haine.

Cette

Cette Dame devoit, malheureusement, dîner le jour même avec la tante *Western* ; elles devoient toutes trois aller à l'Opera, & de là à l'Assemblée chez Mylady *Hachet*. *Sophie* eût bien voulu se dispenser de tout cela : mais elle craignoit de désobliger sa tante ; & la candeur de notre Héroïne, ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à peu près disposée à affronter tous les ennuis d'une telle journée qui fut en effet bien désagréable, pour elle, surtout par les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de *Mylady Bellaston*, & ausquelles l'abattement où se troupoit *Sophie* lui permettoit peu de répondre.

Autre infortune plus cruelle encore ! *Mylord Fellamar* étoit à l'Opera : il vint d'abord à elle, & la suivit à l'Assemblée. Il est vrai, que la Musique d'un côté, & les Cartes de l'autre, sembloient devoir faire quelque espéce de diversion aux

peines de cette tendre Amante: Mais, le *Lord* étoit auprès d'elle, & telle est la délicatesse du séxe! La présence seule d'un homme à prétentions, & qui n'est point aimé suffit, en quelque endroit qu'elle puisse être, pour mettre une femme mal à son aise.

La nuit vint enfin terminer les désagrémens de cette éternelle journée. Laissons notte Héroïne dans les bras du repos, si tant est qu'elle le trouve; & suivons notre Histoire, qui, si je ne me trompe, est parvenuë au point de quelque grand événement.

CHAPITRE VII.

Scéne intéressante entre M. Alworthy, & Madame Miller.

Madame *Miller*, dans une longue conversation qu'elle eut avec M. *Alworthy*, à son retour du dîner de chez M. *Western*, trouva

l'occasion de lui apprendre le malheur qu'avoit eu M. *Jones*, de perdre tout ce qu'il avoit reçû des bontés de son Bienfaicteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du Château ; elle ajouta à cette relation, toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre Héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidéle Historien *Partridge*. Elle détailla, ensuite, toutes les obligations qu'elle devoit à *Tom*, en cachant cependant certaines particularités qui pouvoient nuire à la réputation de la petite *Nancy*, avec autant de soin que si elle eût parlé devant un Juge chargé de faire le procès à sa fille.

M. *Alworthy* répondit à tout cela; qu'il étoit peu de caractéres assez décidément vicieux pour être dépourvus de toute espéce de bonnes qualités. Quoiqu'il en soit, ajouta-t'il, quelque pervers que votre ami soit à mes yeux, j'aime votre reconnoissance, j'oublierai même le passé, mais ne m'en parlez plus. C'est sur l'évidence même, que j'ai

crû m'en devoir détacher ; & je vous prie, pour la derniere fois, d'en être convaincuë.

Eh bien, Monsieur, je vous en crois, dit Madame *Miller* ; mais le tems, si le Ciel aime la justice, dévoilera sûrement bien des choses ; & vous reconnoîtrez, sans doute, que ce pauvre garçon méritoit cent fois mieux vos bontés, que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame ! s'écria M. *Alworthy*, avec émotion, je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu ; & s'il vous arrive jamais de vous échapper sur son compte, je quitte au même instant votre maison. J'ai bien étudié *Blifil*, Madame, son caractére est aussi bon que respectable ; je vous répéte même encore, qu'il a poussé les sentimens envers votre homme, jusqu'au point de se rendre coupable, en me cachant trop long-tems des faits, dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude, en un mot, de votre protegé, est de tous ses vices celui qui m'irrite le plus :

j'ai même lieu de croire, qu'il avoit un complot formé pour supplanter mon neveu, & me forcer à le deshériter.

Soyez certain, Monsieur, s'écri a Madame *Miller*, épouvantée, (car quoique la phisionomie de M. *Alworthy* fût celle de la candeur même, son front irrité n'en inspiroit pas moins l'effroi) soyez certain, dit-elle, que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous pensez si bien. D'ailleurs, cette conduite me conviendroit très-peu, surtout, lorsqu'il s'agit d'un homme qui vous appartient de si près : mais aussi, Monsieur, vous ne devez pas, non, vous ne devez pas trouver mauvais, que je fasse des vœux pour un pauvre garçon que j'aime. J'ose, hélas, l'appeller ainsi devant vous ! je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois, ne vous ai-je pas entendu l'appeller du tendre nom de fils ? Combien de fois, ne m'avez-vous pas tenu, sur son sujet,

tousles propos d'un pere? Non, Monſieur, non, je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété, mille & mille fois de ſa beauté, de ſes talens, de ſes vertus, de ſon bon cœur & de ſa générosité.... Non, je ne ſçaurois l'oublier : je trouve en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'eſt dans ma propre cauſe, que j'en ai fait l'expérience : il a ſecouru, il a protegé, il a ſauvé ma pauvre famille ! .. Pardonnez à mes pleurs : hélas, je les crois légitimes, puiſqu'il a mérité votre diſgrace ; puiſque votre amitié, oui je le ſçais, Monſieur, & j'en ſuis ſûre, eſt un bien plus précieux pour lui, que la vie même !... Puis-je trop déplorer ſon ſort ? Ah, duſſiez-vous avoir un poignard tout prêt à me percer le cœur, non, je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois, & que je veux aimer toujours !

M. *Alworthy* quoiqu'un peu émû de ce diſcours, n'en marqua pourtant aucun reſſentiment.... Allons,

dit-il, Madame, en la prenant affectueusement par la main, parlons de votre fille. Je ne puis condamner la joye que vous inspire un mariage, dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle: mais, vous sçavez que tout dépend ici de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois Monsieur *Nightingale*, nous avons eu jadis affaire ensemble, & je crois qu'il m'estime: Je veux lui faire une visite, & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier, fort affermi dans ses idées: mais, attendu qu'il s'agit ici d'un fils unique, & que le mariage est fait, peut-être pourra-t'on l'abattre; & j'y vais employer tous mes soins.

Madame *Miller*, en exprimant l'excès de sa reconnoissance à M. *Alworthy*, ne put se dispenser de retomber sur ce qu'elle devoit à *Jones*. C'est à lui, dit-elle, que je dois le bonheur d'éprouver encore l'effet de vos bontés pour moi, dans cette grande occasion!....

M. *Alworthy* l'arrêta : mais le cœur de ce digne Seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraîment noble qui faisoit agir, même involontairement, cette bonne femme. Nous croyons aussi, que si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à *Tom*, n'eût pas réveillé l'ancien ressentiment de son bienfaicteur, nous présumons, dis-je, que M. *Alworthy* eût été beaucoup plus touché du récit d'une action, que la malice la plus noire ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure, lorsqu'elle fut interrompuë par l'arrivée de M. *Blifil*, & d'un autre personnage, qui n'étoit rien moins que M. *Dowling*, ce Procureur dont nous avons déja parlé plusieurs fois, maintenant grand favori de M. *Blifil*; & que M. *Alworthy*, à la sollicitation de son neveu, avoit depuis peu fait son Intendant. On l'avoit recommandé à M. *Western*, qui lui

avoit promis chez lui le même office, dès qu'il ſeroit vacant ; & il étoit, en attendant, employé à terminer quelques affaires que ce dernier avoit à Londre.

M. *Dowling* ne faiſoit donc que d'arriver, dans la Capitale ; & il avoit ſaiſi cette occaſion, pour apporter quelque argent à M. *Alworthy*. Mais, comme tout ceci n'eſt pas digne de figurer dans notre Hiſtoire, nous laiſſerons enſemble l'Oncle, le Neveu, & le Procureur, pour paſſer à quelque choſe de plus intéreſſant.

CHAPITRE VIII.

Matieres diverſes.

AVant que de rejoindre M. *Jones*, nous avons encore un coup d'œil à jetter ſur *Sophie*.

Quoique cette jeune Demoiſelle eût mis ſa tante au point de ne plus la gêner avec la même attention,

Madame *Western* n'en étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour *Mylord Fellamar*. Son zèle, pour ce *Lord*, s'étoit même fortifié par les insinuations de *Mylady Bellaston*, qui affectant d'être très satisfaite de la conduite mesurée de *Sophie* envers cet Amant, exhortoit la tante à profiter de ces dispositions paisibles, pour précipiter le mariage, de façon que notre Héroïne se trouvât tout-à-coup engagée sans avoir eu le tems d'y réflechir. C'étoit ainsi, suivant *Mylady Bellaston*, que les trois quarts des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraye, peut-être, & qui, en ce cas, peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siécle.

Cette Dame en avoit parlé sur le même ton à *Mylord*, qui avoit adopté son sentiment; & ce jour même avoit été choisi, du consentement de Madame *Western*, pour une entrevuë particuliere entre les deux jeunes Amans.

Sophie, informée de la visite dont elle étoit ménacée, prétendit en vain l'éviter : sa tante exigea cette preuve de son obéissance, avec un ton si supérieur, que *Miss Western* sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Si les conversations de ce genre étoient plus intéressantes, nous pourrions peut-être nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement, que *Mylord*, après mille protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente, commençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de *Sophie*, lorsque les yeux baissés, & d'une voix entrecoupée, elle lui dit ces mots.... Rendez vous justice, *Mylord* rappellez-vous vos premiers procedés ; & comparez-les à votre langage.

Hélas ! s'écria-t'il, mes torts seroient-ils donc irréparables ? Et ne me reste-t il aucun espoir d'expier mon offense ? Ce que l'excès de mon amour m'a fait entreprendre,

m'a-t-il pour jamais deshonoré dans votre eſprit ? Ne ſuis-je plus à vos regards, qu'un inſenſé, qu'un extravagant, qu'un objet mépriſable ? Parlez, Madame, prononcez mon arrêt.

Mylord, lui dit *Sophie*, vous pouriez encore m'obliger ; vous pouriez même encore compter ſur ma reconnoiſſance.... Hâtez-vous, s'écria vivement l'amoureux *Lord*, hâtez vous, Madame de me rendre aſſez fortuné pour pouvoir vous obéir !.... *Mylord*, répliqua-t-elle, les yeux attachés ſur ſon éventail, vous ſçavez ſans doute les chagrins que votre prétenduë inclination pour moi m'attire depuis quelques jours... Pouvez-vous être aſſez cruelle, interrompit *Fellamar*, pour la traiter de prétenduë ? Oui *Mylord*, répondit *Sophie* : on n'aime point, on ne peut en effet aimer une femme qu'on perſécute ; & les proteſtations les plus tendres, ſont toujours à ſes yeux de nouvelles inſultes. Vos prétentions ſur un cœur, qui ne peut être à vous, cauſent

tous mes malheurs ? vous ne l'ignorez pas *Mylord*, & vous n'en abusez pas moins de vos avantages... Qui, moi, Madame ! s'écria *Fellamar*; moi capable de vous persécuter, tandis que votre gloire & vos vrais intérêts sont les seuls objets qui m'animent ? Tandis que je n'ai d'autre espoir, ni d'autre ambition, que de mettre à vos pieds mon nom, mon rang, ma fortune, & moi-même ?

Eh, c'est de là précisément, lui dit *Sophie*, que vous tirez ces avantages dont je me plains ; ce sont tous ces objets, très indifférens à mes yeux, qui ont ébloui mes parens. Encore un coup, *Mylord*, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger, & de regagner mon estime... Devenez généreux, cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, & de conserver un espoir, qui, dussai-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne peut jamais être rempli.

Au moment où *Miss Western* parloit avec une fermeté qui lui étoit

ſi peu ordinaire, la tante entrant tout-à-coup dans l'appartement, le tein enflammé, l'œil brûlant de colére.... Je ſuis honteuſe, *Mylord*, s'écria-t-elle, & je gémis pour vous de la façon dont on oſe ici vous traiter. Sçachez, pourtant, *Mylord*, que la famille entiere eſt pénétrée de l'honneur que vous lui faites ; & vous, Mademoiſelle, qu'il vous ſied mal d'être à ce point rebelle à vos parens....

Ici, Lord *Fellamar* intercéda, mais vainement pour la pauvre *Sophie*; Madame *Weſtern* exhala l'aigreur de ſon reſſentiment, de façon que notre Héroïne, toute en larmes, prit enfin le parti de ſe ſauver dans ſon cabinet..

Mylord, auſſi humilié qu'affligé de l'avanture, malgré les promeſſes & les encouragemens qu'il reçut de Madame *Weſtern*, ne tarda pas à prendre congé de cette Dame, pour aller réfléchir un peu plus de ſang froid ſur le parti qu'il lui reſtoit à prendre.

Il ſeroit maintenant dans l'ordre,

de faire passer Madame *Western* dans le cabinet de sa niéce, à qui vraisemblablement elle n'a pas encore tout dit. Mais, nous avons par préférence à rendre compte d'un événement fâcheux, tout fraîchement arrivé, & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de cette Dame dans la chambre de *Sophie*, au moment où cette fille, comme nous l'avons vû, parloit un peu haut à *Mylord*.

Le Lecteur sçaura donc, que la nouvelle femme de chambre de *Sophie*, avoit été recommandée par *Lady Bellaston*, chez qui elle avoit servi. Cette fille, qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de sa maîtresse, & qni s'en acquittoit très-exactement, avoit reçu ses instructions, le dirons-nous? de Madame *Honora* elle-même! de cette fidelle suivante de *Sophie*, qui gagnée par les caresses de *Lady Bellaston*, ne connoissoit plus qu'elle sur la terre.

Madame *Western*, avoit donc été

informée par *Betty*, de la visite de Madame *Miller* à *Sophie*, & de tout ce qui s'étoit passé par rapport à la lettre de *Jones*. Et cette fille, après avoir été louée & récompensée de sou zéle, avoit eu ordre, au cas que l*ailler* revînt, de l'introduire chez la Tante.

Or, l'Hôtesse étoit malheureusement revenuë, dans le tems même que *Sophie* étoit aux prises avec le *Lord*; & Madame *Western*, en lui laissant croire que sa niéce l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu; concernant *Tom*, & ses projets. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante, changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié Madame *Miller*, en l'assûrant que, non seulement *Sophie* ne répondroit point à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteuse de semblables messages &c.

Ceci avoit d'abord émû la bile

de la tante; mais sa colére avoit été portée au comble, lorsque passant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux amans, elle avoit entendu la façon décidée dont *Sophie* parloit au *Lord Fellamar*.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt sorti, que Madame *Western* retourna chez *Sophie*, & l'accabla des reproches les plus durs, sur l'abus de la confiance qu'on avoit daigné avoir en elle...... Voilà donc l'effet de vos promesses! s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi, Mademoiselle, que vous avez rompu tout commerce avec un homme, que vous juriez encore hier de ne revoir jamais?

Moi! Madame, répondit *Sophie*; ô Ciel, de quoi m'accusez-vous?

Oserez-vous nier, répliqua la tante, d'avoir reçu une lettre de lui?

Une Lettre, Madame! lui dit la niéce, un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli, Mademoi-

ſelle, repartit la *Weſtern*, de repé-ter ainſi mes propres mots. Oui, une lettre, oui encore un coup une lettre, Mademoiſelle.... & je pretens la voir, dans le moment.

Le menſonge eſt indigne de moi, Madame, lui dit *Sophie*. J'ai reçu une lettre, il eſt vrai ; mais ſans l'avoir ſouhaité : je pourrois dire même, ſans mon conſentement.

Vous devriez du moins rougir, s'écria la tante, en oſant m'avouër de l'avoir reçuë. Mais, où eſt-elle ? Je veux enfin, & je pré-tens la voir.

Sophie effayée de cet ordre, voulut en vain trouver une réponſe. Elle feignit enſuite de chercher la lettre; & jura, enfin, qu'elle n'étoit pas dans ſa poche : ce qui étoit très vrai. Sur quoi, la terrible *Weſtern*, perdant tout-à-coup patience...... finiſſons, Mademoiſelle ; s'écria-t-elle ; un mot & rien de plus : voulez-vous épouſer *Mylord* ?

Je vous l'ai déja dit, Madame, repondit fermement *Sophie*, je ne l'épouſerai jamais.

Eh bien, ingrate, lui dit la tante, avec un ferment très-ignoble, préparez-vous à retourner demain chez votre pere.

Sophie, à ces mots effrayants, essaya vainement d'appaiser, ou du moins de suspendre l'effet du courroux de Madame *Western*. Rien ne put la toucher.

CHAPITRE IX.

Avantures de Jones, *dans la prison.*

TOm, avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures, en attendant le retour de M. *Nightingale*. Ce n'est pourtant pas que cet aimable jeune homme eût oublié son ami malheureux : tout ce tems avoit été employé à son service.

Il avoit oui dire, que les ſeuls vrais témoins du combat de *Jones* avec M. *Fitz-Patrick*, étoient de l'équipage d'un vaiſſeau de guerre, actuellement à *Deptford*. M. *Nightingale* s'y étoit rendu ; on lui avoit dit, que ces gens étoient à terre ; il les avoit cherchés, & en avoit enfin trouvés deux, buvant avec un autre perſonnage dans un cabaret près d'*Alderſgate*.

M. *Nitghtingale*, en revenant à la priſon, demanda à parler en particulier à *Tom Jones*, qui congédia *Partridge*.

Dès qu'ils furent ſeuls .... mon ami, dit *Nightingale*, en prenant *Jones* par la main, mes nouvelles ne ſont pas bonnes ; je vous le dis en gémiſſant : mais tel eſt mon devoir ! .... Ah ! je l'ai bien prévu, s'écria *Tom*, le pauvre *Fitz-Patrick* eſt mort. ...... J'eſpére que non, répondit l'autre ; il vivoit encore ce matin : mais j'aurois tort de vous flatter ; ſa bleſſure, ſi j'en crois tout ce qu'on m'a dit, n'en

est pas moins mortelle. Quoiqu'il en soit, vous n'avez rien à craindre, mon cher *Tom*, si l'affaire est exactement telle que vous l'avez racontée. Parlez-moi vrai, cher ami ; c'est un autre vous-même qui vous en prie : si vous supprimez la moindre circonstance, je tremble, je frémis de vous l'annoncer.... mais vous êtes perdu !

Que vous ai-je donc fait? cher ami, lui dit *Jones*; ah ! pourquoi me percer le cœur, d'un si cruel soupçon ?

Calmez-vous, reprit *Nightingale*, vous allez tout sçavoir. Après les recherches les plus exactes, enfin j'ai rencontré deux de vos principaux témoins. Je vous l'apprens, avec douleur : leur récit ne quadre point avec le vôtre; ils vous chargent tous deux. C'est vous, disent-ils, qui fûtes l'aggresseur ; c'est vous, qui portâtes le premier coup.

En ce cas, s'écria douloureusement *Tom*, ils sont injustes envers moi ! Non seulement, je fus frappé

le premier ; mais, qui plus eſt, je jure ſur mon ame, de ne m'être pas attiré cette inſulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux, de m'accuſer ſi fauſſement ?

C'eſt juſtement ce que j'ignore; & ſi vous même n'y concevez rien, ſi votre ami le plus ſincére cherche en vain la raiſon qui les engage à vous calomnier, que pourra dire, que pourra croire un Juge, dont le devoir eſt d'être indifférent, & de n'entendre que la Loi? Je les ai mille fois interrogés ; celui qui étoit avec eux, & que je crois un Courtier de Marine, leur a auſſi repréſenté les conſéquences d'une pareille dépoſition, les cruels ont toujours perſiſté: ils ont même promis de la confirmer par ſerment. Au nom du Ciel ! mon cher ami, rappellez-vous bien toutes les circonſtances de ce funeſte événement : il en eſt tems encore, craignez de vous y réſoudre trop tard !.... Je ſerois au déſeſpoir de vous choquer. Mais, la rigueur des Loix peut ne pas

vous être connue. Quels que soient les motifs, elles condamnent toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher *Nightingale*, s'écria le désolé *Tom*, quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi, de déguiser la vérité ? eh, pensez-vous, d'ailleurs, que je consentisse de vivre avec la réputation d'un infâme Assassin ? Si j'avois autant d'amis (hélas, que j'en ai peu !) serois-je assez hardi, pour les prier de protéger un criminel, qui se reconnoîtroit trop indigne de leur pitié ? Croyez-moi, croyez-moi, dis-je, je n'ai point cet espoir; le seul qui me reste, est dans un autre Juge : si j'en suis digne, il me protegera.

M. *Nightingale*, ébranlé par la fermeté de *Jones*, recommençoit à le croire innocent, lorsque Madame *Miller* parut, avec les mauvaises nouvelles que nous sçavons déja du succès de son ambassade.

Eh bien, s'écria dans cet instant *Jones*, d'un ton véritablement héroïque, le sort peut maintenant

épuiser sur moi sa colére. La vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau.... Calmez-vous mes amis : si le Ciel veut que je porte la peine d'un crime involontaire, je me flatte du moins, qu'il daignera peut-être un jour faire éclatter mon innocence.

Cette sçene se soutenoit, dans le plus grand pathétique, lorsqu'un Guichetier vint annoncer une Dame, qui vouloit parler à *Jones*.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femme, de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant, comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, Madame *Miller* & M. *Nightingale* prirent congé de lui; & la Dame fut introduite dans le donjon du prisonnier.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris, ce fut au moment que jettant les yeux sur cette femme, il la reconnut pour Madame *Waters!* Mais, quel que soit son étonnement, songeons d'abord à celui de Lecteur, qui probablement n'attendoit

tendoit pas non plus là cette Dame.

On ſçait aſſez qui elle eſt, ſés galanteries ſont connuës; & l'on n'a ſans doute pas oublié, qu'apres toutes les avantures de l'hôtellerie d'*Upton*, elle étoit montée en caroſſe avec MM. *Fitz Patrick* & *Maklachland*, pour ſe rendre avec eux à *Bath*.

Diſons donc, maintenant,que M. *Fitz-Patrick*, veuf à regret d'une épouſe vivante, avoit trouvé Madame *Waters* aimable; & qu'elle n'avoit pas crû devoir refuſer à cet époux diſgracié toutes les petites conſolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient arrivés enſemble à Londre, depuis peu de jours; & M. *Fitz-Patrick*, qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ſes projets contre ſa femme, encore moins de l'envie qu'il avoit de ſe battre avec *Jones* s'il le rencontroit, avoit gardé tous ces ſecrets juſqu'au moment où on l'avoit rapporté preſque mourant de ſa bleſſure.

M. *Fitz Patrick* étoit naturelle-

ment Orateur, mais ſouvent obſcur dans ſes narrations : dans une circonſtance auſſi critique, il s'étoit trouvé encore un peu plus embrouillé que de coûtume ; & il avoit falu du tems à Madame *Waters* pour comprendre, un peu clairement, que celui qui avoit bleſſé M. *Fitz-Patrick* étoit ce même M. *Jones* qui l'avoit déjà bleſſé elle même au cœur, & dont le ſouvenir n'étoit pas encore effacé de ſa memoire. A peine avoit-elle été inſtruite de cet événement, & ſurtout de l'empriſonnement du pauvre *Tom*, que laiſſant M. *Fitz-Patrick* aux ſoins de ſa garde, elle s'etoit hâtée d'accourir à *Newgate*.

L'air de gaieté qu'elle apportoit dans cette priſon, fut tout-à-coup déconcerté par la phiſionomie ſombre & abattuë de Mr *Jones*, qui, dès qu'il l'apperçut, recula deux pas en arriere. Je pardonne à votre ſurpriſe, lui dit-elle, en s'aſſeyant, vous ne m'attendiez ſans doute pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoi-

vent des viſites de femmes, à moins que ce ne ſoit de leurs Epouſes.... Jugez, M. *Jones*, de ce que vous pouvez ſur moi! je n'imaginois gueres, quand nous nous ſéparâmes à *Upton*, que nous duſſions nous retrouver ici.

Madame, lui dit le priſonnier, je ſens tout ce que je vous dois: on ſuit rarement les infortunés, & ſurtout juſques dans ces lieux.

Je vous proteſte, s'écria-t'elle, que j'ai peine à croire que vous ſoyez le même M. *Jones*, qui m'avoit paru ſi aimable. Quoi? votre viſage eſt plus triſte encore que votre appartement! Eh, quel eſt donc l'état de vos affaires?

Je penſois, Madame, en vous voyant entrer ici, que vous en étiez mieux inſtruite.... Bon! interompit-elle, vous voilà bien allarmé. Eſt-ce pour avoir un peu régenté un brutal? Il n'y a pas tant de mal à cela.

Tom ne parut pas content de cette gentilleſſe hors de ſaiſon, & marqua le plus grand regret de

ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la Dame, l'interrompant encore tout-à-coup : puiſque la choſe, lui dit-elle, vous tient ſi fort au cœur, je veux vous conſoler. Votre homme n'eſt pas mort; & je ſuis à peu près ſûre qu'il n'eſt pas en danger de mourir. Son premier Chirurgien, il eſt vrai (un ignorant, qui vouloit ſe faire valoir) a fort exagéré le mal, pour que la cure lui fît ſans doute plus d'honneur : mais le chirurgien du Roi, qui depuis peu voit le malade, en penſe tout différemment, & nous répond preſque de lui. Le hazard le plus ſingulier me fait trouver logée dans la maiſon de votre adverſaire : je l'ai vû ; il vous rend juſtice. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il n'a rien à vous reprocher ; que vous vous êtes battu en brave homme, & qu'il fut de tous points l'aggreſſeur.

Ces nouvelles inattenduës, conſolerent le priſonnier. Il informa Madame *Waters* de bien des choſes qu'elle ſçavoit déjà ; il lui en apprit

d'autres qu'elle ignoroit : l'avanture du manchon, par exemple, & autres particularités de ſon hiſtoire, ſans cependant jamais nommer *Sophie*. Il déplora enſuite ſes égaremens paſſés, qui tous, s'écrioit-il, en ſoupirant, avoient eu de ſi funeſtes ſuites, qu'il ſe croiroit impardonnable ſi déſormais il ne penſoit, & ne vivoit pas mieux.

Madame *Waters*, à qui cette morale ne paroiſſoit pas tout à fait de ſaiſon, en fit d'abord quelques plaiſanteries, que *Tom* ne goûta pas davantage. La viſite de cette Dame, à ce que nous pouvons préſumer, pouvoit avoir un autre but : Il fallut ſe contenter d'être prêchée, & enfin congédiée avec toute la politeſſe dont M. *Jones* étoit capable. Elle ſe conſola pourtant, dans l'eſpérance que *Tom*, hors de priſon, reprendroit avec la liberté, cet ancien enjouëment & cette aimable vivacité, dont le ſouvenir étoit encore ſi précieux pour elle.

Ainſi, le ſurcroit de chagrin que la viſite de M. *Nightingale*

avoit apporté au prisonnier, fut en partie effacé par celle de Madame *Waters*. Mais, il n'étoit pas moins affligé du rapport que lui avoit fait Madame *M ller*. Ce qu'elle lui avoit dit, quadroit si bien avec la lettre qu'il avoit recuë de *Sophie*, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne Hôtesse n'eût été livrée à la Tante. Et par conséquent plus d'espoir ! *Sophie* ne l'aimoit plus, *Sophie* le méprisoit, *Sophie* l'avoit abandonné !... Tout ce que cette idée jetta de trouble & d'ennuis dans son ame, ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservoit la fortune. Nous le verrons dans le Livre suivant.

Fin du dix-septieme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE DIX-HUITIEME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Evénement Tragique.

TAndis que *Tom* se livroit tout entier à la noirceur de ses pensées, *Partridge*, les yeux égarés, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre Héros ; jamais spectre n'eut, je crois, l'air plus effrayant que toi !

Monsieur, lui dit *Partridge*, d'une voix altérée & tremblante, dai-

gnez ne pas vous irriter!... Je n'ai point écouté la converſation que vous venez d'avoir : mais, j'étois dans la chambre prochaine; & plût au Ciel, que j'en euſſe été loin!... Que veux-tu dire? interrompit *Jones*; de quoi donc s'agit-il?

De quoi, Monſieur? répondit l'autre, juſte ciel! cette femme, qui ſort.... Ne la vîtes-vous pas à *Upton*?

Sans doute, lui dit *Tom* : eh bien, qu'en induis-tu?

Eſt-ce véritablement avec elle, que vous paſſâtes la nuit, dans cette Hôtellerie? lui dit le Pédagogue en frémiſſant..... Hélas! s'écria *Tom*, je crains bien que mon crime n'ait pas été ſecret.... De grace, Monſieur, reprit *Partridge*, répondez-moi préciſément... Eſt-il bien vrai?.... Eſt-il conſtant, que ce ſoit avec elle, que mon maître?....

Ami, que te ſert-il de renouveller mes remords? Ne t'ai-je pas tout avoué!

En ce cas, s'écria douloureuſe-

ment *Partridge*, puisse le Ciel avoir pitié de nous ! . . . . . ou je n'exis-te pas, ou cette femme est votre mere.

Glacé d'épouvante & d'horreur, *Tom* à ces mots, plus pâle, & plus défiguré que *Partridge* même. Tous deux étoient de bout, tous deux se regardoient d'un œil farouche, tous deux étoient muets . . . . *Tom*, enfin reprenant ses sens, n'articula qu'avec grand peine, O Ciel ! ah Dieu ! . . . . quoi donc, se pouroit-il ? . . . Parle *Partridge* . . . . Explique-toi ? . . . ou plutôt, tais-toi pour jamais ! . . . .

Ah, Monsieur ! s'écria *Partridge*, le cœur me manque ! . . . . Mais, hélas, ce que je vous dis, n'est que trop vrai . . . . . . Cette femme . . . oui, la même qui sort d'ici, cette malheureuse est votre mere . . . . Que je suis malheureux moi-même, de ne l'avoir point vuë alors ! j'aurois pû prévenir ce crime. L'Enfer seul a pû tout dispofer, pour l'accomplissement de cette exécrable avanture.

C'en eſt fait, ami ! s'écria *Tom Jones*, la fortune a réſolu ma perte, & m'a conduit par degrés juſqu'aux portes du déſeſpoir. Mais, dois-je en accuſer la fortune ? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même ? Tous ceux qui me ſont arrivés, ne ſont-ils pas des ſuites naturelles de mes égaremens, ou plutôt de mes vices ? O *Partridge* ! ce que j'apprens de toi, me confond & me déſeſpére... Quoi, Madame *Waters* !... Mais, hélas, puis-je en douter encore ? Sans doute, elle ne t'eſt que trop connuë .... S'il te reſte quelque amitié pour moi ; ou plûtôt, ſi tu me crois digne encore de ta pitié, cours, vole je t'en prie, tâche de ramener ici cette coupable infortunée, que je n'oſe appeller ma mere !..... Juſte Ciel ! un inceſte ! Ah, malheureux, à quel ſort étois-je réſervé ?...

Les tranſports de ſa douleur, ou plutôt de ſon déſeſpoir, furent alors ſi violens, que *Partridge* ne crut pas devoir le quitter. L'épuiſement

ſuccédant pourtant par dégrés à ce premier torrent de ſa paſſion, il revint enfin à lui-même; &, après avoir appris au bon *Partridge*, qu'il trouveroit Madame *Waters* dans la maiſon où logeoit M. *Fitz-Patrick*, il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à l'inſtant même à la priſon.

S'il plaiſoit au Lecteur, pour ne pas trop fatiguer ſa mémoire, de retourner pour un moment à la ſcène de l'Hôtellerie d'*Upton*, dans le neuviéme Livre de cette hiſtoire, il verroit mieux par combien d'accidens auſſi naturels que ſinguliers, le hazard avoit empêché que *Partridge* & Madame *Waters* ſe rencontraſſent pendant un jour entier qu'ils avoient paſſé dans cette Hôtellerie. Que d'exemples de ce genre, on voit dans le cours de la vie! Que d'évenemens importans, naiſſent à chaque inſtans ſous nos yeux des circonſtances les moins remarquables! Un œil éclairé, ſans doute, en voit déja plus d'une preuve dans cette véritable hiſtoire.

Après deux ou trois heures de recherches, *Partridge* revint trouver son maître, sans avoir rencontré Madame *Waters*; Et le malheureux *Tom*, retomboit dans le desespoir, lorsqu'on lui apporta cette lettre.

MONSIEUR,

Depuis que je vous ai quitté, j'ai rencontré un homme qui m'a dit des choses qui vous concernent, dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans un détail d'une telle importance, daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre premiere entrevuë, qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. Oh, Monsieur Jones *! que je ne pensois gueres, lorsque je passai cette heureuse journée à* Upton *; que je ne pensois guères, hélas, que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affreuse sur tout le reste de ma vie ! Croyez, pourtant, que je serai toujours sincérement, votre in-*

fortunée, JENNY WATERS.

P. S. De grace, ne vous laissez point accabler par la douleur! M. Fitz-Patrick *va de mieux en mieux; on ne craint plus rien pour sa vie. Ainsi, quels que soient les crimes dont vous ayez à gémir, l'homicide, du moins, ne doit plus être de ce nombre.*

Tom n'eut pas plutôt parcouru cette lettre, qu'elle lui tomba des mains, & qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. *Partridge*, l'ayant luë à son tour, éprouva presque les mêmes mouvemens qui déchiroient son Maître. La situation déplorable de ces deux hommes, n'est point du ressort de la plume: je la laisse au pinceau.

Tandis que l'un & l'autre, également muets, également inanimés, du moins en apparence, se regardoient, peut être sans se voir, un Guichetier entra; qui, sans faire la moindre attention à ce que leurs physionomies auroient eu de frappant pour tout autre, annonça un

homme qui demandoit M. *Jones*. C'étoit *George*, le Garde-Chasse.

Celui-ci, à qui les spectacles d'horreur étoient moins familiers, n'eut besoin que de jetter les yeux sur *Tom* pour juger de l'état de son ame. Il l'imputa d'abord à la funeste avanture, dont les circonstances n'étoient pas racontées favorablement pour notre Héros dans la famille de M. *Western*; d'où il conclud, que M. *Fitz-Patrick* étoit sans doute mort, & que son ami *Jones* étoit par conséquent dans le cas de faire bientôt une mauvaise fin. Cette pensée allarma fort le Garde-Chasse, qui malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à *Tom*, étoit naturellement compâtissant, conservoit encore la mémoire de tout ce que ce jeune homme avoit autrefois fait pour lui.

A ce triste spectacle, *George* eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement se trouva même si sincére, qn'il offrit de bon cœur au prisonnier tout ce qu'il avoit d'ar-



H. Gravelot. inv. J. J. Pasquier. sc.

gent comptant dans sa poche.

Tom, sensible à cet offre, l'en remercia tendrement, & l'assura qu'il ne lui manquoit rien; sur quoi, le Garde-Chasse devint bien plus pressant encore ..... Allons, allons, mon cher Maître, s'écria-t'il, rappelez votre courage, tout n'est peut-être pas desesperé. Etes-vous le premier Gentilhomme qui en ait tué un autre, & qui s'en soit fort bien tiré ?.....

Il ne s'en agit plus, lui dit *Partridge*; M. *Fitz-Patrick* n'est ni mort, ni mourant, Mon Maître a bien d'autres chagrins; & tes offres de service n'y peuvent rien. Que sçais-tu ce que je puis faire, répondit *George*? s'il s'agissoit de ma jeune maîtresse, j'aurois bien quelque petites choses à dire ..... Que dites vous, M. *George*? s'ecria *Jones*, ne parliez-vous pas de ma *Sophie*?..... Ma *Sophie*! ah, malheureux, te convient-il de profaner encore ce nom?.... J'espere encore que vous l'aurez, répondit *George*...Eh, pourquoi pas? Oui, oui, Monsieur,

j'ai quelque chose à vous apprendre là-dessus. Madame *Western*, continuat'il, vient de ramener Madame *Sophie* chez son pere ; & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pû trop en démêler la cause. Mais mon Maître, & Madame *Western*, étoient fort en colére ; elle est même sortie de chez nous, en déclarant qu'elle n'y reviendroit jamais. J'ignore le fin de tout cela : ce que je sçais, c'est que tout est redevenu tranquille dans la maison, dès qu'elle en a eu le nés dehors. *Robin*, qui a servi le pere & la fille au souper, vient de m'apprendre qu'il n'a jamais vû notre Maître de si bonne humeur avec notre jeune Dame. *Robin* prétend même, que M. *Western* a embrassé plus d'une fois Madame *Sophie*, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit plus libre, & qu'il ne l'enfermeroit plus.

J'ai crû, Monsieur, continua *George*, que cette nouvelle pourroit vous plaire ; & je me suis dérobé de la maison quoi qu'il soit

tard, pour venir vous la dire.

Je vous en remercie, lui dit *Jones*. Tout indigne que je me crois, d'oser à l'avenir lever les yeux ſur cette incomparable fille, rien ne peut ſoulager mes maux comme la certitude de ſa félicité.

Le reſte de cette converſation, n'étant pas aſſez important pour être rapporté, nous ferons mieux d'apprendre au Lecteur par quel miracle imprévû le cœur de M. *Weſtern* s'étoit de nouveau réchauffé pour ſa fille.

Madame *Weſtern*, en lui ramenant *Sophie*, avoit commencé par étaler tous les honneurs & le brillant de l'alliance refuſée par ſa niéce avec le Lord *Fellamard*. M. *Weſtern*, dont le goût pour Meſſieurs les *Lords* eſt déjà ſuffiſamment connu, avoit pris le parti de ſa fille; & cet affront avoit tellement choqué lorgueil de la tante, que perdant de vuë toute ſa politique, elle avoit inſulté ſon frere, juſqu'au point de ſe faire inſulter elle même. Dans la chaleur de cet-

te altercation, digne des régions de *Billingsgate* *, Madame *Western* un peu trop vivement poussée pour soutenir longtems la partie, avoit oublié, ou n'avoit pas eu le tems avant son départ, d'instruire son frere de la lettre que *Sophie* avoit reçuë de *Jones* : ce qui eût certainement produit un très-mauvais effet pour notre Héroïne.

Dès qu'elle fut sortie, *Sophie*, qui autant par nécessité que par inclination, avoit jusques là gardé le silence, remercia son pere de l'avoir défenduë contre sa tante. Cette démarche enchanta le bon homme. C'étoit pour la premiere fois, disoit-il, que *Sophie* se déclaroit en sa faveur, contre Madame *Western* : son amour-propre n'avoit jamais été flatté plus à propos. Il se rapelloit, d'ailleurs, les promesses qu'il avoit faites à M. *Alworthy*, de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci, joint à l'espé-

---

* Des Halles de Londre.

rance qu'il avoit conçuë d'être dans peu de jours défait de *Tom*, ne lui laissoit plus douter que *Sophie* ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est, par conséquent, plus étonnant, que M. *Western*, pendant le souper qui suivit cette scene, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa *Sophie* : tendresse, à laquelle elle fut si sensible, qu'elle promit, en pleurant, à son pere, d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnoissance ; en lui jurant qu'elle ne songeroit jamais à choisir un époux, sans son consentement.



CHAPITRE II.

Visite de M. Alworthy au vieux M. Nightingale. Etrange découverte.

LE jour suivant, M. *Alworthy*, conformément à la promesse qu'il avoit faite à Madame *Miller*, fut rendre visite au pere de M. *Nigthingale*, sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire, qu'après une conversation très-vive, le vieux *Cresus* avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier ; un de ces hazards, dont les honnêtes gens sont en droit de conclure, que la Providence intervient quelquefois dans la découverte des forfaits les plus cachés : comme pour avertir les hommes, de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu, dussent-ils être

ſurs de marcher toujours avec quelque ſorte de ſureté, dans les obſcurs ſentiers du vice.

M. *Alworthy*, en entrant chez M. *Nightingale*, avoit entrevu dans la cour, *George*, le Garde-chaſſe. A peine y avoit il fait attention; & *George* ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Les deux vieillards étant pourtant tombés d'accord ſur l'unique objet de leur conférence, M. *Alworthy* demanda par quel hazard *George Seagrim* étoit connû de M. *Nightingale*? & qu'elles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui?

Quelles bonnes affaires? répondit *Nightingale*; les ſiennes ne ſont, parbleu, pas mauvaiſes. Croiriez-vous, que ce drole-là eſt parvenu, en cultivant une petite Ferme de 30 livres ſterlin, à ſe faire un fond de 500 *guinées*, dont il m'a fait dépoſitaire?

Qu'entens-je! s'écria M. *Alworthy*? ſe peut-il qu'il vous ait fait cette mauvaiſe hiſtoire?

Doucement, mon ami, lui dit l'autre: l'hiſtoire peut être mauvaiſe; mais je ſuis bien ſûr moi d'avoir à lui l'argent dont je vous parle, en cinq billets de Banque que j'ai promis de lui placer en un bon hypotèque; ou en quelque acquiſition dans le Nord d'Angletere.

Les billets, à la priere de M. *Alworthy*, ne furent pas plûtôt produits, qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut d'abord pour ceux qu'il avoit donnés à M. *Jones*, & en raconta toute l'Hiſtoire au vieux *Nightingale*.

Les Fripons, les Joueurs infidéles, les Banqueroutiers, les Uſuriers, & autres Suppôts de cette immenſe Confrairie, ont toujours la probité dans la bouche: la mauvaiſe foi dans les affaires de la vie, n'eut jamais contre ellemême d'Orateurs plus véhémens. Le vieux Banquier devint furieux, en apprenant la trahiſon du Garde-Chaſſe; & M. *Alworthy*, pour le calmer, eut

besoin de toute son éloquence.

Il fut enfin arrêté, entre eux, que M. *Nightingale* garderoit l'argent & le secret, jusqu'à ce que M. *Alworthy* le revint voir : sauf à amuser *George*, sous quelque prétexte, au cas qu'il revînt dans l'intervalle soit pour employer, ou pour retirer ses billets.

A son retour chez Madame *Miller*, M. *Alworthy* la trouva fort affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami *Jones*. M. *Alworthy* lui fit part du succès de sa visite au vieux *Nightingale*, la flatta d'une réconciliation entre le pere & le fils, & par conséquent du prochain bonheur de *Nancy*. Il instruisit aussi l'hôtesse, d'un autre accident arrivé dans la même famille : c'est-à-dire, de la fuite de Mademoiselle *Nightingale*, cousine de son gendre, avec certain jeune Ministre : évenement, dont le vieux *Nightingale* étoit touché, par rapport à son frere, & que l'on ignoroit encore chez Madame *Miller*.

Le Lecteur ne ſçauroit douter ; que cette bonne femme n'ecoutât tout ceci avec autant de plaiſir que de reconoiſſance. Mais la peine que lui cauſoit le malheur de ſon ami *Tom*, empoiſonnoit toute ſa joye.... Ma fille, ma famille entiere eſt ſur le point d'être heureuſe, (répétoit à chaque inſtant ſon bon cœur) & le déplorale Auteur de nôtre félicité, touche au comble de l'infortune !

M. *Alworthy*, après lui avoir laiſſé le tems de ſavourer ces premieres nouvelles, lui dit, en rentrant, qu'il avoit encore quelque choſe d'agreable à lui apprendre. J'ai découvert, ajouta-t-il, certain tréſor aſſez conſiderable, appartenant à quelqu'un que vous aimez: Je crains pourtant, qu'il ne ſoit en ſituation de ne pouvoir en faire uſage.

Ah, Monſieur ! j'oſe encore eſpérer le contraire, s'écria Madame *Miller*, ſûre qu'il s'agiſſoit de ſon ami *Jones*.

Je m'en flatte de même, & de tout mon cœur, lui dit M. *Alworthy* : mon

mon neveu m'a pourtant dit, ce matin, que cette affaire prenoit un mauvais tour.... Ah grand Dieu! s'écria Madame *Miller*.... Allons, Monſieur, je me tairai. Jugez pourtant de mon ſupplice !..... Madame, lui dit M. *Alworthy*, vous pouvez parler ; vous me connoiſſez trop pour me croire capable d'injuſtice ou de haine envers qui que ce ſoit. Quant à ce jeune homme, je ſerois charmé qu'il ſe juſtifiât totalement, & ſurtout de cette malheureuſe affaire. Vous avez vû, dès long-tems, ma tendreſſe pour lui. Le monde, vous le ſçavez, m'en a même blâmé ; & ſi je m'en ſuis détaché, ce n'eſt en vérité pas ſans cauſe.... Croyez-moi, Madame, je ſerois ravi de m'être trompé.

L'Hôteſſe alloit répliquer, avec toute la vivacité qu'inſpirent aux bons cœurs le zèle & la reconnoiſſance, lorſqu'un domeſtique vint l'avertir que quelqu'un l'attendoit en bas pour affaires.

M. *Alworthy* ayant alors fait appeller *Blifil*, on lui dit, qu'il avoit été quelque tems dans sa chambre, avec la personne qui lui tenoit ordinairement compagnie ; & M. *Alworthy*, augurant que ce ne pouvoit être que M. *Dowling*, ordonna qu'on le fît venir.

Dès-que ce Procureur fut arrivé, M. *Alworthy*, sans nommer personne, lui proposa la question des billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. *Dowling* répondit, qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel, mais, qu'attendu la délicatesse de la matiere, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajoûta, qu'étant sur le point de sortir, pour une consultation qu'on alloit faire chez M. *Western*, au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de M. *Alworthy*, proposer la question aux Avocats.

Ils raisonnoient encore sur cette affaire, lorsque Madame *Miller*, entr'ouvrant la porte de la chambre,

& y appercevant du monde, voulut ſe retirer. M. *Alworthy* la rappella, congédia le Procureur, & reçut, avec l'Hôteſſe, la viſite & les remercimens du jeune *Nightingale.* Mais, à peine le gendre avoit-il commencé à exprimer ſa reconnoiſſance, que la belle-mere, l'interrompant tout-à-coup, ah, Monſieur! s'écria-t'elle, M. *Nightingale* a de bonnes nouvelles, concernant le pauvre M. *Jones.* Il a été voir le bleſſé, qui non ſeulement eſt hors de danger, mais qui déclare, que c'eſt lui-même qui a attaqué le priſonnier.... Eût-on voulu qu'il ſe fût laiſſé battre? M. *Alworthy* l'eût-il voulu lui-même?.... parlez, parlez mon cher *Nightingale*; Apprenez tout à M. *Alworthy.*

Le gendre, en confirmant ce qu'avoit dit ſa belle-mere, raconta tout ce qu'il ſçavoit, & conclut par l'éloge de M. *Jones*.... le meilleur cœur, s'écria-t'il, le plus pacifique, & le plus généreux des hommes!

Ajoutez, Monſieur, ajoutez, dit Madame *Miller*, avec quelle ten-

dresse ; avec quels sentimens respectueux il nous a mille fois parlé de M. *Alworthy* ; la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits, & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à celui de tous les hommes qu'il chérit & respecte le plus.

M. *Nightingale*, que la vérité, l'amitié, l'estime même échauffoient à la fois, fit alors un tableau si touchant des sentimens de *Tom*, que M. *Alworthy*, qui d'abord avoit semblé ne l'écouter que par politesse, en parut enfin ébranlé. Pardon, Monsieur, s'écria *Nightingale*, (qui s'appercevoit de son trouble) pardon, si j'ose ici présumer un peu trop de moi-même, en osant toucher une matiére dont je connois toute la délicatesse.... Eh, pourquoi cela, mon cher gendre ? s'écria Madame *Miller*, faut-il craindre, faut-il jamais rougir en attestant la vérité ?

Elle a raison, Monsieur, lui dit

M. *Alworthy*, & j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre : plût au Ciel, que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentimens pour moi ! je vous dirai bien plus ; ce que je viens d'entendre, sur le compte de cet infortuné jeune homme, me touche, hélas, me plaît plus que vous ne pensez ! personne sur la terre ne seroit plus ravi que moi, de le retrouver innocent. Votre belle-mere, que dis-je ? tous ceux qui me connoissent, sont témoins que jamais un fils n'eût pû m'être plus cher. Oui, Monsieur, c'étoit un fils que je voyois en lui ; c'étoit un fils dont chaque jour, je rendois grace à la fortune ! Je me rappelle encore, avec plaisir, le moment où je le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains, pressant & caressant les miennes !... Je l'aimois, Monsieur ; Oui je l'aimois bien tendrement !....

A ces mots, les sanglots coupérent la voix à M. *Alworthy*, & ses

yeux ſe couvrirent de larmes.

Mais, comme la réponſe de Madame *Miller*, peut amener quelque choſe d'intéreſſant, nous nous interrompons nous-mêmes, pour vous rendre raiſon du changement viſible, qui ſemble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. *Alworthy*, en faveur de notre Héros. Ces ſortes de révolutions, qui ſont véritablement aſſez communes dans nos Romans & dans nos Piéces de Théâtre, n'ont ſouvent d'autre cauſe que la néceſſité de finir ou l'Hiſtoire ou la Piéce; & ſont même juſtifiées par des autorités très-reſpectables. Cependant, quoique la nôtre propre puiſſe peut-être en valoir d'autres, nous n'uſerons de nos pouvoirs qu'avec modération, & jamais, que lorſque la néceſſité pourra nous y contraindre: ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de ce grand Ouvrage.

Les diſpoſitions actuelles de M. *Alworthy*, ſe trouvoient donc fondées ſur une lettre, qu'il avoit reçuë

immédiatement avant que de rentrer chez son Hôtesse, & que le Lecteur curieux peut ouvrir au commencement du Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Contenant deux Lettres de différent style.

Lettre de M. Square à M. Alworthy.

Mon digne ami,

Je vous mandai, par ma derniere, que les eaux ne m'étant pas favorables, on me les avoit absolument défenduës. Je vous apprens maintenant une nouvelle, qui touchera peut-être plus mes vrais amis, qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewster *m'ont notifié, que je dois me disposer à la mort.*

J'ai lû, je ne sçais où, que le véritable usage de la Philosophie, étoit d'apprendre à mourir. Je ne démentirai donc pas la mienne, au point de marquer la moindre surprise à la vuë d'une leçon, que je suis censé avoir étudiée si long-tems. J'avouërai cependant, sans rougir, qu'un seul Chapitre des Livres Saints l'enseigne beaucoup mieux que tous les volumes de Philosophie, tant ancienne que moderne. L'assurance qu'ils nous donnent d'une autre vie, est bien d'un autre poids aux yeux de la Raison, que toutes les consolations tirées du cours invariable de la Nature, du Vuide ou de la Satieté des plaisirs d'ici-bas, & de tous les autres lieux communs des Déclamateurs : remédes vraiment topiques, quelquefois capables d'armer notre ame contre la douleur & contre la mort même: mais toujours insuffisans pour élever notre courage jusqu'à mépriser l'approche du moment fatal; & moins encore, pour nous le faire envisager comme un bien aussi réel que désirable. Mon intention n'est pas d'insinuer, que tous ceux que nous

appellons Philoſophes ayent nié l'éxiſtance d'un Etre ſuprême, ou l'immortalité de l'ame. Pluſieurs d'entre eux ont entrevu, par les ſeules lumieres de la Raiſon*, quelque eſpoir d'un autre avenir. Mais, pour parler ſans préventions, cette lueur étoit ſi foible, ſi incertaine, & leurs éſpérances par conſéquent ſi peu fondées, qu'on peut ſans injuſtice les regarder au moins comme douteuſes.* Platon*, dans ſon* Phédon*, finit par déclarer que ſes argumens les plus forts, rendent au plus ſon opinion probable; &* Ciceron *lui-même, ſemble moins convaincu de l'immortalité de l'ame, qu'il ne paroît avoir envie de la croire. Quant à moi, pour vous parler avec franchiſe, je ne la crus jamais fermement, que depuis que je ſuis redevenu vraîment Chrétien.*

Cette derniere expreſſion, vous ſurprendra ſans doute; mais j'oſe maintenant vous aſſurer que c'eſt depuis très peu de tems que j'ai quelque eſpéce de droit de me qualifier ainſi. L'orgueil Philoſophique avoit enyvré ma Raiſon, & la ſageſſe la plus ſublime n'étoit à mes

yeux (aussi fascinés que jadis ceux des Grecs) *qu'une chimére méprisable.*

Le Ciel enfin a daigné m'éclairer : tandis qu'il en est tems encore, j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumiere, en me montrant la vérité, m'a fait voir les bords de l'abîme où j'allois me plonger !.... Mais, je sens que je m'affoiblis : je me hâte d'en venir au principal objet de cette lettre.

En parcourant des yeux ma vie passée, rien n'excite plus mes remords, que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez ci-devant adopté pour fils. J'ai, non seulement contribué aux infâmes projets d'autrui, mais j'ai moi-même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez-moi, cher ami, croyez en la déclaration d'un mourant, il a été indignement & lâchement trahi. Quant aux faits principaux, pour lesquels vous l'avez banni de votre présence, je vous jure solemnellement qu'il n'étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant, c'est le seul de tous ceux qui habitoient votre maison, & qui

vivoient de vos bienfaits , dont la douleur & les inquiétudes ayent été véritablementt sincéres : la joye seule qu'il témoigna de votre convalescence a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous à quèlqu'un dont l'ame ignoble étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir.... Mais, j'oublie que mon but est seulement de justifier l'innocent , & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi donc, encore un coup , mon ami , ce jeune homme a le caractére excellent, l'ame grande & généreuse , & posséde au plus haut dégre toutes les vertus capables d'illuster l'humanité. Il a quelques défauts, sans doute ; mais bieu loin d'être ingrat, bien loin d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son Bienfaiteur , je serois volontiers garant , lorsque vous le chassâtes , que son cœur saigna pour vous , & beaucoup plus que pour lui même.

Des motifs purement humains , m'ont rendu assez foible , assez criminel pour vous avoir si long-tems caché ce secret honteux. Nul motif ne me

guide aujourd'hui, que le désir de rendre hommage à la vérité, de justifier l'innocent, & de reparer autant qu'il est en moi tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc, que cette déclaration, non suspecte par tant d'endroits, produira tout l'effet que je souhaite, & rendra à M. Jones *toute la faveur dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir,*

MONSIEUR,

Votre très-obligé, très-obéissant, & très-humble Serviteur,
THOMAS SQUARE.

Après cette lecture, la révolution subite des sentimens de M. *Alworthy* en faveur de notre ami *Tom*, paroîtra sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu, par le même Courier, une autre lettre

d'un ſtyle différent, & dont nous croyons devoir faire part au Lecteur, avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt ſelon toute apparence la derniere fois que nous aurons à parler du Perſonnage qui l'a écrite.

Lettre de M. Tuakum à M. Alworthy.

MONSIEUR,

Ce que me mande votre digne neveu, des nouvelles infamies du Pupile dun Athée tel que M. Square, *ne me ſurprend en aucune façon. Un meurtre, quel qu'il ſoit, ne m'étonnera jamais de la part d'un jeune homme infecté d'une doctrine auſſi pernicieuſe: & je prie ardemment le Ciel, que votre propre ſang n'attire pas enfin ſur ce malheureux l'arrêt d'une réprobation finale. Quelque vif que ſoit votre repentir, en vous rappellant vos foibleſſes en faveur d'un ſujet auſſi indigne de vos bontés; quels que ſoient vos regrets, d'avoir nourri & protegé*

ce monſtre au préjudice de votre famille & de la dignité de votre caractére, je croirois manquer encore à ce qu'exige mon devoir, ſi je balançois à vous remettre ſous les yeux l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc, que je vous ſupplie, de réfléchir ſur le ſupplice bien-tôt prêt à tomber ſur la tête d'un ſcélérat, qui ne l'a que trop mérité. Et puiſſe cet exemple terrible, vous tenir déſormais en garde contre le mépris que vous eûtes jadis, que vous avez encore peut-être, pour les avis d'un homme dont les vœux les plus ardens n'eurent jamais d'objet que votre félicité préſente & future.

Si ma main, prête à infliger une correction légitime, n'eût pas cent fois été liée par un eſprit d'indulgence mal entendu, j'euſſe extirpé peut-être ces ſemences infernales que j'ai vû germer dès l'enfance dans l'ame de cet objet infortuné du couroux céleſte. Mais de ſi triſtes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal !

Je ſuis fâché que vous ayez ſi promptement diſpoſé de la Cure de

Westerton : *je me flattois d'être du moins averti de vos desseins.... Vos réflexions, sur la pluralité des bénéfices, sont extrêmement judicieuses : cependant, Si la pratique en étoit criminelle, mille personnes respectables se garderoient sans doute de l'approuver publiquement par leur conduite. Si le Vicaire d'*Adergrove *mouroit aussiôt qu'on le pense, je me flatte, si vous êtes bien convaincu de mon sincére attachement pour vous, que vous daignerez enfin songer à moi.*

Je suis, Monsieur,

Votre fidéle & humble serviteur,
ROGER TUAKUM.

C'étoit, pour la premiére fois, que M. *Tuakum* avoit osé écrire avec ce ton d'autorité à M. *Alworthy* : aussi ne tarda-t'il pas à s'en répentir. C'est toujours ce qu'on voit arriver à ceux, qui comme lui, ont assez peu de discernement pour

imputer à un excès de foiblesse méprisable, ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté trop sublime pour pouvoir être senti & apprécié par certaines ames.

Il est vrai, que M. *Alworthy* n'avoit jamais aimé *Tuakum*. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain; il sçavoit, que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte de l'âpreté de son caractére. Mais, c'étoit en même tems un excellent homme de Lettres, & d'un zèle infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens; ajoutons à ceci, l'extrême austérité de sa vie & de ses mœurs, une probité intacte, & l'attachement le plus vif pour tout ce qui concernoit la Religion. De façon que, le tout bien pesé, quoique M. *Alworthy* n'aimât ni n'estimât cet homme, il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le sçavoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples: élevés dans sa maison,

& ſous ſes yeux, il s'étoit en un mot cru capable de corriger, dans ces jeunes cœurs, ce que les préceptes de *Tuakum* pourroient y jetter des principes défectueux.

CHAPITRE IV.

Continuation de l'Hiſtoire.

MOnſieur *Alworthy*, dans ſon dernier diſcours, s'étoit rappellé quelques idées tendres concernant *Jones*, qui lui avoient tirées des larmes. Madame *Miller*, qui s'en étoit apperçuë, ne perdit pas l'occaſion de ſervir ſon ami. Ne cachez point votre attendriſſement, Monſieur ! s'écria-t'elle avec tranſport, vos ſentimens & vos bontés pour cet infortuné jeune homme, ſont trop connus, pour les dérober à nos yeux. Tour ce dont on l'accuſe, eſt faux ; ces prétendus témoins de la querelle, pour laquelle il eſt arrrêté, ſont des infâmes

gagnés sans doute par un rival : M. *Nightingale* a tout découvert ; & ce rival est même un *Lord*, qui prétendoit, dit-on, faire enlever M. *Jones*, pour l'embarquer par force sur la Flotte. Celui qui commandoit ces malheureux, l'Officier même, que l'on dit être un galant homme, a tout découvert à mon gendre, & n'eût jamais prêté son ministére pour ce complot horrible, s'il n'eût pas regardé M. *Jones* comme un vagabond abandonné par ses parens. Tel est le caractere qu'on donnoit à ce pauvre garçon.

M. *Alworthy*, fort étonné de ce discours, protesta que tout en étoit nouveau pour lui.... Je le crois bien, Monsieur, s'écria la bonne femme, cette Histoire ne ressemble guères à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre Procureur.

Quel Procureur ? Madame, répondit avec vivacité M. *Alworthy*. A quoi tend ce discours, où je ne comprens en vérité rien ?

Ah, Monsieur ! lui dit l'Hôtesse, que je vous reconnois bien là !....

M. *Alworthy* croit toujours devoit déguiser ses bontés. .... Mais, M. *Nightingale*, ici présent, a vû votre homme.

Quel homme, encore un coup, Madame ? je ne vous entend pas, répliqua-t'il.

Eh, votre Procureur apparemment, Monsieur ! que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténébres, lui dit M. *Alworthy* ; & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas, parlez donc, mon cher *Nightingale*, s'écria Madame *Miller* ; dites lui, tout ce que vous sçavez.

Oui, Monsieur, lui dit ce jeune homme, il est très-vrai que j'ai vû ce même Procureur, qui sort d'ici, dans un cabaret d'*Aldersgate*, avec deux des Soldats gagés par Mylord *Fellamar*, pour faire enlever M. *Jones* ; & qui, tous deux ont été témoins du fatal combat où M. *Fitz-Patrick* a été blessé.

J'avouë, Monsieur, interrompit Madame *Miller*, qu'en voyant ici ce Procureur, il y a quelques instans, j'avouë, dis je, de l'avoir crû chargé par vous de s'informer de cette affaire. J'ai même fait part de mes soupçons à M. *Nightingale*.

M. *Alworthy*, de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci, resta quelques instans muet... Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit-il enfin à M. *Nightingale*, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Etes-vous bien certain, de ne vous être pas trompé? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici?

Oh, Monsieur, j'en suis sûr! répondit *Nightingale*.

A *Aldersgate*? s'écria M. *Alworthy*; quoi, ce même Procureur! avec deux des prétendus témoins! Oui, Monsieur, lui dit l'autre, j'ai même été environ trois quart-d'heures avec eux.

Et, peut-on vous demander, continua M. *Alworthy*, quels étoient

les propos du Procureur ? Sçavez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là ?

Non, Monsieur, répondit *Nightingale* : ils étoient ensemble longtems avant mon arrivée. . . . . Le Procureur a peu parlé, en ma présence. Et je vous dirai plus : après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes, qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de M. *Jones*, & de M. *Fitz Patrick* même, & m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelques ennemis secrets, j'ai vû avec étonnement ce Procureur parler en faveur de M. *Jones*, & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice, que la vérité pure & simple. C'est ce qui m'a fait croire, & surtout en voyant ici ce même Procureur, que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à *Aldersgate*.

Quoi ! dit Madame *Miller* à M. *Alworthy*, n'est-ce pas en effet vous même, qui l'aviez chargé de cela ?

Je vous jure que non, répondit-il, vous m'en apprenez la nouvelle.

En ce cas, mes yeux s'ouvrent, s'écria l'Hôtesse : sur mon ame, je suis au fait !.... Je ne m'étonne plus de les avoir vûs, depuis peu, si soigneusement enfermés ensemble... O mon cher *Nightingale !* courez, je vous en supplie, allez chercher ces malheureux témoins... s'ils sont encore sur la surface de la terre, hâtez-vous de nous les trouver. Mais, non, restez, j'y vais, j'y cours moi même....

Madame, calmez-vous de grace, lui dit affectueusement M. *Alworthy*? Faites seulement appeller M. *Dowling*, s'il est encore en haut; sinon, que mon neveu descende.

Madame *Miller* vola, & revint dire que le Procureur étoit sorti, mais que M. *Blifil* alloit paroître.

M. *Alworthy* étoit moins enflammé que Madame *Miller*, dont tous les esprits étoient en l'air pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques soup-





Gravelot inv. F. A. Aveline Sculp.

ţons aſſez ſemblables à ceux de la bonne Hôteſſe.

A l'arrivée de *Bliſil*, M. *Alworthy*, d'un ton ſérieux, accompagné d'un regard tel peut-être qu'il n'en avoit jamais lancé...avez-vous, lui dit il quelque connoiſſance que M. *Dowling* ait vû quelques-uns des témoins de la querelle de *Tom Jones* avec M. *Fitz-Patrick* ?

Rien n'eſt ſi dangereux qu'une queſtion imprévue pour un homme dont l'intérêt le plus ſenſible eſt de cacher la vérité. Le mouvement ſoudain & violent du ſang, qu'excite la ſurpriſe, cauſe preſque toujours un dérangement, une ſorte d'altération dans la phyſionomie, qui force le coupable de s'accuſer tacitement lui-même.

Cette révolution fut ſi viſible dans *Bliſil*, que nous n'oſerions preſque blâmer la vivacité de Madame *Miller*, qui s'écria dans l'inſtant même, Monſieur, il eſt coupable! ſur mon honneur, il eſt coupable!

Un regard de M. *Alworthy*, fit ſentir à la bonne femme, que ce zéle

impétueux n'étoit pas de ſon goût. Puis, ſe retournant vers *Bliſil*, qui paroiſſoit anéanti ; pourquoi tant héſiter, Monſieur, lui dit il ſéchement ? pourquoi, ne répondez-vous pas ? C'eſt par votre ordre, apparemment, que tout ceci s'eſt fait ? j'imagine, du moins, que cet homme n'eût pas été aſſez hardi pour agir de ſon chef, & ſurtout ſans m'avoir conſulté.

Monſieur, répondit enfin le tremblant *Bliſil*, oſerai-je, en m'avouant coupable, eſpérer mon pardon ?.... Votre pardon ! s'écria M. *Alworthy*, en colére.

Oui, Monſieur répondit le neveu ; j'avois prévû votre courroux. Mais, mon cher Oncle pardonnera ſans doute aux effets de la plus pardonnable des foibleſſes. La pitié mal placée eſt un crime, je le ſçais, j'en conviens : cependant, c'eſt un crime dont mon Oncle même, n'eſt pas tout-à-fait innocent, J'avouë, que j'y ſuis retombé plus d'une fois par la même raiſon qui me rend en ce moment ſi

si coupable à vos yeux. Je ne vous cacherai donc plus, que j'ai chargé M. *Dowling*, non pas d'une recherche vaine; mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémis, & d'adoucir s'il étoit possible la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, Monsieur, que je comptois pouvoir tenir secrete, mais que je n'ose vous nier.

Il est vrai, dit M. *Nightingale*, que le Procureur m'a paru parler aux témoins, à peu près conformément à ce que dit M. *Blifil.*

Eh bien? après ceci, Madame, dit M. *Alworthy*, conviendrez-vous enfin, d'avoir conçu légérement de très mauvais soupçons? & mon neveu, que vous aviez crû si coupable, sera-t'il toujours aussi noir dans votre esprit?...

Madame *Miller*, étoit confonduë & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder sitôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'Auteur des malheurs de *Jones*, M. *Blifil* étoit pourtant parvenu, dans le moment présent, à lui en imposer

aussi fortement qu'aux autres : tant le diable avoit, à propos, bien servi son ami ! Le vieux proverbe dit, *qu'il ne les éleve, que pour les faire tomber de plus haut* : M. *Blifil* nous prouve le contraire. Son Protecteur trahit, il est vrai, quelque fois de petits Messieurs qu'il regarde comme simples *connoissances*, ou qui ne lui sont attachés qu'à demi : Mais il tient toujours ferme du côté de ceux qui lui sont entiérement dévoués, & les secoure même avec zèle dans les plus grandes extrêmités, jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie, affermit le gouvernement ; si une maladieconnuë & bien traitée, assure du moins pour quelque tems la santé prochaine du malade : il en est de même de la colére, qui au moment qu'elle se calme, donne souvent une nouvelle vie à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. *Alworthy*, après la scéne que nous venons de raconter : *Blifil* ayant trouvé le secret de

dissiper le plus grand soupçon, celui qui naissoit de la lettre de M. *Square*, glissa sur l'ame de son oncle.

M. *Tuakum*, dont les expressions peu mésurées n'avoient pas plues, porta seul tout le poids des réflexions que faisoit M, *Square*, au sujet des ennemis secrets du pauvre *Jones*.

Quant au ressentiment de M. *Alworthy* contre le prisonnier, il diminuoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne, dit-il, en s'adressant à M. *Blifil*, non-seulement cet effort peu commun d'un bon naturel, mais je prétens vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple. ,... Qu'en dites-vous, Madame *Miller*? ferions-nous si mal, de prendre un carosse, & d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami?

Nous pensons assez bien de nos Lecteurs, pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette bonne femme; mais il faut, avec un cœur comme le sien, avoir bien

connu l'amitié comme elle, pour ſentir tout ce qu'elle ſentit alors. Il en eſt peu, au contraire, nous l'eſpérons du moins, capables de bien juger de ce qui ſe paſſa au même inſtant dans l'ame de M. *Blifil* : mais, s'il en eſt, ils conviendront peut-être, qu'il ne pouvoit guères trouver d'objections vrai-ſemblables contre ce que propoſoit M. *Alworthy*. Cependant la fortune, ou le *Monſieur* dont nous parlions tout-à-l'heure, vint au ſecours de ſon cher *Blifil*, & lui ſauva une mortification ſi piquante : car, au moment que l'on envoyoit chercher le caroſſe, *Partridge* qui revenoit de la priſon, ayant fait appeller Madame *Miller*, lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à *Tom*, en conſéquence de la viſite de Madame *Waters*.

Ciel! ô Ciel! s'écria l'hôteſſe! que dira M. *Alworthy* ?... hélas, nous allions tous partir, avec lui, pour voir ton déplorable Maître !... Ah, Madame, lui dit *Partridge*, il faut rompre, il faut remettre ce

voyage ; il faut cacher cette étrange découverte à M. *Alworthy*. S'il arrivoit maintenant à la prison, il y verroit mon maître avec sa mere, qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux gémissent sans doute, en cet instant, du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre *Miller*, saisie d'horreur, au recit de *Partridge*, n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer, pour arrêter M. *Alworthy*, que dans l'instant présent. Cependant, comme une femme, en pareil cas, a plus de ressources qu'un homme, elle crut enfin avoir trouvé une excuse ; & rentrant aussi tôt dans la chambre.... Vous vous étonnerez, sans doute, dit-elle à M. *Alworthy*, que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. *Jones* ? mais, j'ai réfléchi, Monsieur ; & voici mes raisons. Les différens assauts, & les malheurs multipliés que ce pauvre garçon a eu à soutenir depuis quelques jours, l'ont

dû jetter dans le plus grand accablement. Si nous allions, à l'improviste, fondre tous ensemble chez lui, la surprise, la joie dont je le vois déja saisi à la vûe de son cher Bienfaicteur, lui seroient probablement funestes ; & ce malheur est d'autant plus à craindre, que son Domestique, vient de m'assurer, en rentrant, qu'il s'en faut beaucoup que son Maître soit en santé.

Son Domestique est ici ? s'écria M. *Alworthy* : qu'il vienne, qu'il entre, je le veux voir, & l'interroger moi-même sur la situation de *Jones*.

Partridge, fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. *Alworthy*. Il se laissa pourtant persuader, après que Madame *Miller*, à qui il avoit déja raconté toute son histoire, lui eut promis de l'introduire. M. *Alworthy* reconnut *Partridge*, dans le moment. Etes-vous, lui dit-il, Domestique de M. *Jones* ?

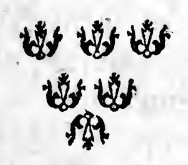
Je ne sçais, Monsieur, répondit *Partridge*, en tremblant, si je suis

en effet son Domestique ; mais je vis avec lui..... hélas ! *non sum qualis eram*, votre Grandeurle sçait.

M. *Alworthy* lui fit alors nombre d'autres questions, & surtout concernant la santé de notre Héros, auxquelles le Pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. *Jones.*

Pendant ce dialogue, M. *Nightingale* prit congé, & fut bientôt suivi de Madame *Miller*, au moment qu'elle s'apperçut que M. *Alworthy* congédioit *Blifil.*

Dès que M. *Alworthy* fut seul avec *Partridge*, il lui parla comme vous allez voir.



CHAPITRE V.

Continuation de l'Histoire.

IL faut, ami, que vous ſoyez un homme bien étrange ! non-ſeulement, vous vous êtes perdu de gaieté de cœur en ſoutenant obſtinément un menſonge, mais vous pouſſez la choſe au point de paſſer publiquement pour le Domeſtique de votre propre fils. Quels intérêts peuvent donc vous conduire ? Et quels ſont vos motifs ?

Je vois, Monſieur, dit *Partridge*, en tombant à genoux, que toujours prévenu contre moi, vous avez fermement réſolu de ne jamais me croire. A quoi donc ſerviroient mes nouvelles proteſtations ? Le Ciel ſçait, cependant, que M. *Tom* n'eſt pas mon fils !

Quoi ! s'écria M. *Alworthy*, oſez-vous, pouvez-vous me nier encore une vérité, dont vous fûtes autrefois convaincu ſur l'évidence

la plus manifeste ! & que faut-il de plus, pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans, que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant, dont vous osez nier d'être le pere ! Je vous croyois hors du pays ; que dis je ? je vous croyois mort, depuis long-tems.... Par quel hazard êtes-vous encore avec ce jeune homme ? où vous êtes-vous rencontrés ? comment l'avez-vous connu ? quelle espéce de correspondance avez-vous donc toujours entretenuë ensemble ? Ne me déguisez rien : votre fils ne sçauroit qu'y gagner. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous, le soin qu'il a pris de soutenir secretement son pere pendant tant dannées, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déja conçuë pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit *Patrridge*, je vous dirai la vérité.... Parlez, dit M. *Alworthy*, je vous écoute ; mais sur tout, tenez moi parole.

Le malheur de vous avoir déplû, Monſieur, s'écria en ſanglottant le bon *Partridge*, entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite Ecole, & le Miniſtre de la Paroiſſe, jaloux ſans doute de vous faire ſa cour, me deſtitua quelques jours après de l'office de Clerc. Il ne me reſta, par conſéquent, pour vivre, que ma boutique de Barbier, qui, dans nôtre village, eſt d'un très-mince revenu.

Tant que ma femme a vêcu, une penſion annuelle de douze livres *ſterlin*, qui nous venoit d'une main inconnuë, (que je crois pourtant connoître) nous fut exactement payée. Mais, dès qu'elle fut morte, votre Grandeur ayant jugé à propos de la ſupprimer, je tombai tellement dans la miſére, qu'ayant un beau jour fait un paquet du peu qui me reſtoit, je partis dès la nuit ſuivante pour aller chercher fortune ailleurs.

Partridge, qui dans cette premiere partie de ſon Hiſtoire, avoit

été supportable, ne le fut pas dans la seconde, dont la longueur ennuyeroit sans doute le plus intrépide Lecteur autant qu'elle ennuya M. *Alworthy*; qui, après s'être impatienté plus d'une fois, lui ordonna d'un ton si imposant d'en venir au moment de sa rencontre avec *Tom*, que le prolixe Historien se crut obligé d'obéir, & lui raconta tout ce que nous sçavons déja.

Voilà la vérité, Monsieur, ajouta-t'il en finissant : M. *Jones* n'est, ni ne fut jamais mon fils, je vous le jure, sur tout ce que je connois de plus sacré ! & puisse le Ciel me punir à vos yeux, si je vous en impose d'un seul mot !

Que dois-je donc penser ? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entens ? dit M. *Alworthy*.... car enfin, à quel propos désavoueriez-vous si fortement un fait, qui vraisemblablement ne pourroit aujourd'hui qu'être avantageux à vos intérêts. . ?. . . . Quoi, Monsieur, vous doutez encore ? s'écria *Partrid-*

ge, dont la langue petilloit de parler.... Eh bien, puiſque je ne ſuis point croyable, il faut enfin vous donner d'autres preuves..... Plaiſe au Ciel, cependant, que vous n'ayez pas mieux connu la mere de ce jeune homme, que vous n'en connoiſſez le pere!..,.. Que veut encore dire ceci? s'écria M. *Alworthy*. Pourquoi cette pâleur ſoudaine, & ces frémiſſemens?

Partridge lui raconta alors toute l'hiſtoire de *Jones* avec Madame *Waters*....

Juſte Ciel! interrompit M. *Alworthy*, touché juſqu'aux larmes, dans quel abîme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains!...

A peine achevoit-il ces mots, que Madame *Waters* entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas plutôt reconnuë, qu'il s'écria de toute ſa force, la voilà! Monſieur, je la vois elle-même! voilà la malheureuſe mere de M. *Jones*: c'eſt à elle à me uſtifier devant votre Grandeur.....

Ah, *Madame* ! daignez.... Madame *Waters*, ſans faire aucune attention à ce que diſoit *Partridge*, & s'approchant de M. *Alworthy*, je crains, Monſieur, dit-elle, après une ſi longue abſence, que mes traits ne vous ſoient plus connus...

Vous êtes ſi changée à tous égards, répondit-il, d'un air auſſi ſérieux qu'embarraſſé, que ſans cet homme, qui m'apprend qui vous êtes, je vous aurois peut-ère méconnuë..... Auriez-vous quelques affaires particulieres à me communiquer ?

Oui, Monſieur, dit-elle, en ſoupirant, j'en ai d'un genre qui vous étonnera ſans doute ! hélas, j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous ſeul. Daignez, de grace, daignez m'entendre ſans témoins.

Partridge, alors eut ordre de ſortir, & ne quitta la chambre qu'après avoir très-inſtamment ſupplié cette Dame de lui rendre juſtice, & de faire éclater ſon innocence aux yeux de M. *Alworthy*.

Tranquiliſez-vous, lui dit-elle,

je ferai tout ce que je dois, tant envers Monſieur, qu'envers vous.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Hiſtoire.

MAdame *Waters*, reſtée ſeule avec M. *Alworthy*, ayant gardé quelque tems le ſilence : Je ſuis fâché Madame, lui dit-il, ſurtout après ce que je viens d'entendre, du mauvais uſage.... Monſieur, s'écria-t'elle, en l'interrompant, je ne connois que trop ma faute; mais ne m'accuſez point d'ingratitude. Je n'oubliai, ni n'oublierai jamais tous les bienfaits que j'ai reçûs de vous Epargnez-moi maintenant les rèproches; j'ai des ſecrets trop importans à vous dévoiler, concernant le jeune homme à qui vous donnâtes autrefois le nom de *Jones*, que je portois alors.....

Ah, Madame! interrompit auſſi M. *Alworthy*, hâtez vous de grace de

me répondre. Ai-je, par ignorance, puni un innocent dans la perſonne que vous venez de voir ici ? n'étoit-il pas le pere de l'enfant ?

Non, Monſieur, lui dit Madame *Waters*, non Monſieur, il ne l'étoit pas.... Daignez vous rappeller mes diſcours ; je vous promis, vous le ſçavez, que ce ſecret vous ſeroit un jour dévoilé ; je vous promis, de vous nommer un jour le pere du petit orphelin : & je gémirai longtems de la fatale négligence qui m'a empêchée de remplir plutôt ce devoir.... hélas, je ſçavois peu combien il étoit important !

Achevez, Madame, lui dit M. *Alworthy*, d'une voix altérée, achevez.... je brûle, je crains également de vous entendre.

Vous ſouvient-il, Monſieur, lui dit-elle, d'un jeune homme nommé *Summer* ?

Je m'en ſouviens très-fort, répondit M. *Alworthy* ; c'étoit le fils d'un homme auſſi vertueux que ſçavant, & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé, Monsieur : c'est vous, je crois, qui fîtes élever son fils à l'Université, & qui l'avez retiré chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé....

Pauvre jeune homme, dit, en soupirant, M. *Alworthy*, il me fut enlevé dans son printems..., hélas, j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car, sans doute, c'est lui que vous allez enfin nommer pour pere de votre enfant ?

Lui, Monsieur, répondit-elle, il ne le fut jamais.

Que prétendez-vous donc, reprit M. *Alworthy* ? à quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement, reprit-elle, dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire..... O, Monsieur ! préparez-vous à entendre un recit, qui va vous affliger, & vous surprendre.

Parlez, parlez, Madame, qu'aurois-je à craindre, hélas ? mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien, Monſieur, ajouta-t-elle, ce même M. *Summer*, ce fils de votre ami, cet enfant nourri dans votre ſein, qui après un an de ſéjour dans votre Château, au retour de ſes études, vous fut ravi par une mort prématurée, que vous pleurâtes ſi amérement, que vous regretâtes comme un fils; ce même *Sir Summer*, enfin, étoit le pere de *Tom Jones*... Qu'entens-je, dit *Alworthy* !... Mais non..... vous vous contrediſez, Madame.

Vous le croyez, répondit la *Waters* : il n'en eſt rien pourtant; il fut pere de cet enfant, & je n'en fus jamais la mere.

Prenez garde, Madame! lui dit M. *Alworthy*, craignez d'ajouter l'impoſture au crime; Songez, qu'il eſt un Dieu vengeur, dont l'œil perçant lit juſque dans votre ame, & qu'il ſçait tôt ou tard punir les forfaits.

Je vous le répete, Monſieur, s'écriat-t'elle, je ne ſuis point ſa mere, ni ne voudrois l'être maintenant, pour l'Univers entier!

J'entrevois enfin, vos raiſons, Madame, & je déſire autant que vous d'être forcé de ne pouvoir le croire. Vous vous ſouvenez cepenpendant, de m'avoir autrefois tenu un tout autre langage.... Pouvez-vous oublier que vous m'avez tout avoué ?

Non, Monſieur, répondit Madame *Waters* : mais ce langage, mais cet aveu quel qu'il ſoit, me fut expreſſément dicté ; je fus fidéle à ma promeſſe, malgré ma répugnance & mes regrets ; je me ſuis expoſée à l'opprobre, & n'ai pas lieu de m'en repentir.

Quelle autre femme étoit-ce donc ? Ciel ! hâtez-vous de me le dire, iuterrompit M. *Alworthy*.

Je tremble, Monſieur, répondit Madame *Waters*.... & je n'oſe vous la nommer.

Ah ! tout cet embarras m'apprend, qu'elle étoit ma parente. . . . vous l'avez dit, Monſieur.... vous eutes une ſœur.....

Une ſœur ? répeta-t'il, en frémiſſant. . . . qu'a de commun ma

ſœur, avec ce malheureux enfant ?.. Elle en étoit la mere, dit en ſoupirant la *Waters.*

O Ciel ! eſt-il poſſible ? s'écria douloureuſement *Alworthy.*

Calmez vos ſens, mon cher Monſieur, dit Madame *Waters*, je n'ai plus rien à vous cacher. Immédiatement après votre départ pour Londre, *Miſſ Brigitte* vint un jour voir ma mere. Elle étoit charmée, diſoit elle, de tout ce qu'elle avoit oui dire de la ſingularité de mon caractére, de ma ſcience, & de ma gentilleſſe. Après m'avoir autant careſſée que louée, elle m'invita à la ſuivre au Château : J'y conſentis. Je l'amuſai par des lectures qui paroiſſoient lui plaire ; j'acquis ſon amitié, bientôt après, ſa confiance ; & je me vis, en peu de jours, comblée de ſes préſens. Après m'avoir plus d'une fois ſondée ſur le chapitre de la diſcretion, & s'être cruë bien aſſurée par mes réponſes que j'étois capable de garder un ſecret, *Miſſ Brigitte* me fit un jour entrer, & m'enferma avec elle dans ſon

cabinet. Chere *Jenny*, me dit-elle, en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous estime; vous allez sçavoir un secret, d'où dépend mon honneur, & par conséquent ma vie!.... croyez-vous (ajouta-t-elle, à travers mille sanglots,) que je puisse avec sûreté le confier à votre mere ?

Je garantis sa discretion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le secret de ses amours avec feu M. *Summer*, qu'elle avoit secretement épousé quelque jours avant qu'il mourût, & l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeoient maintenant.

Il fut arrêté entre nous, que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion; & que Madame *Debora* seroit écartée, sous prétexte de s'aller informer, dans le fond du Comté de *Dorset*, des mœurs d'une femme de chambre que *Miss Brigitte* vouloit prendre. On avoit déja mis l'autre dehors, depuis trois mois, & l'on m'avoit prise

à l'essai dans sa place, afin de pouvoir dire, en me renvoyant dans la suite, qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions, & plusieurs autres encore, furent prises, pour prévenir les soupçons de *Debora*, lorsque j'avouërois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout, Monsieur, ajouta Madame *Waters*, pour sauver le réputation de votre sœur; & j'en fus réellement très-bien récompensée. Les terreurs de *Miss Brigitte* n'avoient pour principal objet que *Debora*, qu'elle croyoit incapable de garder un secret, & surtout avec vous. On la retint éloignée du Château, on retarda son retour de semaine en semaine sous différens prétextes, jusqu'au moment de la délivrance de Madame votre sœur. Ma mere, alors, emporta l'enfant, & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londre, & après le retour de *Debora* au Château, que *Miss Brigitte*

(qui ne pouvoit se resoudre de perdre son fils de vuë) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant, qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil, que par complaisance pour vous, écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle ; & la pauvre *Jenny Jones*, porta seule & volontairement tout le fardeau de l'avanture.

Madame *Waters*, en finissant son histoire, en attesta la vérité par les sermens les plus terribles, & les protestations les plus solemnelles.

Ainsi, Monsieur, ajouta-t-elle, vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas, après ceci, que vous ne le regardiez comme tel ; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne, tant par sa figure, que par la noblesse de ses sentimens.

Il est inutile, Madame, dit M. *Alworthy*, que je vous peigne l'excès de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu, vous n'eussiez pû même inventer & accumuler toutes les

circonſtances qui rendent ce fait auſſi vraiſemblable qu'évident à mes yeux. Je me rapelle, je l'avouë, certaines particularités touchant M. *Summer* qui, dans le tems, me firent ſoupçonner qu'il avoit pû plaire à ma ſœur : j'en parlai même à *Miſſ Brigitte ;* car j'aimois aſſez ce jeune homme tant à cauſe de lui-même, qu'à cauſe de ſon pere, pour conſentir à ce mariage. Mais, ma ſœur me parut être ſi choquée d'une propoſition, qu'elle croyoit ſans doute hazardée de ma part pour l'éprouver, que je n'oſai jamais en reparler. Juſte Ciel ! c'eſt toi qui conduis tout !.... Je ne puis pourtant pardonner à ma ſœur, d'avoir emporté ce ſecret avec elle.

Je vou jure, lui dit Madame *Waters*, que ce ne fut jamais ſon intention ; mais le Miniſtre, qui l'avoit mariée, étoit tout-à-coup diſparû ; on le prétendoit mort aux *Indes* ; & la pauvre femme redoutoit vos reproches ! elle m'a pourtant dit cent fois, que ſon deſſein étoit de vous tout déclarer un jour. Le Ciel

ſans doute ne l'a pas voulu. Peut-être même, que *Miſſ Brigitte* charmée de la réuſſite de ſon complot, & de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant, ne croyoit pas qu'il fût bien néceſſaire de précipiter une confidence qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah, Monſieur! ſi le Ciel eût permis qu'elle eût aſſez vêcu pour voir ce pauvre garçon chaſſé de chez vous comme le dernier des miſérables; que dis-je? ſi elle eût vû M. *Alworthy* lui-même, gager un Procureur pour lui faire imputer un homicide, dont il eſt innocent?..... Pardon, Monſieur, ſi tant d'inhumanité me révolte... On vous a ſans doute trompé: ce trait, du moins, ne quadre pas avec votre caractére; & M. *Jones* ne mérita jamais.....

Arrêtez, Madame? s'écria M. *Alworthy*; quiconque vous a fait ce rapport, m'inſulte, & vous trompe vous-même.

Ah, Monſieur, dit Madame *Waters*, c'eſt le plus cher de mes ſouhaits! ... Je n'oſois, je l'avouë, croire

croire M. *Alworthy* ſi cruel. Que vouliez-vous pourtant que je penſaſſe ? Un homme, qui me croit l'épouſe de M. *Fitz-Patrick*, arrive chez moi : Si M. *Jones* a aſſaſſiné votre époux, me dit-il, pourſuivez hardiment le meurtrier ; un digne & riche Gentilhomme, qui connoît à fond l'infâme auteur du crime, vous ſoutiendra de toute ſa puiſſance, & fera tous les frais de votre pourſuite.

C'eſt par cet homme même, continua Madame *Waters*, que j'ai ſçû qui étoit M. *Jones* : il ſe nomme *Dowling* ; & M. *Jones* m'apprend qu'il eſt votre Intendant, Cet homme avoit toujours refuſé de me dire ſon nom : mais *Partridge*, qui l'a rencontré chez moi, à ſa ſeconde viſite, m'a dit l'avoir autrefois fort connu à *Saliſburi*....

Et ce M. *Dowling*, interrompit M. *Alworthy*, pénétré de ſurpriſe & d'horreur, a-t-il oſé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à pourſuivre *Jones* ?..... Non, Monſieur, répondit-elle,

je ne ſçaurois l'en accuſer. Il m'a dit, que je ſerois puiſſamment ſecouruë, mais il ne vous a pas nommé..... Mais, attendu les circonſtances, ſur quel autre pouvois je vraiſemblablement jetter les yeux?...

Attendu les circonſtances!... Ah, Madame, s'écria M. *Alworthy*, je ne le ſçais que trop...grand Dieu! par quels moyens auſſi foibles qu'admirables tu dévoiles enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes!.... Oſerois-je vous prier, Madame, de reſter ici, juſqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler ſoit arrivé? Je l'attens à chaque inſtant; peut-être même eſt-il déjà dans la maiſon.

M. *Alworthy* fit alors quelques pas vers la porte, pour appeller un Domeſtique, & rentra l'inſtant après, non pas avec M. *Dowling*, mais avec le gentilhomme qui va paroître dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Hiſtoire.

C'Etoit M. *Weſtern*, qui à la vuë de M. *Alworthy*, & ſans faire attention à Madame *Waters*... Ah, la belle beſogne (dit il en déployant ſa voix) la belle découverte que j'ai faite !... Stupides peres ! ſouhaitez encore, après ce trait, d'avoir des filles....

De quoi donc s'agit-il, mon cher voiſin ? lui dit doucement M. *Alworthy*.

Des plus belles affaires du monde, répondit *Weſtern* : tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit preſque promis, tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande avanture, n'avoir beſoin que d'un Notaire, devinez à quoi nous en ſommes ? La petite Coquine me jouoit ! Elle étoit en correſpondance avec

Monſieur votre bâtard ! Ma ſœur *Weſtern*, avec qui je m'étois brouillé, à cauſe d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait viſiter les poches de Mademoiſelle, pendant ſon ſommeil ; on a trouvé la Proſe de Monſieur. Ah, quelle énorme lettre ! je n'en ai pas lû la moitié : jemais l'éternel *Supple*, ne fut ſi long dans ſes ſermons. J'en ai pourtant aſſez vû, pour être ſûr qu'il eſt encore queſtion d'amour ; & je ne ſuis pas homme à m'y tromper... Mais, je vous l'ai de nouveau claquemurée dans ſa chambre ; & je la renvoye demain au Village, à moins qu'elle ne conſente d'épouſer ſur le champ votre neveu... Si elle oloit encore me réſiſter, nous verrons beau jeu, & vous ſçaurez, ou la peſte m'étouffe, ſi l'on m'offenſe impunément.

Vous ſçavez, M. *Weſtern*, répondit *Alworthy*, que les moyens violens ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même conſenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure! s'écria *Western*, mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Quoi, morbleu! je ne ſerai pas maître de ma fille? & ſurtout, quand je ne la punis que pour ſon bien?

Calmez-vous de grace, répondit M. *Alworthy*: ſi vous le permettez, je la verrai; je tenterai de l'amener à la raiſon.

Oh! en ce cas j'eſpere encore, dit *Weſtern*, en baiſſant le ton: voilà ce qu'on appelle parler, & en bon voiſin; vous ferez peut-être plus avec elle, en deux mots, que moi en mille; car je ſçais qu'elle vous eſtime beaucoup .... & que l'eſtime .... Eh bien, dit M. *Alworthy*, ſi vous voulez retourner chez vous, & la remettre en liberté, vous m'y verrez avant qu'il ſoit une heure....

Mais ſuppoſons, interrompit le pere de *Sophie*, qu'elle décampe pendant ce tems-là? Car, le Procureur *Dowling* m'aſſure qu'il n'y a plus d'eſpérance de voir notre gredin pendu: l'homme qu'il avoit

aſſaſſiné, ne veut, dit-on, pas mourir ; & *Dowling* croit que *Jones* eſt peut-être dès-à preſent hors de priſon .... Quoi ! interrompit M. *Alworthy*, auriez-vous chargé ce Procureur de ſe mêler de cette affaire ?

Non pas que je ſçache, répondit *Weſtern* : c'eſt de lui-même qu'il vient, tout-à-l'heure, de me bavarder tout ceci.

Quoi ! tout-à-l'heure ? s'écria M. *Alworthy* ? Eh, de grace, où l'avez-vous vû ? Il faut abſolument que je lui parle.

Il eſt chez moi, répondit l'autre, ou il va y être, avec deux ou trois couples d'Avocats qui s'y aſſemblent ce matin, pour une conſultation, au ſujet d'un hypothéque .... Jarni j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres ſterlin, avec cet honnête M. *Nightingale*.

Eh bien, je vous y ſuis dans moins d'une heure, lui dit *Alworthy*.

Souvenez-vous, ſur-tout, s'écria *Weſtern*, de parler ferme à la drôleſſe ; ſans quoi, comptez que vous

ne tenez rien. . . . Epouvantez-la hardiment : je vous transfmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui, à craindre enfin fon pere ; & cachez-lui, furtout, que je l'aime encore plus que je ne veux . . . Mais, je vois que vous êtes en affaires avec Madame ? ainfi, je m'en vais ; ainfi, je vous attens ; ainfi. . . je fuis votre ferviteur.

Dès que M. *Weftern* fut forti : J'apperçois, dit Madame *Waters* à M. *Alworthy*, qu'il ne m'a pas du tout reconnuë. Je fuis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des confeils, que j'aurois bien mieux fait d'avoir fuivis . . . . Je vous avouë, Madame, lui dit-il, que je fus très-affligé, lorfque j'appris . . . .

Ah, Monfieur ! interrompit-elle, je fus victime du plus infâme des complots. Je n'entreprendrai point de me juftifier abfolument à vos yeux, vous n'avez pas le loifir de m'entendre : mais fi vous fçaviez mes malheurs, peut-être me trouveriez-vous moins coupable, peut-être auriez-vous pitié de mon fort.

Apprenez ſeulement, que je fus trompée, que je fus trahie par un perfide, ſous la foi d'une promeſſe de mariage en forme, & ſolemnellement jurée ! ...

Madame *Waters*, (qui comme l'on ſçait fort bien, ſi l'on ſe reſſouvient de *Jenny Jones*) avoit de l'eſprit, & même du ſçavoir, tentoit déjà de démontrer que le mariage conſiſtoit uniquement dans le conſentement mutuel des Parties.... Je ſuis fâché, Madame, dit en l'interrompant M. *Alworthy*, de vous voir diſcuter des matieres ſi délicates : avec moins de ſcience, peut-être euſſiez-vous été moins coupable. Plaiſe au Ciel, cependant, que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement.

Je ne m'en reproche point d'autre, s'écria-t'elle, pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement, que je croyois ſacré. Mais, daignez conſidérer, Monſieur, ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur, & qui n'a plus d'appui dans l'Univers : ainſi qu'-

une brebis égarée, tout ſemble conſpirer contre elle. Un ſeul faux pas, dans le ſentier étroit de la vertu, jette une femme, & preſque toujours pour jamais, dans le vaſte chemin du vice. J'avois ouvert les yeux, Monſieur; j'euſſe été vertueuſe: mais la néceſſité m'a jettée dans les bras du Capitaine *Waters*. J'ai vécu long-tems avec lui, ſous le nom de ſon épouſe : ce n'eſt qu'au moment de ſa marche contre les Rebelles, que nous nous ſéparâmes à *Worceſtre*; & c'eſt alors que je rencontrai M. *Jones*, qui me ſauva des mains d'un ſcélérat.

Madame *Waters* termina ſon récit par l'éloge de notre Héros, qui n'avoit, diſoit elle, que des foibleſſes paſſagéres & momentanées; mais, dont les vertus ſolides & permanentes le rendroient toujours eſtimable aux yeux de tous les hommes aſſez heureux pour le connoître.

M. *Alworthy*, touché du récit de Madame *Waters*, lui promit ſon aſſiſtance, au cas qu'elle prouvât,

par ſa conduite, la ſincérité de ſon repentir. Elle tomba à ſes genoux, & commencoit à exprimer l'excès de ſa reconnoiſſance, lorſque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit M. *Dowling*.

Sa ſurpriſe & ſa confuſion éclaterent à la vuë de Madame *Waters*. Il ſe remit pourtant; & affectant de n'avoir pas de tems à perdre, pour ſe rendre à la conſultation des Avocats aſſemblés chez M. *Weſtern*, il ſe diſpoſoit déjà à ſortir, après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des billets de Banque retrouvez chez M. *Nightingale* le pere, lorſque M. *Alworthy* ſe leva, & pour toute réponſe, ferma la porte de la chambre.

Quelque preſſé que vous ſoyez, Monſieur, dit-il en le fixant d'un œil ſévére, commencez s'il vous plait par me répondre.... Connoiſſez-vous cette Dame ?

Cette Dame, Monſieur?...répondit, en héſitant, le Procureur interdit.

Oui cette Dame, répéta l'autre;

en élevant la voix . . . . . Prenez garde, M. *Dowling* ! ſi vous avez intérêt de me plaire, ſi vous voulez reſter à mon ſervice, n'allez pas recouvrir aux détours ; répondez nettement à mes queſtions . . . . Connoiſſez vous cette Dame, dis-je ? . . . Oui, Monſieur, répondit *Dowling* ; je me ſouviens de l'avoir vuë . . . . Où l'avez-vous vuë ? chez elle, Monſieur.... Quelles affaires vous conduiſoient chez elle ? qui vous y envoyoit ? J'y fus, Monſieur, pour m'informer de l'affaire de M. *Jones* . . . . Et qui vous avoit chargé de cette commiſſion ? Qui m'en avoit chargé, Monſieur ? c'étoit M. *Bliſil*.... Comment vous expliquâtes - vous ſur ce ſujet, avec cette Dame ? parlez préciſément, Monſieur, dit en bégayant *Dowling*, il ne m'eſt pas poſſible de me rappeller mes véritables expreſſions . . . Vous plairoit - il, Madame, dit M. *Alworthy* à Madame *Waters* ; d'aider à la mémoire de Monſieur?

Il m'a dit expressément, répondit-elle, que si M. *Jones* avoit assassiné mon mari, je serois abondamment pourvuë de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable, par un très-digne Gentilhomme, qui connoissoit l'infâme auteur du crime, & qui en feroit tous les frais .... Telles furent mot à mot les expressions de M. *Dowling*; & je l'affirme par serment.

Cela est-il juste, Monsieur ? s'écria *Alworthy*, en s'adressant à *Dowling*, sont-ce là vos paroles ?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeller exactement, répondit *Dowling*; mais je crois avoir dit à peu près cela ....Et, c'est M. *Blifil* qui vous avoit donné cet ordre ? reprit *Alworthy*.

Soyez certain, Monsieur, lui dit le Procureur, que je n'eusse pas osé agir de mon chef, ni rien hazarder de moi-même, dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé, comme le dit Madame, je dois avoir suivi mes instructions.

Ecoutez, M. *Dowling*, reprit M. *Alworthy*, je vous promets, devant Madame, d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon neveu, pourvûque vous me disiez exactement la vérité....C'est donc M. *Blifil* qui vous a aussi chargé d'aller à *Aldersgate* ?

Oui, Monsieur, répondit *Dowling*.

Fort bien, dit M. *Alworthy*. Et quelles étoient vos instructions ? rappellez bien votre mémoire ! & rendez-moi, toutautant que vous le pourrez, ses propres expressions.

Il m'envoya, Monsieur, pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat, dans la crainte, me disoit-il qu'ils ne fussent gagnés par M. *Jones*, ou par quelqu'un de ses amis. Le sang, me disoit-il doit être acquité par le sang; & tous ceux qui protégent un assassin, soit en cachant, soit en déguisant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice, sont censés ses complices.

Vous-même, m'assuroit-il, dési-

riez fortement de voir le coupable puni; mais la décence ſeule vous retenoit, & ne vous permettoit pas de le pourſuivre ouvertement.

Il vous a dit cela? interrompit M. *Alworthy*, avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, Monſieur, s'écria *Dowling*; & je me ſerois bien gardé de pouſſer les choſes plus loin ſi je n'euſſe crû fermement remplir vos intentions.

Plus loin! Monſieur, repliqua l'autre & juſqu'où les pouſſâtes-vous donc?

Monſieur, s'écria le Praticien; n'allez pas me croire coupable de parjure, encore moins de ſubornation..... Mais il eſt deux façons de mettre toutes choſes en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins, de refuſer toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accuſé, en les aſſurant qu'ils ſeroient bien récompenſés par l'honnête perſonne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains, leur

ai-je dit, par les rapports qui nous avoient été faits, que M. *Jones* avoit été le premier assaillant; & que si cela étoit vrai, il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même, qu'il le falloit absolument, & que j'étois moralement convaincu qu'ils s'en trouveroient bien....

J'apperçois maintenant, interrompit M. *Alworthy*, jusqu'où vous avez *poussé les choses*.

Ah Monsieur! reprit le Procureur, ne croyez pas, du moins, que j'aye prétendu les engager à soutenir un mensonge. Croyez même, que je n'eusse jamais osé m'exprimer ainsi, si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir, lui dit *Alworthy*; ne vous eût pas guidé sans doute, si vous eussiez sçu que M. *Jones* étoit mon neveu?

Il me convenoit peu, répondit *Dowling*, de paroître avoir sçu des secrets qu'il vous avoit plû de tenir cachés.

Quoi donc! s'écria M. *Alworthy*, quoi ce secret étoit connu de vous?....

Monſieur, reprit le Procureur, ſi vous m'ordonnez de parler, je vous dirai la vérité.... Oui, Monſieur, je ſçavois dès long-tems que M. *Jones* étoit votre neveu. C'eſt de Madame votre ſœur que je le tiens; ce ſont preſque les derniers mots qu'elle me dit en expirant : j'étois ſeul avec elle, à côté de ſon lit mortel, lorſqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de porter chez vous de ſa part.... De quoi me parlez-vous maintenant? lui dit *Alworthy*; & quelle eſt cette lettre?

Je parle, Monſieur, répondit *Dowling*, de celle que j'apportai chez vous, de *Saliſbury*, & que je remis alors entre les mains de M. *Bliſil*... O Ciel! s'écria M. *Alworthy* : Eh bien, quel en étoit le contenu? &, que vous avoit dit ma ſœur;

Elle étoit mourante, lorſqu'elle m'en chargea, continua le Procureur.... Hâtez-vous d'apprendre à mon frere, (dit-elle en ſoupirant) M. *Jones* eſt ſon neveu... qu'il eſt

mon fils...que M. *Summer* étoit mon époux .... & que je fais des vœux au Ciel pour tous les deux. Je crus, après ce peu de mots, qu'elle alloit expirer. J'appellai du monde ; elle ne parla plus, & mourut quelques instans après.

M. *Alworthy*, les yeux au Ciel, & le corps immobile, sembloit avoir perdu toute espéce de sentiment. Il revint enfin à lui même, & s'adressant au Procureur .... qui vous empêcha donc, dit-il, de m'instruire de votre message ?

Rappellez-vous, Monsieur, lui dit *Dowling*, que vous même étiez très-malade alors. Je remis ma lettre à M. *Blifil*, qui depuis, m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquité auprès de vous de ma commission; mais, en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche, attendu que la réputation de Madame votre sœur vous forçoit d'ensevelir cette avanture dans le plus grand secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence : je me serois tû jusqu'à la mort, si vous-mê-

me, aujourd'hui, ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons observé déjà quelque part, que l'on peut couvrir un mensonge, même en disant la vérité: c'est précisément ce qui arrivoit ici. *Blifil*, en effet, avoit dit à *Dowling* ce que ce dernier rapportoit à M. *Alworthy*; mais, il ne lui avoit pas fait illusion, & ne s'en étoit même pas crû capable. Dans la réalité, les promesses que *Blifil* avoit faites à ce Procureur, étoient les seuls motifs qui l'eussent induit à garder scrupuleusement ce secret. Mais, l'air menaçant de M. *Alworthy*, la promesse du pardon, & la façon imprévuë dont il venoit d'être interrogé, tout avoit concouru à arracher de la bouche de M. *Dowling* le développement d'un mystére qu'il sentoit bien ne pouvoir plus cacher.

M. *Alworthy*, très-satisfait de cette découverte, congédia M. *Dowling*, & le reconduisit même jusqu'à la porte, de crainte qu'il ne s'abouchât avec *Blifil*, qui étoit

remonté dans ſon appartement, où il s'applaudiſſoit d'avoir encore pour cette fois trompé ſon oncle.

Au moment que M. *Alworthy* remontoit chez lui, il rencontra ſur l'eſcalier Madame *Miller*, qui pâle & pénétrée d'horreur, lui dit, Ah, Monſieur ! j'ai vû paſſer cette coupable femme, que vous quittez dans le moment ; vous ſçavez tout ſans doute ! daignez, pourtant, ne pas abandonner ce pauvre & malheureux jeune homme ! conſidérez, Monſieur, qu'il ignoroit que cette femme fût ſa mere ; & que cette horreur ſeule, ſi vous y joignez votre reſſentiment, va le faire périr ?

Madame, lui dit M. *Alworthy*, je ſuis tellement ému de tout ce que je viens d'entendre, que je ne me ſens point en état de vous répondre.... mais, vous pouvez me ſuivre .... J'ai fait d'étranges découvertes !... Venez, je vous en ferai part.

La pauvre femme le ſuivit, en tremblanr. M. *Alworthy*, courant

alors à Madame *Waters*, & la prenant par la main, se retourna vers Madame *Miller*..... quelle récompense, s'écria-t-il, avec transport, puis-je offrir à cette Dame, pour le service important qu'elle vient de me rendre?.... O, Madame *Miller!* Vous m'avez entendu mille fois appeller *Tom* du tendre nom de fils: hélas! je pensois peu qu'il appartînt à ma famille.... Votre ami, Madame, votre ami *Jones*, est mon neveu!.... il est le frere de ce serpent que j'ai si longtems réchauffé dans mon sein!... Madame *Waters* vous en racontera l'histoire; elle vous apprendra, par quel prodigieux concours de circonstances étonnantes, elle fut si longtems cruë sa mere. Ah! je suis maintenant, je suis trop convaincu d'avoir été indignement trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison.... C'est le plus lâche, le plus infâme, & le plus détestable des hommes.

La joie de Madame *Miller*, la

mit hors d'état de parler ; & lui eût peut-être été funeste, si un torrent de larmes secourables n'étoit pas venu fort à propos soulager son cœur.... Quoi, Monsieur ! s'écria t-elle, mon cher M. *Jones* est en effet votre neveu ? il n'est donc pas le fils de cette Dame ? & votre cœur enfin s'ouvre pour lui !... O Ciel ! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi fortuné que je le désirois.

Oui, Madame, lui dit tendrement M. *Alworthy*, Oui, Madame, il est véritablement mon neveu, Vous m'en voyez aussi convaincu que charmé ; & plaise au Ciel, que le reste de vos vœux en sa faveur soient bientôt accompli !...

Et c'est, à Madame, s'écria l'Hôtesse, c'est à cette chere Dame, que nous devons une si précieuse découverte !....

Oui, ma chere *Miller*, répartit en s'essuyant les yeux M. *Alworthy*, oui, c'est à elle-même à qui nous devons ce bonheur !

Eh bien, s'écria la bonne fem-

me, c'eſt donc à deux genoux que je ſupplie le Ciel de répandre ſur elle ſes plus cheres faveurs ... ; Puiſſe-t-il, pour une ſi digne action, lui pardonner toutes ſes fautes, quelque nombreuſes qu'elles ſoient!

Madame *Waters* leur apprit, qu'elle avoit tout lieu de croire que la priſon de *Tom* ne ſeroit pas longue ; attendu, que le Chirurgien de M. *Fitz-Patrick*, accompagné d'un homme de grande condition, étoit allé chez le *Juge de Paix* qui l'avoit mis en œuvre, pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. *Alworthy* dit, qu'il ſeroit charmé, à ſon retour, de trouver ſon neveu à la maiſon : mais qu'il étoit abſolument obligé de ſortir, pour affaire importante. Il ordonna, alors, à un domeſtique d'appeller des porteurs ; & laiſſa les deux Dames enſemble.

M. *Blifil*, ayant entendu arriver la chaiſe, ſe hâta de deſcendre, pour accompagner ſon cher

oncle : il oublioit très-rarement ces sortes de devoirs. M. *Alworthy*, à qui il adressa plus d'une fois la parole, ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la chaise. Alors, jettant sur lui un regard fait pour terrasser le plus intrepide des fourbes.... Ayez soin, Monsieur, lui dit-il, de tenir prête pour mon retour, la lettre que m'ecrivit en mourant votre mere.

M. *Alworthy* disparut à ces mots; & laissa *Blifil* dans une situation, qui ne pouvoit guères être enviée que par un homme allant au dernier suplice.

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'histoire.

MOnsieur *Alworthy*, chemin faisant, lut la lettre de *Jones* à *Sophie*, que lui avoit laissée M. *Western*; & y trouva plus d'une expression, relative à lui-même,

qui fit couler des larmes de ses yeux. Il arriva enfin chez M. *Western*, & fut introduit dans l'appartement de *Sophie*.

Après les premieres politesses, & quelques instans de silence de part & d'autre(durant lesquels *Miss Western*, qui avoit été prévenuë par son pere, s'amusoit avec son éventail, tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion) *Alworthy*, qui n'étoit pas trop affermi lui-même, ouvrit pourtant enfin la bouche. J'ai lieu de craindre Madame, lui dit-il, que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines; & je crains plus encore, quoiqu'inocent à cet égard, que vous m'en croyiez l'unique Auteur, Soyez pourtant bien convaincuë, Madame, que si j'eusse été mieux instruit de votre éloignement pour l'alliance proposée, vous seriez dès longtems affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me flatter, que le motif de ma visite vous sera moins suspect,

fuſpect, puiſqu'il ne tend, en effet, qu'à vous en délivrer entierement.

Monſieur, lui répondit *Sophie*, d'un air modeſte, une conduite auſſi généreuſe, eſt telle que je devois l'attendre de la part de M. *Alworthy*. Mais, puiſque vous daignez me rappeller des peines auxquelles je vous vois compâtir, ſouffrez que je vous diſe à quel point elles m'ont été ſenſibles : je n'ai beſoin que d'un ſeul mot pour vous les peindre. J'aimois mon pere, autant que j'en étois aimée; vos fatales propoſitions m'ont ôté toute ſa tendreſſe. Je ſuis trop convaincuë, Monſieur, de la bonté, de l'équité de votre caractére, pour que je vous ſoupçonne de conſerver quelque reſſentiment de mes refus. Nos inclinations ſont indépendantes de nous; & quel que ſoit le mérite de Monſieur votre neveu, je ne puis contraindre mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien, trop aimable *Sophie*, lui dit M. *Alworthy*; *Bliſil*, dût-il être mon fils, duſſai-je l'eſti-

mer, mon cœur eſt incapable d'un reſſentiment de ce genre; je ſuis trop bien perſuadé que la raiſon ne maîtriſa jamais l'amour.

Ah, Monſieur! répondit *Sophie*, toutes vos expreſſions prouvent la dignité de ce ſublime caractére que tout le monde reconnoît & reſpecte en vous. Daignez croire, du moins, que la certitude de mon malheur futur, a pû ſeule m'inſpirer le courage de réſiſter aux volontés d'un pere!......

Je le crois, je le crois, Madame, répliqua M. *Alworthy*, & je vous félicite même de cette généreuſe réſiſtance. Que de maux vous aviez prévus! & que j'admire un diſcernement auſſi rare!..... Cet amant, que vous avez ſi conſtamment refuſé, cet unique auteur de tant de larmes qu'ont verſé vos beaux yeux, cet époux, enfin, que vouloit vous donner un pere, n'étoit qu'un fourbe, auſſi digne de vos mépris qu'il l'eſt maintenant de ma haine.

Quoi, Monſieur ? s'écria *Sophie*...... O Ciel, que vous me ſurprenez !.....

Ma ſurpriſe a ſurpaſſé la vôtre, Madame, répondit *Alworthy*...... Mais ce que je vous dis, n'eſt pas moins vrai. Ah, Monſieur, continua-t-elle, me préſerve le Ciel d'en conſerver le moindre doute ! La vérité ſeule habita toujours ſur vos lévres..... Cependant..... Par quel hazard.... Par quel évenement imprévû avez-vous découvert ?....

Vous apprendrez aſſez tôt cette horrible hiſtoire, lui dit, en frémiſſant, M. *Alworthy*. J'ai maintenant d'autres propoſitions plus ſérieuſes à vous faire.....

O *Miſſ Weſtern* ! je ſçai tout ce que vous valez, & je ne puis abandonner l'eſpoir de vous voir illuſtrer ma famille..... Il me reſte un parent, Madame, un jeune homme dont le caractére, j'en ſuis bien convaincu, eſt le parfait contraſte de celui de *Bliſil*, & dont j'égalerai la fortune à celle que je deſtinois au monſtre qui nous trompa tous ſi

long-tems. . . . . Puis-je espérer, Madame, que vous daignerez recevoir une visite de sa part ?

Sophie, après une minute de silence, lui répondit, je ne dois ni ne puis agir que sincérement avec M. *Alworthy*. Son caractére, & ses bienfaits l'exigent. . . . . J'ai résolu, Monsieur, du moins quant à présent, de n'écouter, de quelque part que ce puisse être, aucune proposition de cette espece. Mon seul désir, est de regagner l'affection de mon pere, & de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux, Monsieur ; & c'est de vous même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez que je vous supplie, permettez que je vous conjure, au nom de cette bonté même, que tant de gens ont éprouvée, & que j'éprouve avec tant de reconnoissance, de ne point, en brisant mes fers, me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux !

Ah ! Madame, répliqua *Alworthy*, me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils desseins ? . . . Si

telle eſt votre réſolution, quoiqu'il doive en ſouffrir, je ſerai votre défenſeur : cet amant doit ſe taire.

Je renais donc ! s'écria l'aimable *Sophie*, en prenant un viſage riant : les ſouffrances d'un inconnu, n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez-moi, Madame, s'écria *Alworthy*, ce malheureux vous eſt connu ; trop même, hélas, pour ſon bonheur ! Une paſſion auſſi vive, auſſi durable, auſſi ſincére, ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

A votre neveu ? s'écria, en tremblant *Sophie*.... O Ciel ! en auriez-vous un autre ?... Je n'en ouis jamais parler.

Oui, Madame, lui dit en ſoupirant M. *Alworthy*, j'en ai un autre ; je l'ignorois ainſi que vous..... Ce n'eſt que d'aujourd'hui, que je le ſçais.... Ce M. *Jones*, qui depuis ſi long-tems brûle pour vous..... Lui-même ! lui-même eſt mon neveu ! .....

Monſieur *Jones*? Ah, Monſieur!...

Lui, votre neveu ! ... Grand Dieu ! qu'en tens-je ? ....

Il l'eſt, Madame. .... Il eſt fils de ma ſœur : je le reconnois, je le reconnoîtrai toujours pour tel, & je n'en rougirai jamais. Je rougis ſeulement de l'excès de mon injuſtice envers ce malheureux jeune homme ; car ſon mérite, car ſes vertus, ne m'étoient pas auſſi cachés que ſa naiſſance. ... Ah, Madame ! je fus injuſte, je fus cruel à ſon égard. .... Que de reproches à me faire ! .... (Ici le bon homme s'eſſuya les yeux, & continua ainſi.) Je me ſens dans l'impoſſibilité de jamais m'acquitter envers lui, ſi vous me refuſez votre ſecours..... Daignez me croire, adorable *Sophie*, il faut que je l'eſtime, puiſque j'oſe aujourd'hui vous l'offrir. Je ſçais, qu'il fut coupable de quelques erreurs : mais, il a le cœur d'un héros. .... Je le connois..... Je vous répons de lui, Madame, il ſe rendra digne de vous.

M. *Alworthy* s'arrêta, en attendant une réponſe, qu'il ne reçut de *Miſſ Weſtern* qu'après qu'elle ſe fut

un peu remiſe des mouvemens qu'avoit fait naître en elle une nouvelle auſſi étrange qu'imprévue.

Je partage de grand cœur votre joie, Monſieur, lui dit-elle, & je ne doute pas de ſa durée. Votre neveu a des vertus, je ne puis le nier; je doute même qu'il vous donne jamais lieu de vous repentir des bontés que vous avez pour lui.

Je compte auſſi, Madame, repartit l'oncle, qu'il eſt d'un caractére à rendre une épouſe véritablement heureuſe ..... Eh, ne ſeroit-il pas le plus abandonné des hommes, ſi poſſeſſeur d'une auſſi digne épouſe.... Pardonnez, encore un coup, interrompit *Sophie*, ſi je ſuis ſourde ſur ce point. M. *Jones* eſt très-eſtimable, mais il ne ſera jamais mon époux.... Non, Monſieur, c'eſt un parti mûrement pris...... c'eſt moi qui vous le jure.

Madame, répondit M. *Alworthy*, un peu interdit, je ne m'attendois pas abſolument à cet Arrêt, ſurtout après ce que m'a dit tantôt M. *Weſtern* .... & ſi ce jeune infortuné

mérita jamais de vous plaire, j'ignore en vérité par quel endroit il a pû mériter de perdre la bonne opinion que vous aviez conçuë de lui..... Peut être l'a-t-on mal à propos noirci dans votre esprit, ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie, une fois en fureur, n'épargne guères son objet.... Il n'est du moins pas assassin, comme on me l'avoit dit, Madame ; il avoit été attaqué, il a dû se défendre, il est donc innocent : c'est, du moins, un fait que je vous atteste.

Monsieur, lui dit *Sophie*, vous connoissez mes sentimens ; de grace, ne m'en parlez plus. Ce que mon pere a pû vous dire, n'a rien de surprenant pour moi : mais, quelles qu'ayent été ses craintes, il ne m'a point rendu justice, je ne les occasionnai jamais, puisque j'ai toujours eu & aurai toujours pour principe, de ne prendre un époux que de sa main. Voilà, je crois, ce qu'un enfant doit à son pere ; & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas, il est vrai, que l'autorité pa-

ternelle dût s'étendre jusqu'à nous forcer de passer dans les bras d'un objet trop odieux. Pour me sauver de cette violence, que je n'avois, hélas, que trop à craindre ! j'ai osé m'absenter de chez lui, & chercher un azile ailleurs. Voilà la vérité de mon Histoire ; & si mon pere, ou peut-être le monde, me prête d'autres vues, le témoignage de mon cœur suffit pour me justifier à mes yeux mêmes ; & c'est assez pour moi.

Je vous écoute, *Miss Western*, s'écria *Alworthy*, je vous entens avec transport ! j'admire la justesse de vos idées, & la noblesse de vos sentimens : mais, assurément, vous ne dites pas tout. Je vais vous offenser peut-être !..... Mais, puis-je regarder comme un songe ce que je sçais, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ? Et se peut-il, que vous ayez si long-tems souffert des cruautés d'un pere, pour un homme qui vous eût été absolument indifférent ?

Je vous supplie, Monsieur, répondit *Sophie*, de vouloir bien ne

pas insister avec tant de force sur les motifs de mes refus. . . . Oui, Monsieur, je l'avoue. . . . . J'ai souffert : ce n'est pas à M. *Alworthy* que je dois le cacher. . . . . J'avois, j'en conviens, la plus haute opinion de M. *Jones* . . . . & cette erreur m'a coûté cher ! . . . . . Mon pere, & ma tante le sçavent. Mais ces maux sont passés. . . . . Je ne demande plus, que le repos ; & ma résolution est prise. . . . Votre neveu a des vertus, Monsieur. . . . . Il en a beaucoup. . . . . & , sans doute, en vous faisant honneur dans le monde, il ne peut qu'ajouter à votre félicité. . . .mais. . . .

Vous seule, hélas, pouvez faire la sienne, interrompit Monsieur *Alworthy*; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous presser si fortement en sa faveur. . . . . On vous trompe, Monsieur, on vous trompe ! lui répondit *Sophie*. . . . . Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse. . . . . C'est bien assez qu'il m'ait trompé moi-même. Monsieur, encore un coup, ne me parlez plus de Monsieur *Jones*. . . . Je serois fâchée. . . . . C'est par

rapport à vous, enfin, que je l'épargne ici. Je lui souhaite, en vérité, tous les bonheurs ensemble; je vous répéte même encore, quelque droit que j'aye de m'en plaindre, qu'il a de grandes qualités. Je ne désavouë pas mes premiers sentimens pour lui; mais rien ne sçauroit me les rendre... & M. *Blifil* même, n'est peut-être pas maintenant à mes yeux plus indifférent que celui pour qui vous parlés.

M. *Western*, très-impatient du succès de cette conférence, venoit d'arriver à la porte, d'où, ayant entendu les dernieres paroles de sa fille.... Elle a menti! s'écria-t-il, en entrant, c'est un mensonge atroce: elle aime ce coquin de *Jones*, & se sauveroit encore avec lui, si je voulois la laisser faire...... Vous ne me tenez point parole, lui dit M. *Alworthy*, en le regardant d'un air fâché: à quoi servent ces violences? Vous ne connoissez pas encore votre fille, Monsieur, sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon, pourtant, de ma fran-

chiſe ; mais, je compte que nous ſommes amis.... & ſi nous l'étions moins, vous me verriez peut-être, après ce que je viens d'entendre d'elle, envier votre ſort..

Il eſt bon là ! s'écria *Weſtern*, écumant de colére..... C'eſt donc ainſi qu'on vous attrape ?.. Sortez, ſortez, entêtée que vous êtes ; remontez vîte à votre appartement ; & préparez-vous à m'obéir, ou nous verrons bientôt beau jeu.

Dès que *Sophie* fut retirée... Tenez, Monſieur, dit le fougueux *Weſtern*, en montrant une lettre, voyez ce que m'écrit *Lady Bellaſton !* Le bâtard eſt ſorti de priſon, & l'on m'avertit de trembler pour ma fille..... Morbleu ! voiſin, vous n'êtes pas au fait ; vous ne connoiſſez pas le quart des ruſes de tout ce gibier-là !....

M. *Alworthy*, après lui avoir laiſſé purger ſa bile, l'informa de ſa découverte concernant *Jones*, de ſon juſte reſſentiment contre *Bliſil*, & de toutes les particularités dont

nous avons rendu compte au Lecteur, dans les Chapitres précédens.

Les hommes les plus emportés, sont ceux qui se calment le plûtôt. *Western*, instruit de l'infamie de son cher *Blifil*, apperçut à peine que M. *Alworthy* adoptoit *Jones* pour son héritier, qu'il s'unit avec l'Oncle pour chanter les louanges du nouveau Neveu; & marqua autant d'ardeur pour le mariage de *Sophie* avec notre Héros, qu'il en avoit marqué précédemment pour celui de *Blifil*.

M. *Alworthy*, lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec *Sophie*, & en marqua tout son étonnement.

Western, qui n'y voyoit plus clair, se mit en tête que sa sœur étoit parvenuë à disposer *Sophie* en faveur de *Lord Fellamar*. Il n'en fallut pas davantage pour irriter de nouveau le bon-homme, qui détestoit toujours cordialement tous les *Lords* d'Angleterre.

L'Oncle de *Jones*, tira cependant de lui de nouvelles promesses, de

n'employer aucun moyen violent contre ſa fille. Il le quitta enſuite, pour retourner chez Madame *Miller*; mais non pas, ſans avoir promis à M. *Weſtern* de lui amener *Jones*, dès l'après-dinée même : attendu (diſoit le pere de *Sophie*) qu'il ne pouvoit trop tôt ſe raccommoder avec ſon ancien ami.

CHAPITRE IX.

Dans lequel l'Hiſtoire commence à tendre vers la concluſion.

TOM, venoit d'ariver chez Madame *Miller*, au moment que M. *Alworthy* y rentra.

Il n'eſt pas poſſible d'imaginer une Scéne plus intéreſſante & plus tendre que cette premiére entrevuë de l'Oncle & du Neveu, (car madame *Waters*, comme le Lecteur le conçoit aiſément, n'avoit pas manqué, dans ſa derniere viſite, de

découvrir au prisonnier tout le secret de sa naissance.) Les premiers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions ; les cœurs sensibles se les peindront suffisament, nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que M. *Alworthy* eut relevé *Tom*, qui s'étoit prosterné à ses pieds, & qu'il l'eut reçu dans ses bras.... ô mon enfant ! s'écria-t'il, que je suis condamnable ; que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas, comment pourrai-je réparer tous les maux que mon erreur t'a fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria *Jones* ; eussai-je souffert mille fois davantage, cet instant fortuné acquitte, efface tout !... O mon cher Oncle ! Tant de bonté, tant de tendresse, me ravit, me transporte & m'accable.... Quoi, je suis à vos pieds ! quoi, vous d'aignez m'aimer encore ! quoi, je me sens pressé dans les bras de mon tendre, de mon illustre, de mon généreux bienfaicteur !...

O mon chèr *Tom !* dit en soupirant M. *Alworthy*, je fus trop cruel envers toi....

Il lui dévoila alors toutes les ruses & les noirs complots de *Blifil* ; il s'accusa cent fois lui-même, en gémissant, d'avoir été trop crédule, & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.... Ah ! Monsieur, arrêtez, lui dit *Jones* : n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage, le plus prudent des hommes eût été trompé comme vous ; & séduit par les mêmes prestiges, eût sans doute été plus rigoureux encore. A travers tout votre couroux, j'ai vû percer votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des momens si doux, ne réveillez pas mes remords ; ne me forcez point, à m'accuser moi-même. Hélas ! je fus bien moins puni que je ne l'avois mérité ; & mon unique affaire, à l'avenir, sera tout le bonheur dont vous me comblez maintenant. Croyez-moi, mes souffrances n'ont pas été perduës : quoique souvent

coupable, mon cœur ne s'eſt point endurci; & je rends grace au Ciel d'un châtiment qui m'a ouvert les yeux ſur mes erreurs. J'en ai vû, j'en ai reſſenti vivement toutes les conſéquences... O mon cher Oncle! Elles m'ont entraîné, par dégrés, juſqu'aux bords de l'abîme: Je me ſuis vû prêt d'y tomber!...

Je ſuis ravi, mon cher enfant, lui dit M. *Alworthy*, d'entendre vos regrets: car, bien convaincu que l'hypocriſie (juſte Ciel à quel point ne m'en avoit-elle pas impoſé!) bien convaincu dis-je, qu'elle ne fut jamais comptée parmi vos défauts, je crois, & très-ſincérement, tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant, mon cher *Tom*, dans quels dangers l'imprudence peut entraîner la vertu même. O mon ami! La prudence eſt le premier de nos devoirs: Si nous nous aimons aſſez peu pour le négliger, ne ſoyons point ſurpris que le monde ne nous en rende aucuns. Lorſqu'un homme jette les fondemens de ſa propre ruine,

c'eſt pour l'édifice d'autrui que l'imprudent travaille ... vous avez donc reconnu vos erreurs, & vous me l'aſſurez: je vous en crois, mon cher enfant; & par conſéquent, à compter de ce jour, je veux, je dois les oublier. Ne vous les rappellez vous-même, que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous pourtant, pour votre propre conſolation, que la différence eſt grande entre les fautes que trop de candeur fait dégénérer en imprudences, & celles qui procédent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premieres, peut-être, ſont ſouvent plus capables de conduire un homme à ſa perte; mais, s'il rentre en lui-même, ſon caractére ſe changera totalement en bien: le monde, non pas d'abord, mais inſenſiblement, lui rendra ſon eſtime; Et il eſt toujours doux de réfléchir ſur les dangers auſquels nous ſommes échapés. Mais, pour un fourbe, mais pour un lâche, mais pour un infâme, il n'eſt plus de retour: les taches qui l'aviliſſent, ſont éternelles; le tems

ne peut jamais les effacer. La juste horreur du genre humain poursuit le coupable, le mépris public l'écrase; & si la honte le force enfin de s'enterrer dans la retraite, les regrets, les remords, les craintes habitent avec lui. Plus foible qu'un enfant timide seul dans son lit au milieu de la nuit, le sommeil fuit loin de ses yeux, le moindre bruit ajoute à ses allarmes : sûr d'être haï de tous, il se défie de tout, il déteste tout, il craint tout, & n'espére rien. L'instant même qui doit terminer son supplice, ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire, n'offre à ses yeux que des suites horribles, & lui rend l'avenir encore plus redoutable encore que le présent. Consolez-vous donc, mon cher *Tom* : cette affreuse situation n'est pas la vôtre; & bénissez l'Etre suprême qui vous a dessilé les yeux, pour vous montrer le précipice où vos égaremens alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté, vous déteste cette route fata-

le, pour rentrer dans le ſentier de la vertu ; & le bonheur qui vous attend, ne dépend plus maintenant que de vous.

A ces mots, *Tom*, laiſſant échaper un ſoupir douloureux, ah Monſieur ! s'écria t-il, je n'ai point de ſecrets pour vous..... Il n'eſt plus de bonheur pour moi !... Celle de qui je l'attendois, a droit de me croire coupable.... J'ai perdu ſon eſtime.... Et je ne puis la condamner ! ..... O mon cher Oncle, quel tréſor j'ai perdu ! ....

Je vous entens, lui dit M. *Alworthy* : n'eſpérez pas que je vous flatte ſur ce point ; j'ai vu celle que vous aimez, & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croye ſincére, j'en exige une preuve : promettez moi, ſoit qu'elle vous reçoive en grace, ou qu'elle perſiſte dans ſes réſolutions, de vous en rapporter entiérement à ſa volonté. Elle n'a déja que trop ſouffert, par rapport à ma famille.... J'en frémis, mon cher *Tom* ! .. Qu'elle ſoit libre; n'en parlons plus. Son pere, je le

connois, sera sans doute aussi prompt à la tourmenter désormais en votre faveur, qu'il le fut ci-devant en faveur d'un autre : mais, je n'y saurois consentir. *Sophie* fut trop persécutée, je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher Oncle ! répondit *Jones*, imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérité en les exécutant.... Croyez, croyez, Monsieur, que si j'étois capable de vous désobéir, ce seroit pour épargner à ma *Sophie* un seul instant de peine. Non, Monsieur, si je suis assez malheureux pour lui déplaire, l'idée seule d'ajouter encore à ses maux suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences de mon amour. Le bonheur d'obtenir *Sophie*, est le plus grand que le Ciel puisse maintenant m'accorder : mais, ce n'est que de l'amour seul que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit, mon enfant, répliqua *Alworthy*, je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne soit perdu. Je ne vis jamais de ré-

solution plus ferme que la sienne ; & vous sçavez, peut-être mieux que moi, quel en est le motif.... Hélas ! je ne le sçais que trop, répondit *Jones* ; je sçais combien je suis coupable, & sa colére est juste....

Un Domestique, qui entra alors, vint annoncer que M. *Western* étoit sur l'escalier : l'empressement de voir *Tom*, ne lui avoit pas permis d'attendre un instant sa visite. Sur quoi, notre Héros, dont les yeux étoient tout en larmes, pria son Oncle de descendre, en attendant qu'il fût en état de paroître. M. *Alworthy* donna ordre que l'on introduisît M. *Western* dans une chambre basse, où il alla le recevoir.

Madame *Miller* n'eut pas plutôt appris que M. *Jones*, qu'elle n'avoit pas encore vû depuis qu'il étoit élargi, se trouvoit seul, qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joie, dont le détail seroit un peu trop long, la bonne Hôtesse fit tomber la conversation sur *Sophie*. Elle ren-

dit compte à son ami *Tom*, d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son Amante, mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant..... Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la lettre qui fait votre crime à ses yeux, s'écria Madame *Miller*, car je lui ai dit que M. *Nightingale* en étoit l'Auteur, & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit, que les motifs qui l'avoient fait écrire, devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes, puisque c'étoit pour vous rendre plus entiérement à elle, en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plû ; & que depuis son arrivée en ville, ou du moins depuis que vous l'y avez vue, vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains ici, de m'être un peu trop avancée, ajouta Madame *Miller* : le Ciel me le pardonnera sans doute ; votre conduite future, (je l'espére, du moins) sera ma justifica-

tion. J'ai dit, j'ai fait enfin, tout ce que dont j'ai pû m'aviser : mais ſans rien obtenir. Elle eſt infléxible, Monſieur ! elle en a, me dit-elle, deja trop pardonné ; & ſon horreur, pour toût ce qui ſent la débauche eſt ſi grande, que je n'ai plus ſçu que répondre. Je voulois cependant vous excuſer ; mais, la juſtice de ſes plaintes me fermoit auſſitôt la bouche. Sur mon honneur, c'eſt une femme incomparable, & l'une des plus douces & des plus ſenſées que je connoiſſe ! je l'euſſe volontiers embraſſée, pour une de ſes expreſſions que je n'oublierai de ma vie : c'eſt une ſentence digne d'un *Ciceron*, ou d'un Evêque. » Je crus autrefois, » me dit-elle, avoir découvert un » bon cœur dans M. *Jones* ; c'eſt par-» là qu'il m'a plû, c'eſt par-là que » je l'eſtimois. Mais, un pen-» chant trop décidé pour le li-» bertinage, corrompt toujours » le meilleur cœur ; & tout ce » qu'un vrai débauché peut eſ-» pérer d'une femme ſenſée,

c'eſt

» c'eſt de lui voir mêler quelques » ſentimens de pitié au mépris » qu'elle conçoit pour lui.

O, Madame *Miller* ! répondit *Jones*, puis-je ſupporter la penſée de l'avoir perduë !...

Perduë ? Oh, que non, s'écria-t-elle, je vois encore de l'eſpérance. Changez, mon cher ami, changez de vie, perdez vos habitudes, & vous retrouverez l'eſpoir. Au ſurplus, ſi *Sophie* demeuroit inflexible, je connois une jeune Dame, très-aimable & très-riche, qui meurt d'amour pour vous. Je ne le ſçais que de ce matin, & j'en ai fait part à *Miſſ Weſtern*; j'ai même été un peu au-delà de la vérité, car je lui ai dit que vous l'aviez refuſée : mais, j'étois ſûre que vous le feriez, cela revient au même... Ce que cette nouvelle a produit, vous conſolera peut-être un peu. Lorſque je lui ai nommé la jeune Dame, qui n'eſt autre que l'aimable *Miſtriſſ Hunt*, qu'elle ne connoît pourtant pas, mais que je lui ai peinte, j'ai crû la voir pâlir ; mais,

quand j'ai dit que vous l'aviez refusée, son tein, je vous le jure, est redevenu tout à coup ce qu'il étoit auparavant, peut-être même nn peu plus animé. En un mot, j'ai vû que M. *Jones* étoit toujours dans le cœur de *Sophie.*

Cette conversation fut ici interrompuë par l'arrivée de M. *Western*, que l'autorité de M. *Alworthy* même, quoique très-puissante sur lui, n'avoit pû retenir plus longtems. Il se précipita sur notre Héros, en criant à plein gosier, ah, mon ancien ami *Tom* ! Je suis, morbleu, charmé de te revoir ! plus de souvenir du passé, je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter, *Alworthy* le sçait, & tu le sçais toi-même, puisque je te prenois pour un autre. Tout bon Chrétien doit pardonner : ainsi plus de rancune entre nous.

J'espére, Monsieur, répondit *Tom*, ne jamais oublier vos bienfaits ; & je ne me rappelle pas que vous ayez jamais pu m'offenser.....

Touche donc là, lui dit M. *Western:* Tu es, en vérité, ajouta-t-il (en lui ſerrant la main de tout ſon cœur) le plus honnête homme que je connoiſſe...viens, mon cher *Tom*, je veux te préſenter à ta future.....

M. *Alworthy* l'arrêta; & le fit enfin conſentir, à regret, de remettre à l'après midi la viſite de *Tom* à *Miſſ Weſtern*.

CHAPITRE X.

Où l'Hiſtoire continuë de marcher à grands pas vers la concluſion.

SItôt que le bon-homme fut ſorti, *Jones* apprit à ſon Oncle, & à Madame *Miller*, que ſa liberté lui avoit été procurée par deux *Lords*, qui ſuivis de deux Chirurgiens, & d'un ami de M. *Nightingale*, avoient

été chez le Magiſtrat par les ordres duquel il avoit été arrêté ; & qui ſur leur rapport affirmé de l'état du malade, avoit ordonné ſon élargiſſement.

L'un des deux *Lords*, ajouta *Jones*, ne lui étoit pas inconnû ; mais ſa ſurpriſe avoit été extrême, en voyant l'autre lui demander excuſe d'une offenſe dont il s'avoüoit coupable, & qu'il diſoit n'avoir commiſe, qu'après avoir été trompé par certains ennemis ſecrets de M. *Jones*.

Développons dès à préſent cette avanture, dont M. *Jones* ne fut bien éclairci que dans la ſuite.

Le Lieutenant, que Lord *Fellamar*, à l'inſtigation de Lady *Bellaſton*, avoit employé pour faire arrêter *Tom*, en rendant compte à *Mylord* de ſon expédition, avoit fait un rapport très-avantageux du courage de ce jeune homme, & avoit fortement aſſuré ce Seigneur, que M. *Jones*, loin d'être un vagabond, comme on le lui avoit fait entendre, étoit certainement tout autre choſe. Le Lieutenant,

en un mot s'étoit expliqué ſi affirmativement ſur cet article, que Mylord *Fellamar*, dont le caractére étoit auſſi noble que généreux, entrevoyant quelque mal entendu, & craignant les ſuites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée, ſentit quelques inquiétudes ſur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hazard l'avoit fait dîner le lendemain avec le Pair d'*Irlande*, dont nous avons déjà parlé, qui, à propos d'une converſation ſur le duel, avoit fait part à la compagnie du combat de M. *Fitz-Patrick*, auquel il n'avoit pas abſolument rendu juſtice, & ſurtout relativement à l'épouſe de cet *Irlandois*. Cette femme, ſuivant lui, étoit la plus à plaindre de ſon ſéxe; & il s'intéreſſoit d'autant plus vivement pour elle, que tout étoit à craindre pour la vie de l'épouſe, ſi le mari la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le *Lord Fellamar* qui avoit

crû l'occaſion très-propre pour s'éclaircir plus amplement ſur ce qui touchoit M. *Jones*, avoit propoſé au Pair d'Irlande de l'accompagner chez *Fitz-Patrick*, pour l'engager, s'il étoit poſſible, à ſe ſéparer volontairement d'avec ſon épouſe; & la propoſition du *Lord* Anglois avoit été d'autant plus volontiers acceptée par l'autre, qu'il étoit vraiſemblable que la préſence d'un *Lord* de plus, ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de M. *Fitz-Patrick.*

L'événement juſtifia qu'il penſoit juſte; car le pauvre mari ne vit pas plutôt ſa femme protegée par deux *Lords*, qu'il conſentit à tout ce qu'on voulut, & ſigna tout de bonne grace.

Il avoit même été ſi bien déſabuſé, par Madame *Waters*, des ſoupçons qu'il avoit eu contre *Jones* & contre ſa femme, à cauſe de l'avanture d'*Upton*, que devenu totalement indifférent ſur cet article, il parla hautement en faveur du

prisonnier, fit son éloge à *Mylord Fellamar*, prit tout le blâme du combat sur lui-même, & déclara que son adversaire s'étoit comporté avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginable.

Le pauvre *Fitz-Patrick*, interrogé plus amplement par le Lord *Fellamar*, sur la personne & sur la famille du prisonnier, l'avoit assuré, conformément à ce qu'il avoit appris de Madame *Waters*, (après l'entrevûë de cette dame avec *Dowling*) que M. *Jones* étoit neveu d'un Seigneur Campagnard, très-opulent, & très considéré dans sa Province.

Tout ceci avoit touché le *Lord*, au point qu'il avoit crû ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un Gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos; &, sans songer à la rivalité qui avoit subsistée entre eux (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder *Sophie*) s'étoit déterminé à ne pas perdre un instant

pour rendre la liberté à M. *Jones*. C'étoit même en partant de cette résolutiou, qu'il avoit engagé le Pair d'*Irlande* à l'accompagner à la prison où il s'étoit comporté avec M. *Jones*, de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à M. *Alworthy*, & à notre ami *Tom*, à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de Madame *Waters*, & de M, *Dowling*.

Tom, lui en marquoit toute sa surprise, lorsqu'un laquais envoyé par M. *Blifil* vint demander si M. *Alworthy* permettoit que son maître vînt lui rendre ses devoirs. Le bon Gentilhomme, étonné du message, tressaillit & changea de couleur.... dites à celui qui vous envoye, s'écria-t'il, que je ne le connois pas.

Ah, Monsieur ! lui dit *Jones*, d'une voix tremblante, daignez considérer...... Tout est considéré, répondit l'oncle; & c'est vous que je charge de ma réponse à ce mal-

heureux.... nul n'eſt plus propre à lui porter l'arrêt de ſa condamnation, que celui dont il avoit ſi lâchement complotté la perte.

Pardonnez-moi, mon cher Monſieur, s'écria *Tom :* un inſtant de réflexion, j'en ſuis certain, vous convaincra certainement du contraire. Ce qui lui paroîtroit juſte, en ſortant de toute autre bouche, ne lui ſemblera qu'une inſulte en ſortant de la mienne. Et, d'ailleurs, qui prétendez-vous que j'opprime?..... mon propre frere ! votre neveu !..... il ne fut pas auſſi cruel à mon égard.... c'eſt même, ſuivant moi, ce qu'il eût pû faire de moins excuſable. L'amour de la fortune, peut induire des caractéres non décidés à tenter quelques injuſtices : l'inſulte refléchie ne part jamais que d'un mauvais fond, & nul motif ne ſçauroit l'excuſer. .... Permettez que je vous ſupplie, Monſieur, de laiſſer calmer votre reſſentiment avant que de rien prononcer contre lui.... Et

ſongez, mon cher oncle, que je fus condamné moi-même, ſans être entendu!

M. *Alworthy* reſta muet pendant quelques inſtans.... Ah mon cher *Tom!* s'écria-t-il, en l'embraſſant, les yeux baignés de larmes, que tu redoubles mes regrets!... Ciel, quel étoit mon aveuglement, lorſque je t'ai perſécuté!

Madame *Miller*, qui entra dans ce moment, trouva *Jones* dans les bras de ſon oncle. Rien ne put contenir les tranſports de cette bonne femme, qui tombant tout à-coup à genoux, remercia le Ciel d'un événement qui rendoit, diſoit-elle, tant de gens heureux!.... Courant enſuite à M. *Jones*, & l'embraſſant de tout ſon cœur, elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. M. *Alworthy* même, comme l'on peut juger, en eut auſſi ſa bonne part, & lui témoigna à ſon tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans *Jones* un ami & un parent ſi digne de

toute ſa tendreſſe. Madame *Miller* les pria de deſcendre pour dîner, dans ſa ſalle à manger, où ils verroient une aſſemblée de gens auſſi ſatisfaits qu'eux : c'étoit M. *Nightingale* avec ſa jeune épouſe, & ſa couſine *Henriette* avec ſon nouvel époux.

M. *Alworthy* la pria de l'excuſer. Il avoit réſolu de dîner dans ſon appartement, avec ſon neveu, attendu quelques affaires particuliéres qu'il avoit, diſoit-il, à terminer avec lui : mais il promit, & pour lui même, & pour M. *Jones*, que l'un & l'autre augmenteroit le ſoir cette aimable ſociété.

Madame *Miller* demanda alors ce que M. *Alworthy* prétendoit faire de *Blifil*? Pour moi, dit elle, avec chaleur, je ne ſuis pas tranquile avec ce méchant homme dans ma maiſon.

Madame, lui répondit *Alworthy*, il m'inquiéte autant que vous.

Oh bien, s'écria-t-elle, s'il en eſt ainſi, laiſſez-moi le ſoin de vous

en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte, je vous en répons ! j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards....

La violence est inutile, interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger pour lui d'un petit message de ma part, je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? s'écria l'Hôtesse, je n'aurai peut-être de ma vie, rien fait de meilleur cœur !

M. *Jones* intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement, dit-il ; & si mon oncle le permet, je me chargerai de ses ordres. Je crois, Monsieur, ajouta-t-il, connoître assez vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même.... Le pauvre garçon est assez malheureux, sans accroître encore un désespoir qui pourroit devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes trop bon, M. *Jones*, s'écria Madame *Miller*, en quittant la chambre ; vous n'étiez pas fait pour vivre dans ce monde ci.

Mon enfant, dit l'oncle, attendri par ce dernier trait d'humanité, j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préſerve le Ciel de ſouhaiter que ce miſérable n'ait pas le tems de ſe repentir de ſes crimes !.... Allez-y donc vous-même, & parlez lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez pourtant pas, ou je vous déſavouë, d'aucun eſpoir de me revoir jamais : je ne puis pardonner le crime, qu'autant que ma Religion me l'ordonne ; & cela ne s'étend pas juſqu'à m'obliger de vivre ni de converſer jamais avec le criminel.

Jones alors monta chez *Bliſil*, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Il étoit en travers ſur le lit, immobile de déſeſpoir, & noyé dans les larmes : non pas de ces larmes que fait couler le repentir, & qui affacent les crimes de quiconque ne les commit que par ſéduction ou par ſurpriſe : les larmes de *Bliſil*, étoient celles que verſe un ſcélérat que ſes forfaits

conduisent au supplice ; de ces larmes, en un mot, que la Nature arrache aux monstres mêmes, au moment de leur destruction.

Il seroit peu agréable, & peut-être ennuyeux, de peindre cette scéne dans toute son étenduë. Qu'il suffise de sçavoir, que *Tom* fut généreux ; qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le courage abbatu de *Blifil*, avant que de lui faire part des ordres qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même ; qu'il lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin, lui pardonna sincérement tout ce qu'il avoit fait contre lui, l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frere, & qu'il feroit les plus grands efforts pour le réconcilier bientôt avec M. *Alworthy*.

Blifil, d'abord, avoit conservé son air sombre & silentieux, balançant dans son ame sçavoir s'il pouvoit encor tout nier. Mais l'évidence

étoit trop forte, ſon œil même en étoit accablé, ſon courage l'abandonna. Il embraſſa les genoux de ſon frere, lui demanda pardon, lui baiſa les pieds, & fut en un mot, auſſi mépriſable dans l'infortune, qu'il avoit été haïſſable dans la proſpérité.

Tom, étonné de la lâcheté de ſon frere, s'efforça vainement de cacher tous les ſentimens qu'il en conçut. Il ſe hâta de le relever, le pria de ſe ſouvenir qu'il étoit homme, l'exhorta à ſupporter mieux ſes malheurs; & après lui avoir réitéré ſa promeſſe, de tout employer pour les adoucir, il deſcendit, & revint chez ſon oncle.

M. *Alworthy*, en dînant avec ſon neveu, lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez M. *Nigh tingale* pere, des 500 liv. *ſterlin* en billets de banque. J'ai, dit-il, déja conſulté un Avocat, qui m'a dit, à mon grand étonnement, que les Loix n'ordonnent point de peines pour une fraude de ce genre.

Mais, quand, je réfléchis sur l'effroyable ingratitude de cet homme envers vous, je crois un voleur de grand chemin moins coupable que lui.

Juste Ciel ! s'écria *Jones*, se peut-il que *George* ait commis ce forfait ? .... Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de sa vertu.... La somme étoit trop grande, la tentation fut trop forte : en de moindres occasions, je l'ai vû plus fidéle. Ah, mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse, en lui, qu'ingratitude. *George* m'aimoit, j'en suis encore convaincu, j'en eus des preuves, & ne sçaurois les oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours encore, dans le tems même où mes affaires étoient les plus désespérées, Il n'y a pas deux jours, dis-je, qu'il est venu me voir, & m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez, Monsieur, ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable

pour le mettre à l'avenir, ainsi que sa pauvre famille, au dessus des besoins !

Mon enfant, s'écria M. *Alworthy*, vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses ne sont pas moins des injustices, & sont d'autant plus pernicieuses à la société, qu'elles encouragent le crime. J'eusse pû pardonner à la cupidité ; mais, jamais à l'ingratitude. Sçachez, mon cher neveu, qu'en nous laissant toucher par un sentiment de pitié pour les foiblesses d'autrui, notre probité n'en subsiste pas moins dans tout son lustre : je l'ai senti plus d'une fois dans les *grandes Sessions* ; j'ai même compâti souvent au sort des voleurs mêmes, lorsque certaines circonstances paroissoient les avoir forcés au crime, & mitigeoient l'atrocité de leur forfait. Mais, quand le crime est revêtu de circonstances odieuses, telles que la cruauté, le meurtre, ou l'ingratitude, cette pitié devient un vice, qui déshonore celui qui céde à ses

impreſſions. Cet homme a le cœur bas & mauvais ; j'en ſuis convaincu : je veux qu'il ſoit puni.

Cet Arrêt fut prononcé d'un ton ſi ferme & ſi abſolu , que *Tom* ne crut pas qu'il lui convînt de repliquer. D'ailleurs, le moment aſſigné pour ſa viſite chez M. *Weſtern* , étoit ſi prochain, qu'il avoit à peine le tems néceſſaire pour s'habiller. Il ſe hâta de paſſer dans une autre chambre, où *Partridge* , qui l'attendoit , lui ſervit de valet de chambre.

Partridge avoit à peine vû ſon maître, depuis le changement de ſa fortune ; le pauvre homme manquoit de termes pour exprimer tout ſon raviſſement : Sa tête étoit trop foible pour ſon cœur ; il entaſſa mépriſe ſur mépriſe,en habillant *Jones :* on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire pourtant ne le trahit pas tout-à-fait. Il rapella mille préſages , tout autant de preſſentimens de ce qui venoit d'arriver ; il n'oublia ſurtout pas le rêve , qu'il avoit

fait la veille de sa premiere rencontre avec notre Héros ; & termina cette récapitulation, en s'écriant.... Je vous l'ai toujours dit, Monseigneur ! je vous ai toujours dit, que mon cœur m'assuroit, qu'un jour ou l'autre, vous feriez ma fortune !

Tom l'assura, avec bonté, que ces présages séroient vérifiés pour *Partridge*, comme ils venoient de l'être pour lui-même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre Pédagogue en faveur de son cher Maître.

CHAPITRE IX.

Où l'Histoire touche à la conclusion.

M. *Jones*, complétement habillé, accompagna son oncle chez M. *Western*. Il étoit sous les armes, très-bien mis, & d'une figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie, quoiqu'irritée, avoit moins que jamais négligé le soin de sa propre parure : nous laissons aux Dames à en pénétrer la raison ; mais, elle se montra si belle, aux yeux du sage *Alworthy* même, qu'il ne pût s'empêcher de dire à demi-voix à son neveu, que jamais femme n'avoit eu tant de charmes. Tant mieux ! tant mieux pour l'ami *Jones*, s'écria *Western*, qui l'avoit entendu, tant mieux, voisin, pour les futurs Epoux.....

Ceci fut dit un peu plus crûment, & n'étonnera pas, si l'on connoît un peu M. *Western*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pauvre *Sophie* en rougit de la tête aux pieds, tandis que M. *Jones*, pâle, tremblant, & ne sçachant que faire de ses yeux, se soutenoit à peine,, quoiqu'assis dans un bon fauteuil. La table à thé ne fut pas plutôt renvoyée, que l'ardent *Western*, sous prétexte d'affaires, entraîna M. *Alworthy* dans une chambre voisine.

Voilà donc enfin nos deux amans tête à tête !.... Après tant de con-

trainte après tant de ſoucis & de traverſes, avec tant d'amour de part & d'autre, qu'ils ont de choſes à ſe dire !...ils ſe taiſent pourtant, & tous les deux ſont immobiles ! tous les deux ont les yeux fixés ſur la terre, tous les deux enfin ont un air ſi gêné, qu'un ſpectateur indifférent n'eût jamais ſoupçonné qu'ils s'aimaſſent.

M. *Jones*, durant cet intervalle, tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche ; mais, incapable de rien prononcer, il bégayoit, ou plutôt ſoupiroit quelques mots entrecoupés ; lorſque *Sophie* enfin, peut être par pitié, peut-être pour détourner le ſujet de la converſation qu'elle craignoit qu'il n'entamât..... En vérité, Monſieur, dit-elle, après ce que M. *Alworthy* m'a raconté... je vous regarde comme le plus heureux des hommes !.... Pouvez-vous me le croire, Madame, dit *Jones*, en ſoupirant, tandis que je ſuis aſſés malheureux pour vous avoir déplû ?

Monſieur, dit-elle.... à cet égard...

vous sçavez si je suis injuste.......

Je ne tenterai point de m'excuser, Madame... mes torts vous sont connus.... Madame *Miller* vous a pourtant dit la vérité...... O ma *Sophie* ! dois-je toujours désespérer de mon pardon ?

Je crois Monsieur *Jones* assez équitable, répondit *Sophie*, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa sentence....

Ah, Madame ! repliqua-t-il, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne, je le sçais...... Ce n'est pourtant point la lettre à *Lady Bellaston*, qui me rend criminel : Je vous jure, que sur ce point, on vous a dît la vérité.

M. *Jones* expliqua alors plus clairement à *Sophie* tout le mystére de la lettre, écrite par le conseil de *Nitghtingale*, uniquement pour rompre avec Lady *Bellaston*. Il s'avoüa pourtant coupable de la plus grande imprudence, pour avoir laissé cette piece importante dans les mains de la Dame.... Hélas ! s'écria-t'il,

que j'ai bien payé cette faute, par tous les maux que j'ai soufferts,& par ceux que je souffre encore... Ah, Madame! ah ma *Sophie*, me croyez-vous un imposteur?.... Non, Monsieur, lui dit-elle, je ne veux, ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez;& ma conduite (je l'espére du moins) doit vous prouver que cet objet m'intéresse très-foiblement..... Mais, M. *Jones* me niera-t'il,que mon couroux n'ait pas d'autres motifs? Après l'avanture d'*Upton* pardonnée, recommencer dans le moment une nouvelle intrigue avec une autre femme,tandis que je vous crois fidéle, tandis que vous feignez que votre cœur gémit, & n'est occupé que de moi... Voilà, Monsieur, d'étranges procedés! Après de pareils traits, puis-je vous croire encore sincére? ou, si je suis assez aveugle pour le croire, de quel bonheur pourrrois-je me flatter avec un homme aussi sujet à l inconstance?

O ma *Sophie*! s'écria douloureusement *Tom*, je suis perdu, si

vous ſoupçonnez la paſſion la plus pure dont le plus tendre des amans brûla jamais. Songez plutôt, Madame, à la ſituation deſeſperée où ſe trouvoit alors le malheureux *Jones*..... pouvois-je, adorable *Sophie*, pouvois-je me flatter qu'il me ſeroit jamais permis de tomber à vos pieds, comme je fais en cet heureux inſtant ? ſi j'euſſe pû fonder un tel eſpoir, quelle autre femme eût été digne d'occuper un inſtant mes regards ? *Tom* inconſtant ! *Tom* infidéle à ſa *Sophie !* ah, ſi votre clémence extrême daignoit fermer les yeux ſur le paſſé, ne craignez pas, unique & cher objet de ma tendreſſe, ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire.... jamais remords ne furent plus ſincéres.... Ah, puiſſent-ils toucher ce cœur, qui ſeul peut faire ma félicité !

Un repentir ſincére, M. *Jones*, répondit-elle, peut eſpérer ſa grace auprès d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient envain ſe déguiſer. Mais, on peut trop facilement

en

en imposer aux nôtres. Attendez-vous donc, Monsieur, (si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs) attendez-vous, dis-je, à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a rendue que trop suspecte.

Ah, Madame, parlez ! s'écria vivement *Jones*, prescrivez-moi les plus dures épreuves : je me soumets à tout. Mais, hélas ! Qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure ? . . .

Le tems, répliqua *Sophie* : le tems seul pourra me convaincre que vous avez abjuré des erreurs, qui vous rendroient méprisable à mes yeux, si je vous croyois capable d'y retomber encore... Ah ! ne le croyez pas, s'écria l'amoureux *Tom*, rendez-moi votre confiance : c'est à vos pieds, que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc, lui dit *Sophie*, par me prouver que c'est votre

dessein Je compte en avoir dit assez, en vous assurant que je vous croirai, dès l'instant où je pourrai vous en présumer digne. Après tout ce qui s'est passé, Monsieur, vous n'imaginez pas, sans doute, que je m'en fie à de simples promesses?

Ne m'en croyez donc pas, répliqua *Jones* : ma constance trouve un meilleur garant ; il est irréprochable, & tous les cœurs seront de mon avis !..... Quel est-il, Monsieur? lui dit *Sophie*, un peu surprise.... Le voici, le voici, Madame, dit-il, en prenant la main de *Sophie*, qu'il entraîna vis-à-vis une glace. Regardez bien ces yeux charmans, cette taille adorable, & cette ame céleste qui perce à travers vos regards ! Le possesseur de tant de charmes, aura-t-il le pouvoir d'être inconstant? *Rochester* * même,

* *Le Lord Rochester*, fut aussi fameux sous le régne de Charles II. par ses galanteries, que par ses vers.

en les voyant, eût pour jamais ceſſé d'être volage. Vous n'en douteriez pas, chere *Sophie*, ſi vous pouviez vous regarder par d'autres yeux que par les vôtres !

Sophie, en rougiſſant, ne put s'empêcher de ſourire ; mais, forçant tout-à-coup ſon viſage à reprendre un maintien ſévére... Si le paſſé, dit-elle, doit me garantir l'avenir, mon image, lorſque vous la perdrez de vue, ne ſubſiſtera pas plus longtems dans votre cœur, que dans ce miroir même, quand j'aurai quitté cet appartement.

Ah Madame ! s'écria *Tom*, par tout ce que l'humanité révére, elle n'en ſortit jamais un inſtant ! L'eſtimable délicateſſe de votre ſéxe ne conçoit pas la groſſiéreté du nôtre, ni combien certaine eſpéce de galanterie prend peu ſur notre cœur : mais, je n'épouſerai jamais, non, je n'épouſerai jamais un amant, interrompit gravement *Sophie*, aſſez peu délicat pour n'être pas auſſi incapable que moi-même d'entrer dans de

pareilles diſtinctions. . . . J'appris de vous à l'être, je le ſuis déja, lui dit *Jones* : l'heureux inſtant qui m'a fait entrevoir que ma *Sophie* pouvoit enfin devenir mon épouſe, ce premier inſtant, dis-je, m'a tout appris, a tout dit à mon cœur. Le reſte de ſon ſéxe entier, à compter de cet heureux moment, ne m'inſpira plus rien..... Eh bien, lui dit *Sophie*, le tems pourra nous le prouver. Votre ſituation, M. *Jones*, eſt bien différente de ce qu'elle étoit ci devant, j'en ſuis charmée, je vous le jure, nous pouvons déſormais nous voir ; & vous pourrez, en réaliſant vos promeſſes, diſſiper enfin mes ſoupçons.

O digne objet de toute ma tendreſſe ! s'écria *Tom*, (en cédant à toute la vivacité de ſes tranſports) Quelles ſeront les expreſſions de ma reconnoiſſance ? ſe peut-il que vous ſoyez aſſez généreuſe pour être ſenſible à ma proſpérité ?... Croyez-moi, croyez-moi, Madame, mon cœur n'en eſt flatté qu'autant qu'il conçoit la chere eſpéran-

ce.... O ma *Sophie* ! daignez ne pas la rejetter trop loin.... Vos ordres, vos ſouhaits ſeront toujours des loix pour votre amant. Je n'oſe vous preſſer, qu'autant que mon impatience pourra ne point vous irriter : permettez cependant que j'oſe encore vous ſupplier d'abréger une épreuve, que mes remords & mon amour rendent peu néceſſaire. Laiſſez-moi du moins entrevoir quand je pourrai vous croire convaincuë d'une vérité que mon cœur, ſi vous le connoiſſez, n'oſeroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré ?

Lorſque j'ai bien voulu, répliqua-t'elle, aller volontairement juſque-là... M. *Jones* devroit ſuppoſer que mon intention n'eſt pas d'être preſſée au-delà de... Ah ! ma *Sophie*, s'écria notre amant, détournez, adouciſſez ce funeſte regard ! Je ne vous dis plus rien, hélas ! je n'oſe vous preſſer.... Permettez cependant, que je n'ignore pas quel terme vous fixez à mon ſuplice ; &

daignez compâtir à la plus vive impatience que l'amour inſpira jamais.

Eh bien, lui dit *Sophie*, nous verrons, dans un an.... Un an? ah Ciel! Madame, vous parlez d'une éternité.

Peut-être ſera-ce plutôt, reprit-elle, d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant; mais, je ne veux point qu'on me preſſe. Si vos ſentimens ſont tels que je les ſouhaite, je ne compâtis plus à vos peines....

Ah! je ſuis trop heureux, s'écria *Tom*, je vois un terme à mes malheurs.... Vous n'êtes point inéxorable.... Eſpoir délicieux! Je puis donc me flatter, je puis donc compter que je verrai ce jour qui me promet le plaiſir raviſſant de rendre ma *Sophie* auſſi heureuſe que mon cœur le déſire!.... Cette eſpérance me tranſporte.... Ah, charmante *Sophie*! O ma ſeule Divinité! Ces lévres adorables, qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur, ont droit dès à préſent à toute ma reconnoiſſance....

Sophie étoit dans les bras de l'amoureux *Tom*, qui pour la premiere fois, l'embrassoit avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de lui exprimer tous les sentimens, lorsque M. *Western*, qui depuis quelque tems écoutoit aux portes, entra brusquement dans la chambre..... Courage! Courage, Enfant, s'écria-t-il, en vrai chasseur, à elle, à elle! C'est cela, mon ami!.... Eh bien, est-on d'accord? A-t-elle enfin pris jour? Sera-ce pour demain? sera-ce pour le jour suivant? Je n'attendrai pas une minute de plus, je vous en avertis....

Permettez, Monsieur, lui dit *Jones*!... Permettez que je vous baise, s'écria *Western*: je vous croyois moins sot, Monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge? donne-t-on dans toutes ces petites ruses de fille? Va, va, cher *Tom*, sois sûr que sa bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai, *Sophie*? Allons, sois bonne enfant, avouë la dette, sois une fois sincére. Quoi! tu te tais? Quoi, je ne sçaurai donc jamais ce que tu penses?...

Qu'ai-je à vous dire, Monsieur, répondit *Miss Western*, puisque vous croyez si bien le sçavoir ?...

Oh ! C'est parler cela, s'écria le pere ; tu as donc enfin consenti ?... Non pas, Monsieur, en vérité, répliqua *Sophie*.

Comment ! dit *Western* irrité, eh qui donc t'en empêche ? est-ce le plaisir de me faire enrager, de désobéir à ton pere, & de le rendre malheureux ?

Eh de grace, Monsieur, lui dit *Jones*.... Vous êtes un nigaud, vous dis-je, s'écria *Western*, outré du prétendu refus de *Sophie*. Lorsque je vous étois contraire, ce n'étoient que soupirs, larmes, langueurs, billets, complots, & messages secrets : maintenant, que je consens à tout, elle ne veut rien faire. Mauvais esprit, contradiction toute pure ! Madame dédaigne d'être gouvernée par son pere, elle méprise ses conseils, elle en sçait plus que lui, voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je fasse ? lui dit, en soupirant, *So-*

Tome 4. Page 3



H. Gravelot in. Jo. Fessard Sculp.

phie.... Ce que je veux que tu fasses ? ce que déja tu voudrois avoir fait. Donne lui la main tout-à-l'heure.... Eh bien, Monsieur, lui dit la fille, vous serez obéi...... M. *Jones*, recevez ma main.

Bon cela ! s'écria le pere : mais consens-tu de l'épouser demain matin ?.... Voyons un peu si ta chienne de tête te permettra de m'obliger deux fois de suite.... Eh bien, parleras tu ?....

Je vois, Monsieur, répondit-elle, en rougissant, qu'il faut absolument vous obéir...

Jones, à ces mots, tomba aux pieds de l'aimable *Sophie* ; *Western*, après avoir étouffé sa fille dans ses embrassemens, courut en sautant de joye, chercher M. *Alworthy*, qui étoit en conversation avec *Dowling* ; & laissa, fort à propos, nos deux jeunes amans jouir de cet instant délicieux.

Il ne tarda pourtant pas à revenir avec M. *Alworthy*, qui n'osoit encore se flater que *Sophie* eût sitôt cédé à son pere, sans quelque

eſpéce de contrainte. Bien raſſuré ſur ce ſujet, l'oncle de *Jones* embraſſa tendrement les futurs époux, & combla *Sophie* de careſſes. *Weſtern*, qui ne ſe poſſédoit plus, ne vouloit pas permettre que l'oncle & le neveu ſoupaſſent ailleurs que chez lui... Vous me pardonnerez mon cher voiſin, lui dit M. *Alworthy*, je ſuis ſolemnellement engagé, & vous ſçavez que ma promeſſe...... Engagé ! & avec qui ? répondit *Weſtern*, eſt-il quelqu'autre occaſion plus importante que celle-ci ?

M. *Alworthy* l'informa alors de ſon engagement avec Madame *Miller*, & des avantures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu ! s'écria *Weſtern*, nous en ſerons auſſi : je ne vous quitte pas ce ſoir ; & nous ne pouvons, ſans cruauté, ſéparer l'ami *Jones*, d'avec ſa maîtreſſe.... Allons, allons, voilà tout arrangé.

Cette offre fut ſur le champ acceptée par M. *Alworthy* ; *Sophie* y conſentit auſſi, après avoir ſécrettement tiré parole de ſon pere

qu'il ne toucheroit pas un mot de la nôce arrêtée pour le lendemain.

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion générale.

LE jeune *Nightingale* avoit été l'après midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit aussi rencontré son oncle, qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux qui pût arriver au jeune *Nightingale* : car, son pere & son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfans, tous deux critiquant de grand cœur la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier l'offense qu'il avoit reçuë, pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçuë son frere.

Ce sentiment d'amour - propre,

joint à la force des argumens qu'avoit employé M. *Alworthy*, opéra si efficacement sur le vieux *Nightingale*, qu'il reçut son fils d'un air presque riant, & devint même assés raitable pour consentir d'aller souper dès le soir même chez Madame *Miller*.

Quant à l'autre frere, dont la tendresse pour sa fille étoit immodérée, il étoit moins difficile de l'amener a une réconciliation qu'il desiroit encore plus qu'elle.

Il ne fut pas plutôt informé, par son neveu, que sa chere *Henriette* étoit avec son nouvel époux chez Madame *Miller*, qu'il prétendit y aller aussi. Sa foiblesse pour sa fille, ne lui permettoit même point d'attendre qu'elle lui demandât pardon : il la prit dans ses bras, avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée ; &, dans moins d'un quart d'heure, tout fut aussi paisible entre le beau-pere, le gendre, & la fille, que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des cho-

ſes, lorſque M. *Alworthy*, arrivant avec ſa compagnie, mit le comble à la ſatisfaction de Madame *Miller*, qui, à la vûe de *Sophie* n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé, & que ſon ami *Tom* étoit ſur le point d'être heureux.

On n'en vit, je crois, jamais tant raſſemblés dans une même compagnie.

Les deux jeunes épouſes étoient aimables : mais leurs charmes étoient tellement éclipſés par l'éclat de *Sophie*, que tous les yeux, ſans excepter ceux des jeunes époux, étoient fixés ſur elle. Peut-être même en euſſent-elles été jalouſes, ſi toutes deux n'euſſent eü le meilleur cœur du monde.

Le ſouper fut donc extrêmement gai : tous les cœurs étoient contens ; & ſur-tout ceux qui, quelques jours auparavant, avoient moins lieu de l'être.

Cependant, attendu la joye qui naît d'une révolution inattendue eſt ordinairement muette, & remplit beaucoup plus le cœur qu'elle

n'opere ſur la langue, *Jones* & *Sophie* ſembloient moins enjoués que tous les autres.

Weſtern, qui s'en apperçut, & qui ne le trouvoit pas bon, crioit à chaque inſtant, qu'as-tu donc mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ? Et toi, ma fille, as-tu perdu ta langue ? Buvez donc l'un & l'autre encore un coup à ma ſanté, ... ou, parbleu ! je vais vous trahir. . . . . .

Quelques couplets, très-naturels, & ſelon lui, très innocens, mais qui faiſoient rougir *Sophie* juſqu'aux oreilles, ſuivoient ces petites exhortations, & déſoloient tellement *Miſſ Weſtern*, que M. *Alworthy*, qui juſques-là avoit été occupé par le vieux *Nightingale*, y fit attention, & pria très-ſérieuſement ſon cher voiſin de donner quelque tréve à ſa fille. *Weſtern* auroit eu bonne envie de ſoutenir les droits paternels, & ſurtout celui de parler à ſa fille comme il le trouvoit bon : mais, ſe voyant ſeul de ſa bande, il rentra par dégrés dans l'ordre.

Cependant, à cela près, le bon

homme se trouva si satisfait, qu'il invita toute la compagnie pour le jour suivant.

Sophie, le lendemain, fit les honneurs du festin de son pere, & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin, en présence de Messieurs *Alworthy*, *Western*, & de la bonne Hôtesse seulement. La jeune épouse avoit obtenu de son pere, que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. La même priere avoit été faite à Madame *Miller*, & *Tom* s'étoit rendu garant de M. *Alworthy*. Cette assurance mettoit *Sophie* un peu plus à son aise vis-à-vis tout ce monde.

Cependant, vers la fin du souper, M. *Western*, échauffé par le vin, & incapable de retenir plus longtems les transports de sa joie, s'arma d'un rouge bord, & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Cette santé, célébrée par tous les convives, déconcerta cruellement *Sophie*, que l'ami *Jones*, toujours compâtissant à ses moindres peines, tâ-

choit du moins de consoler par la douceur de ses regards. A dire le vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à personne : car Madame *Miller* l'avoit dite à l'oreille à sa fille, sa fille à son mari, le mari à sa cousine, & celle-ci à tous les autres.

Sophie saisit la premiere occasion de se retirer avec les femmes, tandis que son cher pere, toujours très-ferme à table, fit face à tous les hommes, qui insensiblement l'abandonnerent, à la réserve de l'oncle du jeune *Nightingale*, dont les talens Bachiques égaloient ceux du redoutable *Western*. Ces deux champions tinrent tres-constamment la lice, & combattoient encore long-tems après l'instant délicieux où l'aimable *Sophie* s'étoit enfin laissée contraindre de livrer tous ses charmes aux vœux ardens de son heureux époux.

C'est ainsi, cher Lecteur, que graces au Ciel, nous voila parvenus, du moins selon toute apparence, á faire de notre Héros le plus heureux de tous les hommes : car, si ce monde peut

produire quelque félicité préférable à la possession d'une épouse comme *Sophie*, nous ignorons, d'honneur, en quoi cette félicité consiste.

Quant aux autres personnages qui ont joué quelque rôle important dans tout le cours de cette Histoire, comme quelques Lecteurs pourroient désirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher, en peu de mots, de satisfaire à leur curiosité.

M. *Alworthy* n'a jamais pû se déterminer à revoir *Blifil* : mais, vaincu par les importunités de *Jones* & de *Sophie*, il a enfin consenti à lui faire une rente viagere de deux cens livres *sterlin*, que son frere a secrettement augmentée d'un tiers. Il vit, avec ce revenu, dans le fond du Nord de l'Angleterre, où il se trouve enfin, par ses épargnes, au point d'être en état d'acheter les voix de son Village pour la députation au prochain Parlement. Il s'est même, dit-on, rendu depuis peu *Puritain*, dans l'intention d'é-

pouſer une très-riche veuve de cette ſecte, dont tous les biens ſont ſitués dans le Canton où il a fixé ſa demeure.

Squire, mourut quelques jours après ſa derniere Lettre à M. *Alworthy*. Quant à *Tuakum*, il eſt toujours Vicaire de ſa Paroiſſe. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. *Alworthy*, & pour rentrer en grace avec M. *Jones*.

Madame *Fitz-Patrick*, toujours ſéparée d'avec ſon mari, a ſauvé quelques débris de ſa fortune, & vit en aſſez bonne odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle eſt même aujourd'hui ſi ſingulierement rangée, qu'elle mange, dit-on, trois fois le double de ſon revenu, ſans rien devoir dans ſon quartier. Elle eſt étroitement unie avec l'épouſe du *Pair d'Irlande*; & toujours très-reconnoiſſante envers *Mylady*, des obligations qu'elle croit devoir à *Mylord*.

Ce Lieutenant, ſi bon ami de *Jones*, & ſous lequel nous avons vû notre Héros faire ſon apprentiſſage

militaire. * Cet honnête homme, dis-je, après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de *Colowden*, où presque tous ses Officiers supérieurs ont été tués, a enfin obtenu la Majorité de son Régiment, & s'est vû en même tems enrichi par la dépouille d'un *Lord Ecossois*, qui ayant été blessé à mort, avoit été secouru par ce généreux Officier, jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur, il se trouve être frere de Madame *Miller*, qu'il n'avoit point vûe depuis l'enfance, étant entré jeune au Service. Le hazard les a fait rencontrer depuis peu avec M. *Jones*, chez cette bonne femme; & le brave Major, maintenant veuf & sans enfans, en assurant sa succession à l'épouse de M. *Nightingale*, & à la petite *Betsy*, vient de combler de joie la pauvre Madame *Miller*.

Madame *Western*, n'a pas tardé à

* Tome premier, Livre 7. Chap. 3.

se réconcilier avec la charmante *Sophie*, & a même passé trois mois à la campagne avec les deux jeunes époux. *Mylady Bellaston*, n'a pas été des dernieres à venir, en cérémonie, complimenter les mariés ; & s'est comportée, vis-à vis M. *Jones*, ainsi qu'envers un étranger qu'elle n'eût jamais connu.

Le vieux *Nightingale* a acheté, pour son fils, une Terre dans le voisinage de *Jones*, où ce jeune homme, son épouse, Madame *Miller*, & la petite *Betsy* sont allés depuis peu s'établir, & forment une société charmante pour *Jones* & pour *Sophie*.

Quant à nos Acteurs subalternes : Madame *Waters*, à qui M. *Alworthy* a fait une rente de soixante livres *sterlin*, vient d'épouser le Ministre *Supple*, à qui M. *Western*, à la sollicitation de sa fille, a enfin donné un très bon Bénéfice.

George, le Garde-Chasse, aux premiers mots de la découverte de son vol, a pris la fuite, & s'est re-

tiré on ne ſçait où. M. *Jones*, a diſtribué les cinq cens lives *ſterlin* à ſa famille ; & *Moly* (comme de raiſon) en a eu double part. *Partridge*, avec cinquante liv. *ſterlin* de rente créée par M. *Jones*, a levé une nouvelle École, où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui, & *Moly Seagrim* : c'eſt *Sophie*, dit-on, qui s'en mêle, & tout fait croire que cette alliance aura lieu.

Revenons, maintenant, prendre congé de *Jones* & de *Sophie*, qui deux jours après leur mariage, retournerent à la campagne avec Meſſieurs *Alworthy* & *Weſtern*. Ce dernier a remis ſon Château & la meilleure partie de ſes Domaines à ſon gendre, & s'eſt retiré dans une Terre plus propre pour la chaſſe. Il vient ſouvent voir M. *Jones*, qui, ainſi que ſa charmante épouſe, ne néglige rien pour lui plaire, & y réuſſiſſent ſi bien que le bon Gentilhomme ne ſut jamais, dit-il, plus ſatisfait ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé & très-commode, où il s'enyvre tant

qu'il veut ; & ſa fille eſt toujours auſſi prête qu'autrefois à lui jouer tous ſes airs favoris.

Notre chere *Sophie*, eſt déja mere de deux enfans auſſi beaux qu'elle, & dont le vieux *Weſtern* eſt ſi enchanté qu'il paſſe avec eux la moitié de ſa vie.

M. *Alworthy*, ne fut pas moins libéral envers ſon neveu que M. *Weſtern* : ſa tendreſſe pour les deux époux eſt vraiment paternelle ; & c'eſt en dire aſſez, puiſque nous connoiſſons ſon caractére. Ce qui pouvoit reſter de vicieux dans celui de *Jones*, (car quel homme eſt parfait ?) s'eſt corrigé par dégrés dans ſon commerce habituel avec ce reſpectable Seigneur, & par ſon union avec ſa chere & vertueuſe épouſe. Les réflexions qu'il a faites, ſur ſes erreurs paſſées, lui ont même acquis un air de diſcrétion & de prudence, que les gens vifs n'acquierent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces époux, en un mot, ſont heureux au-delà de toute expreſſion. Ils conſervent l'un pour l'autre la ten-

dresse la plus vive & la plus pure, & chaque jour l'augmente, ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur ; & parmi leurs voisins, leurs Fermiers, ou leurs Domestiques, il n'en est point qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre Héros à sa *Sophie*.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Du quatriéme Volume.

LIVRE SEIZIEME.

Contenant l'eſpace de cinq jours.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

Fin de la Table du quatriéme & dernier Volume.

